

BULLETIN

DES

AMIS DU VIEUX HUÉ



10^e Année N° 4

Oct.-Décembre 1923



HUE PITTORESQUE

THUÂN-AN

Juin 1916

Une vaste lagune d'eau claire brasillante, sous le ciel très haut, chauffé à blanc, entre des dunes de sable basses, éblouissantes. Au delà du goulet par où s'échappe la rivière, la mer bleue, déferlant sur la barre, s'ourle d'argent. En un demi-cercle azuré, lointain, immense, de hautes montagnes déchiquetées, presque toujours couronnées de vapeurs lourdes d'orage, déploient leur paravent à l'infini. Il y fait des calmes plats suffocants. La brise, aux heures où elle accourt du large, s'y alourdit de bouffées chaudes au passage des sables brûlants.

C'est un paysage défunt dans la lumière qui, seule, vibre et vit.

Les entours sont sillonnés de canaux stagnants, de bras-morts du fleuve bordant des rizières saumâtres où languit un riz maigre, troués de mares endormies sous les ajoncs.

Parfois, des canards en troupeau couvrent l'eau de leur grisaille grouillante et « cuincuillante », à travers laquelle circule un jeune gardien solitaire, accroupi en équilibre sur sa périssière minuscule, payayant de ses palettes à main comme de deux pattes palmées, paraissant chevaucher un canard plus gros.

Des buffles isolés, écaillés de boue grise ou suintant de vase noire, errent lentement, donnant parfois un vain coup de corne dans un vol

invisible de moustiques. De ci de là un crabier élève brusquement au-dessus des tiges de riz un long bec aigu au bout d'un cou serpentin et l'y replonge, un grand échassier blanc et noir se soulève à grands coups d'ailes maladroites et retombe, embroché sur une patte, dans son rêve mélancolique. Quelques îlots, que la marée élargit ou resserre, émergent, parsemés d'une brousse rare et sèche, tels des crânes chauves de géants noyés, et, piqués sur cette immensité plate comme épingles sur une carte; deux cocotiers grêles s'étiolent, un écimé par le typhon. Sur une presque-île de sable rase, assombrie de broussailles, le triple portique ruiné d'une ancienne pagode prend, de loin, allure d'Arc romain. Le toit de tuiles de ce qui fut la Poste, tapis au pied des plumets aigus et sombres de quelques filaos, ressemble à un « mas » de Provence abrité par des cyprès. Cela évoque une Camargue exotique et somnolente.

Sur l'eau verte de la lagune, un sampan vague, sauterelle brune, au déclic de ses longues rames. Quelques cahutes sur pilotis surveillent les herbes à fleur d'eau des madragues en bambous. Dans la liberté de cet immense abandon, des marsouins en file processionnent, promenant parmi le miroitement des petites vagues l'éclipse tournante de leurs ailerons scintillants en dents de scie. Et de lagunes en étangs, de passes en goulets, la nappe liquide s'étend à l'infini, coupée de dunes, celles-ci se confondant avec la mer qui semble porter de petits bouquets d'arbres, celle-là avec la terre où paraissent essaimer des papillons blancs qui sont des voiles.

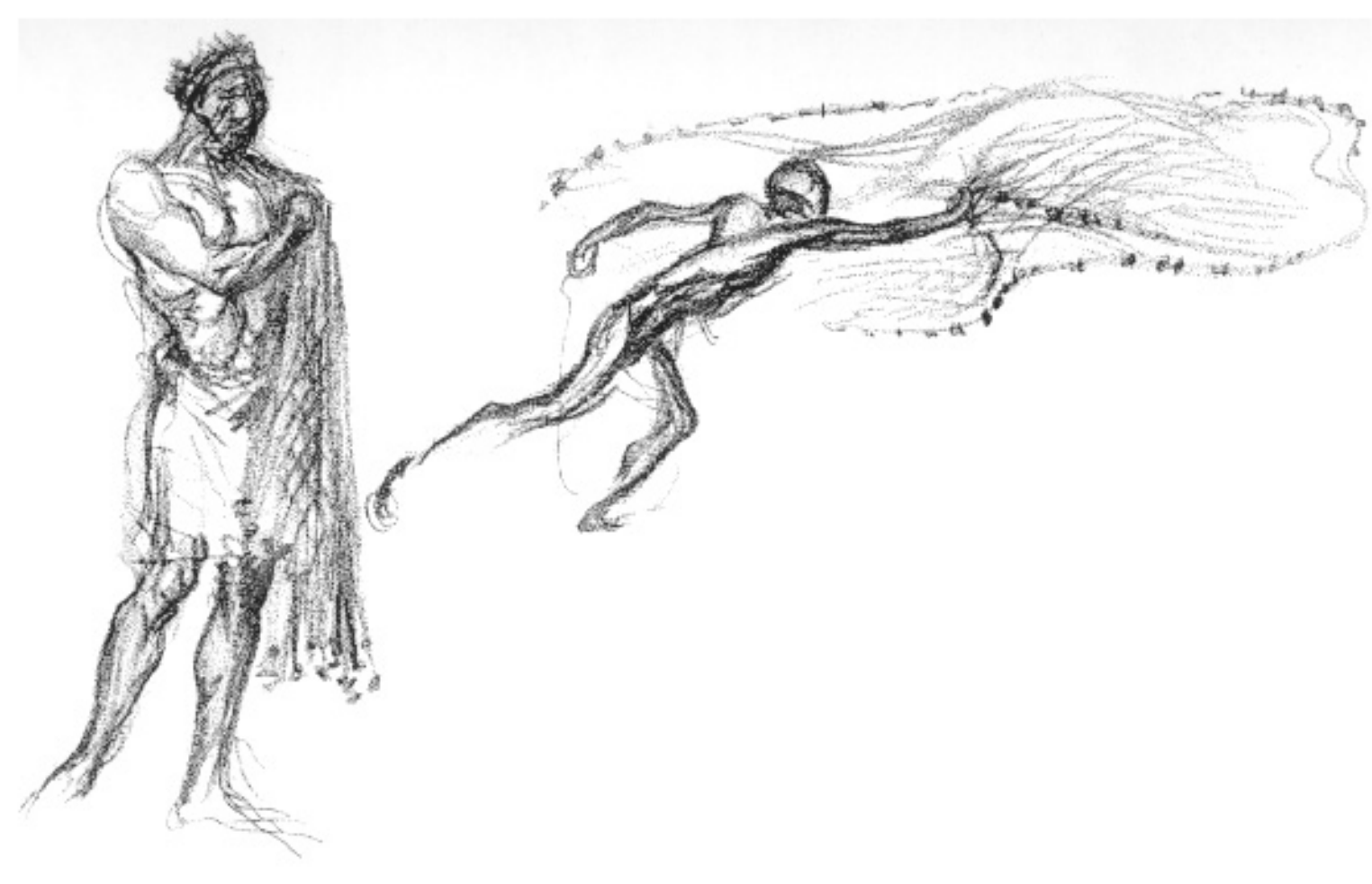
Tout là haut perdu dans la lumière sans limite, un grand oiseau de mer, minuscule, plane.

. . .

Sur la plate-forme d'un vieux fortin annamite démantelé, l'Administration a aménagé un pied-à-terre, suffisant pour une courte villégiature si les difficultés d'accès et d'approvisionnement, l'insuffisance d'eau, la rusticité par trop sommaire des environs et de leurs ressources, ne lui enlevaient tout charme pratique. Les baigneurs n'ont pas afflué et l'on ne parle pas encore des « planches » de Thuàn-An. Les murs du fortin continuent à s'effriter dans une solitude morne. Il est tout rond ce fortin — c'est une lune et non pas une demi-lune, les Annamites, en fortifications, n'ayant pas voulu faire les choses à moitié — rond, rongé, verdi, rouillé comme une vieille sapèque, et qu'un mauvais puits d'eau boueuse et saumâtre perce d'un trou en son milieu. De sa plate-forme l'œil fait le tour de l'espace circulaire, glissant sur







la ligne droite de l'horizon de mer, des lointains précis où le Col-des-Nuages ouvre son éventail lumineux jusqu'à la pointe à peine estompée du cap Lai, se heurtant ensuite aux arêtes aiguës des sommets qui inscrivent sur le ciel le graphique capricieux d'une ancienne vie volcanique. Ici, aux pointes des pies bleus, comme au peigne d'un cardeur, s'amoncelle en flocons neigeux l'ouate de constants nuages qui, là-bas, déversent par dessus la digue d'une crête leur avalanche blanche.

Au pied du fort, des jonques pansues, gonflant comme des joues leurs voiles de nattes rouges de soleil passent, leur proue recourbée entre deux gros yeux bigles sur une moustache d'écume (1).

. . .

Un brave vieux milicien, sourd et balourd, gardien du lieu en attendant sa retraite, aussi sec que les aloès poussiéreux qui l'entourent, cherche, dans la moisissure obscure d'un sou-sol humide hanté par les crapauds familiers, un adoucissement aux cuissons sèches du plein soleil. Entre ces deux températures, il n'a réussi qu'à faire plisser sa peau comme celle d'une mangue flétrie. Il collectionne les scolopendres monstres, les scorpions géants qui pullulent dans ces vieilles pierres et sont un des plus précieux dictames de la pharmacopée annamite.

Sa solde et son uniforme périodiquement renouvelé, en font le seigneur de Thuân-An. Il partage l'une vie des malheureux qui peignent autour de lui, avec le fonctionnaire-passeur chargé du bat, qui reçoit comme lui un salaire fixe et un cai-ao (2) officiel annuel de toile bleue : la solde, l'aisance ; le cai-ao, le superflu !

Il y a des gens à qui tout réussit, et d'autres . . .

Tout le long du jour, une population qui semble vouloir combler par une ardeur de reproduction émouvante les ravages d'une misère à peu près constante et de famines presque périodiques — nue,

(1) Une croyance populaire veut qu'une barque ne puisse éviter les écueils si l'on n'a pris soin de peindre deux yeux sur sa proue.

(2) Blouse.

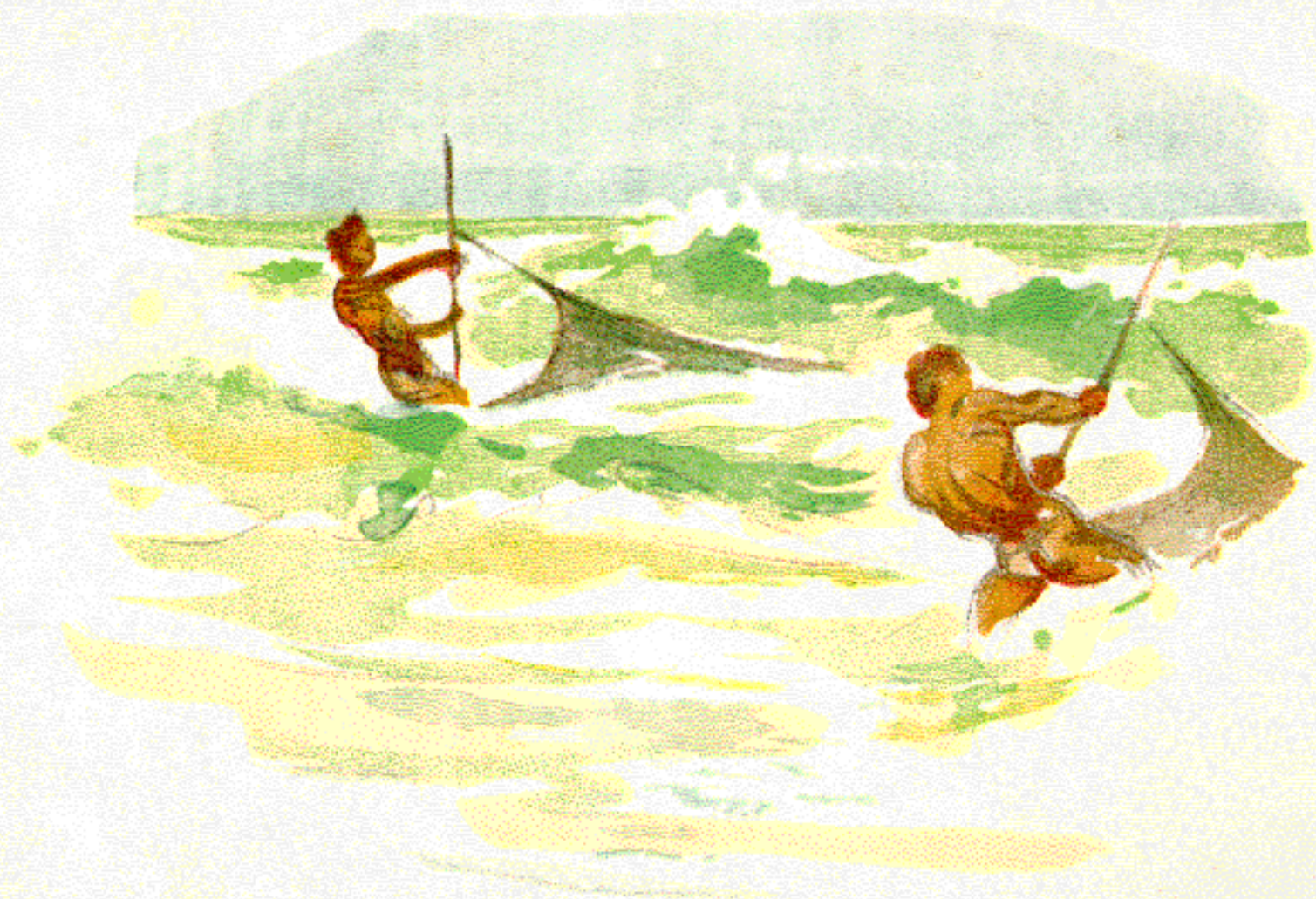
brûlée de soleil, aux tons de cuivre rouge, les cheveux roussis par l'eau salée — erre sur le sable en traînant ses filets, risque l'assaut des vagues pour en écumer le menu fretin ou y jeter un décevant épervier, explore et drague la lagune sur des sampans disjoints, rapiécés, recousus de rotin, hissant des voiles en loques qui semblent un défi ironique aux vents, battant sur leur plat-bord usé des rappels éperdus destinés à rabattre le poisson, et qui sonnent comme les batteries de détresse de ses estomacs creux, l'aboi de son ventre enragé.

D'autres, plus forts et plus hardis, se risquent sur la houle du large en des barques fragiles de planches et de caïphen, pour arracher à la mer, leur nourricière unique, riche mais fantasque et dure, la pêche quotidienne, portée en toute hâte au marché de la capitale par des coureurs essoufflés, qui rapporteront trop rarement quelques pièces blanches.

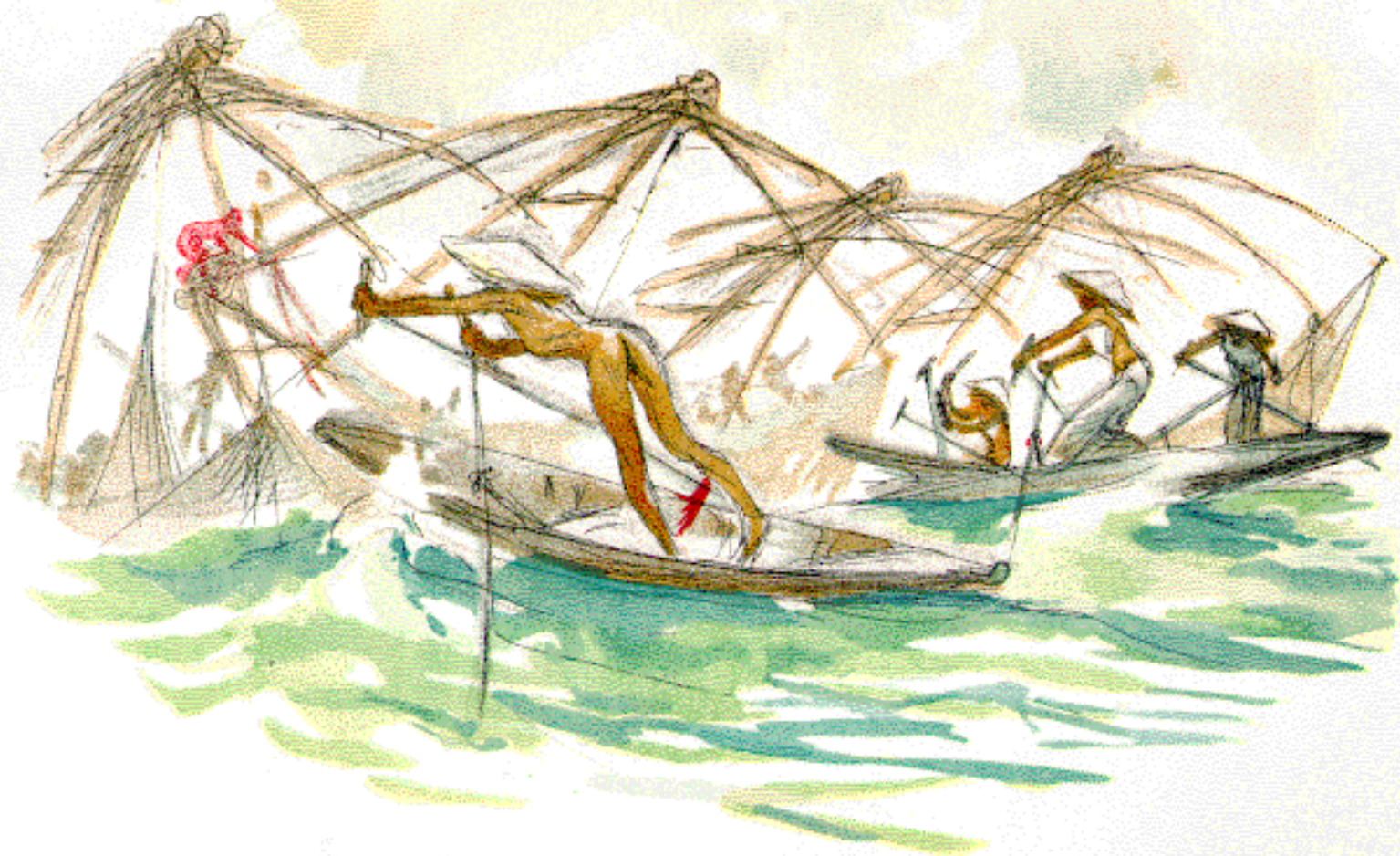
En des temps de détresse plus cruelle, lorsque la mer hargneuse trop longtemps se refuse, lorsque le riz renchérit, on voit surgir d'une touffe épineuse desséchée, d'un buisson brûlé et terreux dont il a la couleur, un spectre au regard atone, la tête trop lourde ballant sur un cou décharné, au ventre ballonné entre des côtes crochues comme des ongles, longues comme des fanons, fléchissant sur des jambes enflées, hébété, se traînant sans but, déjà squelette, tout à l'heure cadavre, n'ayant plus même la force d'arracher la poignée d'herbes pour tromper sa fringale mortelle. Vieillard, femme ou enfant, on ne sait plus, orphelin du dernier typhon ou victime du sort, c'est une lamentable créature qui ne sera bientôt plus, sous une hâtive couche de sable, qu'un tout petit renflement vite effacé, maigres cendres qui ne nourriront même pas une ortie. Cependant, là, tout près, un groupe de pêcheurs vigoureux, aux torses de force et de beauté qui s'ignorent, arc-boutés, puissants, poussent leur barque à l'eau.

Pourquoi, cette promiscuité indifférente de la misère agonisante et de l'effort robuste. Apathie innée, malchance, pitié abolie par l'impuissance et nécessité de l'égoïsme ? Un peu de tout cela, mais surtout manque d'organisation. Car la mer est là pour tous. Et l'on ne peut admettre qu'il soit nécessaire aux fins obscures vers lesquelles marche le Monde que la majorité des êtres ne naisse que pour pâtir, qu'elle doive souvent risquer la mort pour gagner sa vie, qu'un Eternel démoniaque n'ait créé le parfait engrenage de l'Univers que pour broyer des hommes.

Notre colonisation s'est pourtant penchée plus qu'aucune autre sur les faiblesses de ses protégés mais nous savons tous combien il est difficile de sortir un peuple des sentiers où il a été battu depuis des siècles. . . .









Décidément *Thuận-An* n'est pas gai, malgré son soleil, soleil implacable, cruel, qui ne se contente pas de réchauffer, qui brûle et cuit tout, le sol, les plantes et nos méninges, et nous tient haletants sous son écrasant éclat. La détente que l'on vient chercher ici ressemble à de l'accablement. Où êtes-vous, plages légères et riantes de ma douce France !

On ne peut se risquer dehors qu'à la tombée du jour ou à l'aube. Alors, l'eau du bain de mer se rafraîchit un peu, l'on peut oser une promenade à pied sur un sol seulement tiède.

Elle nous conduit toujours le long du rivage, entre l'obsession des mendiants psalmodiant leur fringale incurable et les abois des chiens galeux et aussi faméliques, à travers le sable grillé ou de maigres broussailles rôties entourant des paillottes sordides. Un vieux, accroupi dans l'eau, faute de savon, râcle sa peau avec ses ongles et frotte les squames de son dos contre le bordage râpeux d'une barque. Voici la vieille poudrière aux casemates effondrées, et puis voici l'ancienne Poste. Elle m'a toujours ému. Ne fut-elle pas pour nos soldats et nos premiers colons, débarqués un jour sur cette lande désolée, hostile et si lointaine, le soutien moral, l'endroit où l'on vient chercher le mot qui reconforte, l'amie discrète à qui l'on confie les souvenirs secrets, les espoirs intimes, les lassitudes nostalgiques inavouées. Dans un coin sombre, émergeant d'un puisard humide, sort de terre un bout de filin brisé : c'est l'extrémité de l'ancien câble, cordon sacré véhiculant l'étincelle de vie à travers les profondeurs mystérieuses des mers, qui fut seul longtemps à relier ses enfants à la Mère-Patrie.

Et puis, c'est encore le sable, les broussailles, des lagunes, et du sable encore, du sable toujours où rien de durable ne peut s'inscrire, où tout s'efface, où tout s'est effacé. Là, fut planté notre premier drapeau, dressée notre première tente, creusée notre première tombe...

Mai; le ciel inexorable semble s'apaiser.

Et la nuit vient. L'on rentre.

Entre la torpeur du jour qui se volatilise et le poids de l'ombre qui s'épaissit, le répit fut court. Des visions fugitives de France nous hantent un instant, mais le mirage s'avanouit vite et la nuit est venue.

Très loin, un incendie de forêt allume une lueur d'or.

Au long du silence, la barre prolonge son roulement inlassable et sourd de tambour mouillé. Sur la terrasse du fortin passent quelques souffles plus frais. L'ombre qui cache la mer se mouchette des

lumignons dansants des barques parties au large, que guette peut-être le coup de vent sournois. Et l'on rêve, dans la mélancolie de ce pauvre repos. Soudain, sortant du grondement continu, monotone des vagues, une sirène mugit, hulule, emplit l'obscurité, hache le silence, appels lugubres du caboteur chinois cherchant la passe à tâtons dans les ténèbres.

J'ai voulu prendre un instantané d'amateur, fixer un aspect passager du **Thuận-An** actuel, endormi sans doute à jamais au milieu de ses lagunes esseulées (1).

Où sont les fastes d'antan ? Où s'en sont allés les bateaux de fleurs impériaux, illuminés de girandoles, glissant mollement au son des flûtes et des violons, et les galères de bataille aux voiles dorées claquant à la brise, pleines de guerriers armés de lances courbes, leurs oriflammes dentelées se déroulant au vent ? Où, les âmes de ces canonniers annamites qui, refusant de fuir une lutte inégale, voulurent se laisser ensevelir jusqu'au dernier sous les paniers de sable de leurs trop fragiles parapets ? Mais où sont les âmes de nos propres soldats (2), de ceux qui, après l'avoir conquise, de cette plage firent surgir une ville vivante ? Où, cette ville ?

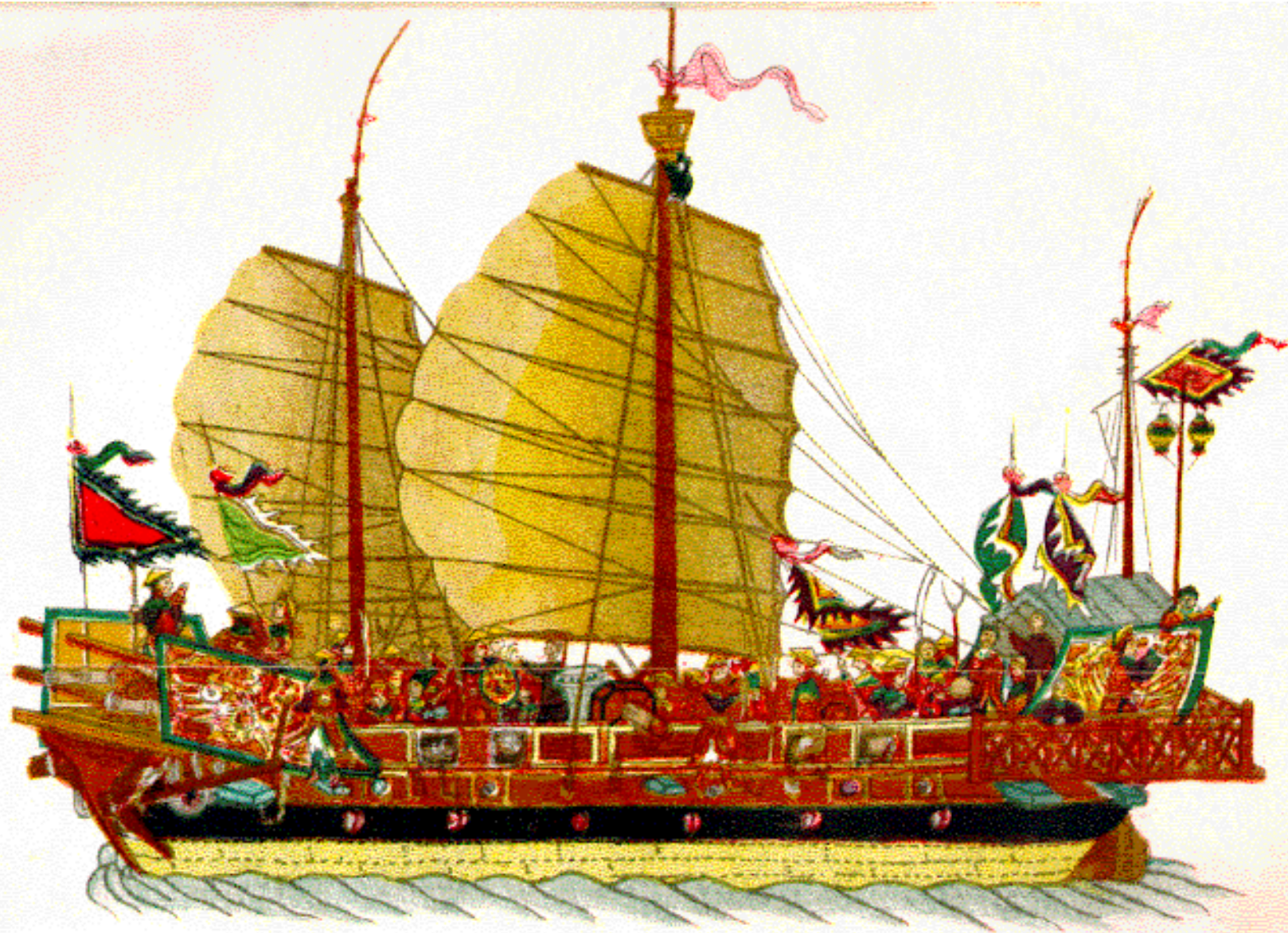
De rares jonques, quelques sampans de pauvres pêcheurs, un rafiau chinois talonnant sur la barre rappellent seuls l'animation d'autrefois. Tout a disparu, les typhons ont nivelé les ruines et comblé les passes. Ceux d'entre nous qui ont essayé d'aller chercher un peu d'air salin aux bords de ce rivage, ont bientôt fui sa solitude triste, empestée et torride où hantent trop d'ombres poignantes. Et peu à peu le vieux

(1) Deux de nos plus sympathiques collègues nous ont, depuis, raconté les grands jours de **Thuận-An** avec une documentation à laquelle ma plume trop légère ne prétend rien ajouter. Cf. B. A.V. H. N°3. Juillet-Septembre 1920, p. 329 : **Thuận-An** de 1883 à nos jours, par M. BOGAERT. B. A.V. H. N°3. Juillet-Septembre 1914, p. 221-237 : Souvenirs historiques en aval de **Bao-Vinh** : Les forts et les batteries. – Le cimetière européen de **Thuận-An**, par R. Morineau. B. A.V. H. N°3. Juillet-Septembre 1915, p. 319: Souvenirs historiques en aval de **Bao-Vinh** : 1 Barrages. II L'arsenal de **Thanh-Phước**, par R. MORINEAU. B. A.V. H N°4. Octobre-Décembre 1919, p. 369: Souvenirs historiques en aval de **Bao-Vinh** : L'ancienne route mandarine de **Huế** à Tourane, par R. MORINEAU.

(2) B. A.V. H. N°4. Octobre 1916: Le cimetière français de **Thuận-An**, par D'GAIDE.



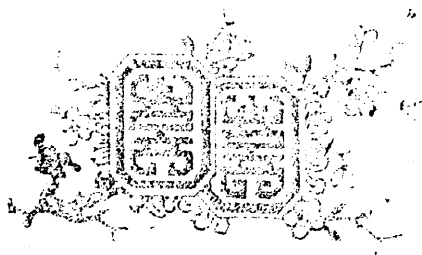




Thuận-An abandonné est mort, déserté par nos morts eux-mêmes, dont pieusement les restes furent confiés à une terre moins impiloyable. Ce qui fut la porte guerrière de la « Merveilleuse-Capitale », la bouche souriante de la Rivière-Parfumée, n'est plus qu'un estuaire vide et morne, image de la fragilité des choses. Cimetière de souvenirs où, seuls, quelques rares et funèbres filaos versent leurs pleurs de saule sur leur deuil de cyprès.

Et c'est peut-être dans ma dernière nuit de dernier touriste sur ces bords désolés, qu'ont repassé pour la dernière fois, évoquées en un rêve, imprécises et vaporeuses entre les étoiles immuables et la mer invisible, les images d'un passé défunt qui, sans doute, ne revivra plus.

Edmond GRAS.





ÉPHÉMÉRIDES ANNAMITES

S. E. TÒN-THẬT HÂN prend sa retraite.

Par M. LEVADOUX,

Administrateur des Services Civils.

Il y a quelques mois, quittait la vie publique pour jouir d'une retraite méritée, S. E. Tòn-Thật Hân, Président du Conseil du Cơ-Mật, Ministre de la Justice.

Il appartenait à notre Association, dont S. E. est un des membres d'honneur, de saluer ce départ et de consacrer, en témoignage de notre estime respectueuse à l'homme éminent dont la carrière se trouve mêlée à près d'un demi-siècle, de l'histoire d'Annam, quelques lignes de notre Bulletin.

Elles trouveront place aux éphémérides sous forme de notice biographique, en marge des travaux d'érudition auxquels nombre de nos camarades accordent des efforts heureux.

Membre de la famille royale, appartenant au 5^e Hê (1), S. E. Tòn-Thật Hân est né le 17^e jour du 4^e mois de la 7^e année de Tự-Đức, date qui correspond dans notre calendrier au 10 Mai 1854.

Entré dans l'Administration vers l'âge de 25 ans, S. E. reste dans les emplois subalternes jusqu'en 1886.

Puis, commence cette carrière exceptionnellement brillante qui doit atteindre les plus hauts sommets de la hiérarchie mandarinale. Nous nous bornerons à en citer les principales étapes : Tri-Phủ en

(1) La 5^e branche est représentée par tous les descendants de NGUYỄN-PHÚC-Tôn, Seigneur de Hué, 1648-1687, qui reçut de Gia-Long en 1800 le titre posthume d'Empereur.

1888, **Lang-Trung** en 1891, S.E. est désigné en 1894 comme **An-Sát de Hà-Tĩnh**. Dans cette province règne une situation troublée, qui va permettre au jeune mandarin provincial de se montrer fonctionnaire de haute valeur. Deux ans après, S. E. a réussi, par son action énergique et sa persuasion, à arrêter la rébellion commandée par **Phan-Đình-Phụng** ; une promotion aux grades de **Bồ-Chánh** et de **Tuần-Vũ** de cette même province lui est accordée en récompense des résultats obtenus.

Puis, successivement désigné comme **Tổng-Độc** de **Nam-Ngãi** et de **Nghệ-An**, S. E. est appelé en 1906 aux hautes fonctions de Ministre de la Justice et de Directeur de la Censure. Durant 17 années, S. E. assure la direction de ce département difficile, méritant par un labeur incessant, par son souci de la plus saine justice, par sa haute conscience professionnelle, les éloges les plus flatteurs, les dignités les plus élevées et les distinctions les plus enviées :

Promu en 1917 **Phú-Chánh-Đại-Thần** (Régent), en 1918, **Hiệp-Tá-Đại-Học-Sĩ** (Grand Conseiller de l'Empire), il est investi en Février 1911 du titre nobiliaire de **Pho-Quan-Tử** (Vicomte), en 1916 de celui de **Pho-Quan-Bá** (Comte). En 1917, il est élevé à la dignité de **Dông-Các**, 4^e colonne, et en 1920 à celle de **Võ-Hiến-Điện-Đại-Học-Sĩ** (3^e Colonne), avec octroi du titre honorifique de **Thái-Tử-Thiều-Phó** (Précepteur du Prince héritier).

Il y a quelques jours, au moment de son départ, S. M. **Khải-Định** lui décernait le titre de **Văn-Minh** (2^e Colonne).

L'attribution de ces dignités fut chaque fois sanctionnée par des ordonnances royales. Qu'il nous soit permis d'en citer quelques extraits ; nous y trouverons, sous une forme très pure et très fleurie, la précieuse louange du Souverain, adressée au meilleur de ses sujets et réservée aux seuls hommes de grands mérites.

« Si, déclare Sa Majesté, ce fonctionnaire a pu aplanir toutes les difficultés administratives et sociales, c'est grâce au génie qui ne lui fit jamais défaut. De sorte qu'en le comparant à **Võ-Mục** de la dynastie des **Lê** et à **Đào-Thanh** de la dynastie des **Lý**, on est en droit de déclarer qu'il n'est point inférieur à ces deux grands hommes de sang royal et de grand mérite. »

Dans une autre circonstance, en le créant **Võ-Hiến**, Sa Majesté lui disait :

« Le bonheur est le fruit de la vertu, et les récompenses sont le couronnement du mérite : c'est aussi ce qu'emploie le pouvoir impérial pour encourager ses sujets. Les hommes, comme les diverses

espèces de bois, doivent être employés suivant leurs qualités, et ceux qui se sont acquittés dignement de leurs fonctions sont promus au grade supérieur

« S.E. **Tồn-Thất-Hàn** . . . est un vieux serviteur issu de la Famille royale. C'est un homme discret et vertueux. Bien qu'il n'ait pas encore donné toute la mesure de ses qualités éminentes, il est déjà très au courant du service, et sa conduite n'a donné lieu à aucune observation. Depuis qu'il est devenu notre aide, il se montre plein d'obéissance à nos ordres et de « fidélité à nos instructions, et il nous donne entière satisfaction. C'est grâce à cela que les affaires du royaume marchent à souhait, surtout le Service de la Justice, qui est assuré par lui d'une manière qui nous satisfait . . . »

. . .

Lors de son septantenaire, S. E. reçut de Sa Majesté une pièce de poésie pleine de sentiments délicats :

« Vous avez écouté soigneusement, pour tracer votre ligne de conduite et développer vos sentiments, les qualités dont vous a doué la nature.

« Vous atteignez l'âge considéré comme rare de l'antiquité (1), et votre vie surpasse celle des autres hommes.

« Vous descendez de la Source d'argent, vous appartenez à la grande Famille (2), vous vous êtes signalé par un caractère énergique et noble.

« Pour augmenter l'éclat de l'étoile de la longue vie, le soleil a partagé ses rayons.

« Depuis longtemps vous dépensez jusqu'à la fatigue les forces de votre corps et de votre esprit.

« Vous êtes digne des privilèges et des faveurs que la Cour vous accorde.

« En vous donnant ces cadeaux traditionnels, nous vous adressons nos souhaits de longévité,

« Pour que vous jouissiez, tant que l'Etat subsistera, du bonheur et de la paix. »

(1) **Đò-Phu**, illustre écrivain de la dynastie des **Đường**, a dit dans une de ses poésies : « Depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui, les septuagénaires ont toujours été rares ».

(2) **Ngân-Hoàng**, « Source d'argent » ; **Phái-Diên**, « la grande Famille ». Ces expressions désignent la Famille des **Nguyễn**.

Un jour que Sa Majesté faisait don à S. E. Ton-That Hân d'une robe de brocart jaune, elle lui écrivait aussi cette pièce de vers, digne par sa concision et son élégance, du meilleur poète :

« Ce brocart de couleur aurore éclatante,
« Brodé de dragons et de nuages des cinq couleurs,
« Fait partie des cadeaux réservés aux héritiers du Trône,
« Ou aux sujets les plus méritants du Royaume.

« Quoique la faveur accordée soit aussi minime qu'un grain de céréale et aussi insignifiante qu'un brin de fil, celui qui en est l'objet doit cependant la considérer comme aussi immense que le Ciel.

« Le sujet recompensé doit se sacrifier corps et âme pour payer sa dette envers son Prince.

« Les anciens ne portaient ce vêtement que pour illustrer de hautes vertus.

« Par faveur exceptionnelle, nous le remettons aujourd'hui au premier sujet de notre Royaume ».

Mais quelle fut l'attitude de ce grand serviteur de son pays à l'égard du Protectorat français ?

D'avis unanime de tous les représentants de notre Gouvernement en Annam, sa collaboration fut celle que lui dictait le profond amour de sa patrie et la droiture de son caractère ; en tous temps, en toutes circonstances, elle fut loyale, dévouée, cordiale, sincère, inspirée des seuls intérêts de son pays, sans intrigue ni arrière-pensée.

En témoignage de reconnaissance, sur la proposition de Monsieur le Résident Supérieur Pasquier, le Gouvernement de la République, par décret du 11 Février 1923, lui conférait la croix de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

L'insigne de cette dignité lui fut remis en séance du Cō-Mật, le 3 Mars 1923, par Monsieur le Résident Supérieur Pasquier.

Le compte-rendu de la séance du Cō-Mật, que nous donnons ici, montre en quels termes le Chef du Protectorat et le Président du Conseil des Ministres exprimèrent leurs sentiments à l'égard de S. E.

Séance du Cō-Mật du 3 mars 1923.

« M. le Résident Supérieur s'adressant au Conseil dit combien grande est sa joie de venir remettre à S. E. Tồn-Thất Hân le



Planche LIX. — S. E. Tôn -Thất Hân, en grand costume de cour.



Planche LX. — S. E. Tôn -Thất -Hân, en costume d'officiant au Nam -Giao.
Cliché Hương -Kỳ, Hanoi.

témoignage tangible de la reconnaissance du Gouvernement français.

« Depuis de longues années, ajoute M. le Résident Supérieur, Son Excellence a consacré au service de son pays les forces et l'intelligence que la nature généreuse lui avait largement dispensées, l'expérience et les connaissances que son labeur infatigable avait accumulées. Mais en servant son pays, Son Excellence a servi également le Protectorat, et si Sa Majesté lui a décerné la récompense réservée aux seuls grands serviteurs de la dynastie des Nguyễn, le Gouvernement de la République a tenu à récompenser en lui, le collaborateur dévoué et l'ami fidèle du Protectorat.

« Dans des circonstances souvent difficiles et qui parfois furent tragiques, Son Excellence fut toujours l'artisan d'une sage politique, inspirée des seuls intérêts du Pays. A ce titre, Son Excellence restera une grande figure d'Annam dont se souviendront avec émotion et respect tous ceux qui l'ont connue.

« Son Excellence se retire comblée d'honneurs et entourée de l'estime de tous ; que sa glorieuse carrière serve d'exemple à ceux qui cultivent l'ambition de bien servir leur patrie.

« Personnellement, j'ai quelque émotion à constater que pour la dernière fois, Son Excellence se trouve aujourd'hui parmi nous. J'étais habitué à son commerce et son expérience nous était précieuse ; mais dans ce départ, une considération atténue mes regrets : je sais combien est proche le lieu où Son Excellence va prendre un repos mérité, l'occasion nous sera ainsi offerte de la rencontrer souvent et peut-être de faire appel avec fruit à ses conseils éclairés. »

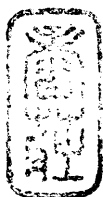
« M. le Résident Supérieur remet ensuite à Son Excellence les insignes de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

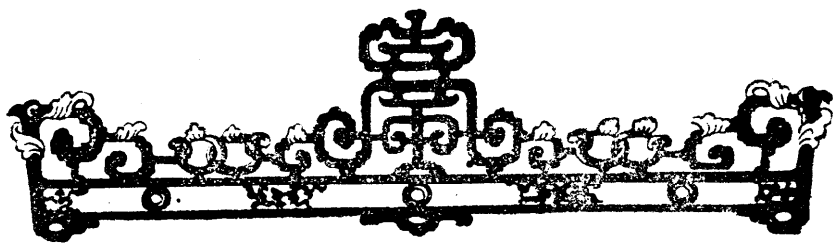
« Son Excellence, très émue, remercie M. le Résident Supérieur des paroles trop élogieuses prononcées à son sujet et le charge de présenter au Gouvernement de la République le témoignage de sa respectueuse gratitude pour l'insigne récompense qu'elle vient de recevoir.

« S.E. Nguyễn-Hữu-Bàì prenant ensuite la parole, se fait l'interprète de ses collègues du Conseil du Cợ-Mật pour affirmer quel regret cause parmi eux le départ de S. E. Tồn-Thất-Hàn ; il dit combien, grâce à sa profonde sagesse, étaient facilitées les affaires d'Etat. Au nom des mandarins de l'Annam, il offre à Son Excellence le témoignage de la reconnaissance de tous et lui présente ses vœux d'heureux repos.

Excellence, puisque ce soir vous êtes parmi nous, veuillez nous excuser de n'avoir pas plus éloquemment rapporté vos mérites; mais si l'exposé en est incomplet, la faute n'en est pas à notre cœur.

Pour exprimer notre sentiment sur votre noble personne, permettez-nous, en terminant, de citer les paroles que prononçait un jour de vous votre Souverain : « Un tel homme fait honneur à son pays, et la dynastie trouve en lui une ombre où elle peut s'abriter ».





UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU QUANG-TRI

SEPTEMBRE 1885

Par M. JABOUILLE

Administrateur des Services Civils, Resident de France à Quảng-Trị.

Je venais à peine de m'installer à la Résidence de Quảng-Trị, que je fus saisi de nombreuses plaintes consécutives à des vols de bestiaux qui avaient surtout pour théâtre les territoires des *huyện* de Cam-Lộ et de Gio-Linh.

C'est alors que les mandarins provinciaux me proposèrent de remettre en vigueur l'institution dans chaque village des postes de veille, postes situés aux embranchements des chemins et des routes sur le territoire de chaque village et qui constituaient une entrave sérieuse à l'exercice de la profession de voleur de bétail.

Les habitants de chaque village devaient assurer le service de veille à tour de rôle.

Or, dans un village mi-bouddhiste, mi-catholique du Bái-Trời, un *lý-trưởng*, mécontent de voir les catholiques refuser de prendre leur part de ce service, avait, dans un accès de mauvaise humeur, déclaré publiquement que l'installation de ces postes était « le signe précurseur d'une nouvelle guerre, imminente, à la faveur de laquelle tous les catholiques devaient être à nouveau exterminés comme en 1885 » ... et, sans réfléchir à l'invraisemblance de cette information, comme à l'absurdité de cette menace, tous les catholiques du village, hommes, femmes et enfants, abandonnant cases, mobilier, vêtements, bestiaux, récoltes, sans même se charger de quoi que ce soit, avaient pris la fuite, pour aller demander aide et protection au missionnaire français le plus proche, en l'espèce la paroisse de Phước-Sơn.

L'incident n'eut pas de suite grave. Les missionnaires et le mandarin local ramenèrent assez facilement à la raison ces égarés qui réintégrèrent leur village et reprirent leurs occupations habituelles.

Mais un fait était là, indisputable, invraisemblable pour un esprit non informé, et patent : la simple évocation de l'année 1885 était susceptible de provoquer une panique immédiate chez les catholiques de la région.

Que s'était-il donc passé en 1885 pour qu'après plus de 37 années ce souvenir provoquât une telle émotion ?

Comme tout un chacun, nous connaissions les intrigues du Régent Thuyêt, le guet-apens avorté de Hué, la fuite du roi Hàm-Nghi à Cùà, près de Cam-Lộ, puis sa retraite et sa capture dans le Quảng-Binh.

Nous savions que la construction du camp de Cùà, préparé longtemps à l'avance, avait été pendant plus de deux ans une lourde charge pour la population qui avait dû fournir de ce chef un nombre considérable de prestataires. Mais les Annamites en avaient vu bien d'autres sous le régime mandarinal, et aucun des faits indiqués ci-dessus ne nous expliquait les entiment de terreur et l'affolement qu'avait provoqués chez ces catholiques le souvenir de 1885.

C'est alors que certains missionnaires de la province et certains mandarins m'apprirent qu'en 1885, et plus particulièrement pendant le mois de septembre, la province de Quảng-Trị avait été le théâtre d'une extermination méthodique, prévue, organisée des catholiques par le parti dit des « Lettrés », encouragé et soutenu moralement par l'un tout au moins des deux régents, si ce n'est par les deux, et que toutes les chrétientés, sauf le séminaire d'An-Ninh, avaient été pillées, incendiées, rasées, de même que les habitations et les biens des catholiques, et que tous ceux de ces derniers qui étaient tombés au pouvoir du parti nationaliste et xénophobe avaient été impitoyablement égorgés.

Ces événements qui, par le nombre de leurs victimes, plus de huit mille en un mois, comme nous le verrons par la suite, évoquent les plus sombres pages de l'histoire de la Rome impériale, étaient-ils un réveil subit du bouddhisme contre le catholicisme plus puissant et progressant tous les jours en Annam ? Était-ce la conséquence sanglante d'une guerre de religion ? Ces Annamites, hommes, femmes et enfants qu'on brûlait et égorgeait parce qu'ils refusaient de renier la religion du Christ, étaient-ils victimes exclusivement de leur attachement au catholicisme ? Bouddha prenait-il une dernière revanche sur le Christ envahissant ?

Un examen rapide des relations de la Cour d'Annam avec les nations européennes et surtout avec la France dans le cours du XIX^e siècle, nous permettra de comprendre le mobile exact qui poussa, en 1885, toute une classe d'Annamites à tenter de supprimer une partie de la population qu'elle croyait dangereuse pour ses prérogatives et pour sa politique.

L'illustre empereur Gia-Long s'était, en désespoir de cause, confié à l'évêque d'Adran, en vue de reconquérir son trône. Les événements furent tels à l'époque que sa reconnaissance alla moins à la France dont le Gouvernement ne put lui être d'aucun secours, qu'à quelques Français résolus qui le servirent utilement et lui permirent ainsi de reconquérir son trône et d'assurer définitivement la paix en Annam.

Ces Français disparurent très rapidement de la scène politique de l'Annam.

L'évêque d'Adran était mort en 1799 ; quatre Français restaient seuls auprès de Gia-Long. Ceux-ci étaient des représentants de l'ancien régime et n'insistaient vraisemblablement pas en vue d'un accord entre l'Annam et l'Empire, héritier de la Révolution.

Quoi qu'il en soit, l'attitude de l'empereur Gia-Long fut toujours favorable sinon à tous les Européens — il reçut assez froidement les Anglais qu'il savait convoiter Poulo-Condore et Tourane, — du moins aux Français. Il les combla d'honneurs, de grades, de titres, les considérant comme faisant partie de sa famille, etc... Les conséquences de cette politique furent une très grande tolérance religieuse, les Annamites et l'empereur lui-même ne séparant pas l'idée de catholicisme de ses représentants en Annam, la plupart français.

Nous touchons là, à mon avis, — et je sais mon avis partagé par les plus hautes personnalités qui ont été directement mêlées aux incidents que je narrerai par la suite — nous avons là, dis-je, la clef de la question religieuse en Annam : suivant que la politique suivie par la Cour sera xénophobe ou non, le catholicisme sera persécuté ou bienvenu ; l'Annam n'a jamais séparé le catholicisme de la personnalité de ceux qui l'ont apporté ; le catholicisme est une institution occidentale, une religion d'importation ; ses adeptes sont donc, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou non, des amis, des prosélytes, des représentants de l'Occident ; ils deviennent des complices des « Diables de l'Occident », dès que l'Annam croit avoir à se plaindre de ces derniers.

C'est par cette idée simple que toute l'histoire des relations de l'Annam s'explique de la manière la plus claire, car il ne viendra à l'idée de personne d'expliquer l'opposition périodique de l'Annam aux

diverses religions venues de l'Occident, par un réveil chez ce peuple du sentiment religieux, les croyances diverses et personnelles puisées dans le bouddhisme et le taoïsme à la fantaisie de chacun, n'ayant jamais constitué une véritable religion, au sens où l'on entend et comprend, par exemple, l'islamisme et le catholicisme en Occident.

Nous voyons en effet l'Annam plus ou moins favorable au catholicisme suivant que ses relations avec l'Europe et avec la France plus particulièrement sont bonnes, médiocres ou mauvaises.

Sous Gia-Long, la francophilie fut d'abord à l'ordre du jour. Le catholicisme florissait. Les missionnaires avaient toute latitude de circuler, de séjourner, et étaient bien vus des mandarins.

Mais la situation privilégiée de certains Français à la Cour de Gia-Long n'avait pas été sans soulever d'amers regrets dans le parti des « Lettrés » qui, jusqu'à ce jour, fournissait exclusivement au roi des conseils et des agents. Une réaction ne tarda pas à se produire contre l'influence des Européens, dans les dernières années même du règne de Gia-Long. Ne voyons-nous pas en effet ses auxiliaires européens quitter successivement l'Annam, se plaignant des procédés des hauts mandarins et des vexations qu'ils doivent endurer de la part de l'entourage du roi.

Sous son successeur Minh-Mạng, la situation se modifia rapidement.

Chaigneau était revenu comme Consul de France avec une lettre assez maladroite de Louis XVIII, sur la liberté du commerce. Minh-Mạng, qui avait sans cesse devant les yeux l'exemple des Anglais aux Indes et l'aventure de Tippoo-Saib que les Français avaient vainement soutenu, ne répond pas aux propositions. En 1822, l'influence xénophobe l'emporte déjà. Courson de la Ville-Hélio, arrivant à bord de la « Cléopâtre », ne peut obtenir audience. Chaigneau lui-même recommande d'espacer l'envoi des navires de commerce, pour éviter de soulever les susceptibilités des mandarins. Peu après, l'ambassadeur Crawford n'est pas mieux reçu. Enfin, Chaigneau et Vannier doivent se retirer devant l'opposition sourde et les humiliations que leur infligent les ministres.

En Mars 1825, il ne restait donc en Annam que les missionnaires représentant l'Europe.

Or, le premier édit que les Annales catholiques qualifient d'« édit de persécution » est de Février 1825. L'empereur n'ose pas encore toucher aux missionnaires, qui ont été les auxiliaires et les témoins des événements du règne précédent, mais il cède déjà aux sollicitations du parti xénophobe, en interdisant l'entrée du royaume à de nouveaux membres des Missions. Ce n'est pas au catholicisme, en tant

que religion, qu'on s'en prend, mais « à la religion perverse des Européens qui corrompt les cœurs des hommes ; les navires français devront être surveillés et examinés pour savoir s'ils ne transportent pas des missionnaires..., afin d'éviter le débarquement de nouveaux maîtres de la religion européenne ».

Nous pourrions ainsi, pas à pas, en retraçant l'histoire des relations extérieures de l'empire d'Annam, montrer que les périodes de persécutions contre les catholiques et les missionnaires ont toujours coïncidé avec une situation plus ou moins tendue des relations entre l'Annam et l'Europe ; mais il nous tarde d'arriver à la période qui précède immédiatement les événements de 1885.

*
* *

L'ère des persécutions en Annam s'était terminée par l'intervention des Français, la conquête du pays et la perte pour le roi d'Annam de toute la Cochinchine.

Le parti des Lettrés et des mandarins, qui ne pouvait qu'être opposé à l'intervention d'une nation occidentale dans les affaires de l'Annam, crut expédient et opérant de faire retomber sur les catholiques la responsabilité d'événements qu'ils n'avaient su ni prévoir ni empêcher. Les catholiques furent représentés comme des alliés des Français, en raison de la nationalité de la majorité des missionnaires. « Les catholiques trahissent leur pays au bénéfice de la France, dirent-ils, nous n'aurons la paix que lorsque les Français ne se sentiront plus d'appui à l'intérieur du pays ; il est donc nécessaire de faire disparaître tous les catholiques. »

Tel était l'état d'esprit des Lettrés, classe dirigeante, à la veille des événements de 1885.

La prise de **Thuận-An** et l'imposition du Protectorat mit le comble à leur exaspération et le Régent **Thuyêt**, de même du reste que le Régent **Tường** (1), mais ce dernier secrètement, entretenrent soigneusement cet état d'esprit, bien décidés à s'en servir le moment venu.

Les projets du Régent **Thuyêt** paraissent avoir été les suivants : tout d'abord, extermination des Français civils et militaires occupant **Hué**, et, en cas d'échec, fuite de la Cour avec armes, bagages et trésor, à **Cùà**, dans la région de **Cam-Lộ**, où un vaste camp était prêt depuis deux ans à recevoir le dernier espoir de l'indépendance annamite.

(1) **Nguyễn-Văn-Tường**, du village de **An-Cư**, près de **Quảng-Trị**.

En second lieu et parallèlement à cette opération, soulèvement dans toutes les provinces et par les Lettrés des éléments nationalistes et des faméliques toujours disposés à piller les chrétiens et les chrétientés qu'on leur affirme très riches.

Cette opération fut préparée de longue main : le camp de Cam-Lô était prêt depuis plusieurs mois à recevoir le roi et son armée. La construction de ce camp avait été une occasion de plus pour les Lettrés d'exciter le peuple contre les catholiques : ils ne manquaient pas en effet de déclarer aux prestataires venus travailler au camp que cette charge était la conséquence des trahisons des catholiques qui obligeaient le roi à prévoir l'abandon de la capitale.

Enfin, une ordonnance secrète avait été distribuée aux Lettrés dont on était sûr et aux villages bouddhistes, ordonnant de fabriquer des armes contre les « ennemis de l'intérieur » — entendez les catholiques — et, le moment venu, d'obéir aux réquisitions et aux ordres qui leur seraient donnés par les « Grands chefs ». Les barques publiques, les bacs et les sampans devaient être, au premier signal, réquisitionnés pour les transports des détachements, et les ordres devaient être exécutés sur le champ, sous peine de mort des notables et des habitants intéressés.

Cette ordonnance, conçue intentionnellement en termes vagues, n'avait pas été sans être portée à la connaissance des missionnaires, sinon dans son texte exact, du moins dans son sens général. Les catholiques, émus, avaient communiqué leurs alarmes aux prêtres ; Mgr. Caspar, justement inquiet, avait fait auprès de notre représentant à Hué de pressantes démarches, le suppliant d'exiger le retrait pur et simple de cette ordonnance. Il ne put obtenir satisfaction et sa voix ne parvint pas à vaincre l'optimisme officiel qui régnait alors à la Légation.

Or, l'ordonnance de Hâm-Nghi du 11^e jour du 8^e mois de l'année 1885, qui prescrivit l'attaque de la Légation de Hué et des casernements des troupes françaises, spécifiait qu'en cas de succès du mouvement, le Régent Thuyêt devait demeurer à Hué « pour y achever le massacre des chrétiens, qui font cause commune avec les Barbares d'Occident, chacun étant requis de s'enrôler au signal donné », et ce, conformément à ladite ordonnance de 1883, à la réalité de laquelle la Légation n'avait pu croire.

Les Lettrés de la province de Quảng-Trị étaient d'autant plus désireux de dormir des gages à la Cour que le roi et le Régent Thuyêt allaient se trouver sur leur territoire, et qu'ils pouvaient

obtenir d'eux non seulement un appui moral, mais aussi l'aide effective d'armes, munitions, vivres, argent, qu'ils allaient mettre à profit pour l'exécution de leurs projets.

Le 5. Septembre, à Yèn-Da, près de Gia-Bình, *huyện* de Gio-Linh, les principaux Lettrés de la région se réunirent et décidèrent le massacre des chrétiens, conformément aux ordres qu'ils avaient reçus. Nous verrons qu'ils hésitèrent au dernier moment et ne passèrent à l'exécution que lorsqu'ils apprirent que la citadelle de Quàng-Trị était tombée aux mains de leurs partisans.

Le même jour, à Quàng-Trị, le P. Mathey, chef de la paroisse de Cỗ-Vũ, qui avait appris les conciliabules des Lettrés, déclarait aux élèves du Séminaire qui se trouvaient chez lui en vacances régulières : « Si vous voulez mourir martyrs de votre foi, restez chez moi ; vous n'aurez pas longtemps à attendre ».

Le lendemain, dimanche 6 septembre, à l'occasion de l'enterrement d'un haut mandarin militaire, le Général Trương-Đặng-Đệ, frère du, Tuấn-Vũ de la province, la citadelle était dégarnie de ses troupes et quelques serviteurs seuls étaient préposés à la garde des portes.

Il est dix heures du matin, le tam-tam retentit dans tous les villages des environs, les rumeurs les plus sinistres circulent de bouche en bouche. Le P. Mathey achève sa messe et se dirige vers la citadelle dont il n'est distant que de 4 à 500 mètres. Il désire prévenir les autorités du mouvement insolite qui se produit et se renseigner au besoin. Mais le Quan-Tuần est parti, à l'enterrement de son frère, et l'employé qui garde les bureaux déclare qu'il va faire vérifier les dires du missionnaire. Confirmations de ces faits arrivent de toutes parts, de Bích-La en particulier. Le P. Mathey est invité à attendre à la résidence du Tuấn-Vũ le retour de ce dernier. Il allait accéder à cette invitation, lorsqu'un catholique le prévint que la citadelle allait être enlevée et qu'il risquait sa vie en restant là.

En effet, déjà, une foule assez nombreuse, sans armes il est vrai, rôdait autour de la citadelle, dont la porte principale était grande ouverte. Le P. Mathey l'avait à peine franchie dans la direction de Cỗ-Vũ que les bandes des Lettrés faisaient irruption à l'opposé, franchissaient sans résistance la porte et se précipitaient sur le magasin d'armes et de munitions qu'ils se partageaient.

Le Quan-Án, ayant été mandé par le P. Mathey, esquissa un semblant de résistance, mais sans succès. Après avoir fait arrêter quelques lettrés, il se préparait à réoccuper la citadelle, lorsqu'il se trouva en présence des gens qui étaient restés cachés dans les casernes ; ils l'entourèrent et exigèrent de lui la mise en liberté immédiate de ses prisonniers.

A partir de cet instant, les Lettrés furent maîtres incontestés de la Citadelle et prirent leurs dispositions pour s'assurer de la persome du **Tuân-Vũ**.

Une troupe armée constituée sur le champ fut dirigée sur **Chợ-Sãi**, d'où le **Tuân-Vũ** revenait accompagné d'une escorte pourtant nombreuse et bien armée. Il se rendit sans résistance aux Lettrés qui ne lui firent aucun mal et lui demandèrent seulement d'apposer son sceau sur un ordre destiné à la milice, lui prescrivant de rester en armes, alors que de Hué était parvenu l'ordre de la désarmer.

L'ordonnance de 1883 fut alors rappelée à tous les villages, avec ordre impératif d'avoir à se préparer à fournir armes, soldats, vivres, argent, barques, etc., selon les besoins des troupes, et à veiller particulièrement sur la circulation des étrangers.

Le P. Mathey était à peine arrivé à **Cổ-Vưu** qu'une forte détonation partait de la citadelle: C'était le signal convenu annonçant la victoire sur les mandarins et la proclamation de l'état de siège. Il s'empressa d'écrire au Général de Courcy à Hué, pour le mettre au courant des incidents et des dangers qui menaçaient les catholiques et il adressa à Monseigneur Caspar le billet suivant : « La citadelle de **Quảng-Trị** est prise par les Lettrés; notre position est des plus critiques. Pouvez-vous faire quelque chose pour nous? Si nous ne devons plus nous rencontrer en ce monde, adieu ! j'ai fait mon sacrifice. Dimanche soir. »

Puis, dans la soirée, il convoqua ses chrétiens dans l'église, au nombre de prêt de huit cents, les harangua, les exhorta et leur donna l'absolution générale. Mais le spectacle de ce troupeau en majorité composé de femmes et d'enfants, voués à une mort certaine, le fit réfléchir et lui suggéra aussitôt la ferme résolution de les soustraire par la fuite au sort qu'il pressentait pour eux. Après leur avoir fait part des craintes que lui causait la situation, il les exhorta à se grouper et à gagner par les sentiers de la montagne la première chrétienté située sur le territoire du **Thừa-Thiên**. Il mit à ce projet toute l'ardeur de sa conviction, menaçant, suppliant tour à tour ses catholiques de le suivre s'ils voulaient échapper à la mort.

Malgré son éloquence et l'imminence du péril qui pesait sur eux, beaucoup de catholiques hésitaient : il repugnait aux uns d'abandonner au village leur case et leurs biens ; d'autres, vivant depuis des années sous la menace des persécutions, avaient toujours vu celles-ci demeurer vaines et ne pouvaient croire qu'un jour elles seraient mises à exécution. Ce mélange d'obstination et d'illusion fut la cause de la mort de près de 600 chrétiens.

Le P. Mathey avait indiqué comme lieu de rendez-vous le hameau de La-Vang, d'où l'on devait, par les chemins de montagne, gagner Hué.

Le 6 au soir, déguisé, il partit à l'heure indiquée, avec quelques compagnons. Son vicaire, le P. Bửu, devait le rejoindre avec le reste des catholiques. Ayant réussi à dépasser la zone des villages sans être reconnu ni inquiété, le P. Mathey envoya alors prévenir le P. Bửu d'avoir à se hâter. Ce dernier arrivait avec ses compagnons près de La-Vang, lorsque des cris poussés par des indigènes mirent la panique dans la petite troupe qui se dispersa ; le P. Bửu revint en arrière, convaincu, on ne peut s'expliquer pourquoi, que le P. Mathey avait été pris par les Lettrés.

Les cris, on le sut plus tard, provenaient de gens qui s'appelaient et n'avaient aucun rapport avec l'exode des catholiques. Quoi qu'il en soit, après avoir été arrêté, saisi et ligotté ainsi que ses compagnons, par le village de Long-Hung, le P. Bửu aurait été relâché ; c'est ainsi qu'il put regagner son église où il devait trouver la mort.

Le P. Mathey, blotti dans la brousse, attendit vainement son vicaire et ses compagnons. Il évita de passer la nuit dans le hameau même de La-Vang, coucha dans les champs, et, le lendemain, trouva un certain nombre de ses fidèles qui avaient rejoint. Il leur fit part de sa résolution définitive : gagner Hué par la montagne, coûte que coûte, car tout catholique pris par les Lettrés devait fatalement être exterminé. Un bouddhiste de La-Vang, pris de pitié, s'offrit à les conduire par des sentiers connus de lui. Enfin le départ fut fixé au lendemain, pour permettre au P. Bửu de les rejoindre.

Caché dans une maison chrétienne, le P. Mathey surprit les propos des gens envoyé à sa recherche par les Lettrés, et, pour ne pas attirer sur ses hôtes des mesures de représailles, il s'empressa de reprendre la brousse où il passa de nouveau la nuit. Deux cents chrétiens environ le rejoignirent, mais, malgré ses supplications, refusèrent de le suivre sur la route de Hué, désirant, disaient-ils, voir de La-Vang la tournure que prendraient les événements.

Le P. Mathey, voyant l'impossibilité de vaincre leur obstination, se mit en route le 7 Septembre avec quelques compagnons seulement. En s'approchant de la plaine, ils eurent le spectacle de tous les villages du Dinh-Cát en feu.

Le 8 Septembre, nouvel exode de la petite troupe tenaillée par la faim et la soif, succombant de chaleur ; plusieurs chrétiens s'étendirent sur le bord du sentier ne pouvant plus suivre. Enfin, leur guide leur annonça la petite chrétienté de Ba-Truc, où la vue du P. Mathey et l'état dans lequel se trouvaient ses quelques compagnons produisit une profonde stupeur. On s'empressa d'aller au devant des retardataires et de ramener ceux qui étaient tombés de fatigue sur les sentiers.

Le 9 Septembre, le P. Mathey, que tout le monde croyait massacré, arrivait à Hué.

*
* *

Dès le 8, le Général de Courcy avait expédié un détachement en vue de réoccuper la citadelle de Quảng-Trị. Ce détachement était accompagné du P. Allys, depuis Monseigneur Allys, Evêque de Hué, qui a conservé de ces tragiques événements les souvenirs les plus vivaces.

Au moment où le P. Mathey quittait Cồ-Vũ après avoir vainement tenté d'entraîner avec lui ses 800 catholiques, une partie d'entre eux se dispersa dans le village, mais un groupe important, constitué en majorité de femmes et d'enfants, se réfugia dans l'église qui fut barricadée.

Le 7 Septembre au matin, le Chef de la troupe des Lettrés le Đội-Cử divisa son détachement en deux parties : pendant que l'une cernerait le village de Cồ-Vũ, l'autre devait pénétrer, par petits paquets, dans les divers quartiers et refouler tous les catholiques vers l'église. Ceux qui étaient trouvés dans les maisons devaient être exterminés sur place et leurs maisons pillées et incendiées. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, et vers midi, les derniers catholiques fugitifs avaient reflué vers l'église qui regorgeait de gens priant à haute voix, pressentant leur dernière heure.

Cependant, la bande des Lettrés hésitait à attaquer l'église. Portes et fenêtres solidement barricadées, c'était la première fois que leurs partisans se trouvaient en présence d'un groupe aussi imposant de catholiques retranchés chez eux. Jusqu'alors, dans le Sud de Hué, dans le Nord-Annam, on avait poursuivi des chrétiens isolés, dans leur maison. Le fait était nouveau : les catholiques résisteraient-ils ? Etaient-ils armés ? L'hésitation était grande. Personne ne voulant prendre l'initiative du massacre, on esquaissa un mouvement en arrière ; afin d'éviter une fusillade à bout portant, au cas où il y aurait eu des fusils dans l'église.

C'est alors qu'un des partisans des Lettrés s'écria à haute voix : « Mais avancez donc ! ils n'ont pas d'armes, vous n'avez rien à craindre. » Le mouvement en avant reprit aussitôt ; un des canons, pour plus de sûreté, fut braqué sur la grande porte de l'église et deux coups furent tirés. S'approchant alors des fenêtres, les partisans tirèrent dans la masse des catholiques qui, entassés dans cette petite église, n'essayèrent ni de se défendre, ni même de fuir. Alors pour en finir plus vite, les Lettrés firent apporter de la paille aux portes et aux fenêtres, et l'église ne fut bientôt plus qu'un immense brasier.

Ceux qui ne moururent pas brûlés furent étouffés par la fumée ou succombèrent, écrasés, sous le toit qui s'écroula en flammes. Quelques rares catholiques, tentant de se dégager, furent rejetés dans le foyer à coup de piques ou tués sur place.

Lorsque les troupes françaises arrivèrent, elles ne trouvèrent qu'un énorme monceau de 400 cadavres en putréfaction. La sacristie avait résisté la dernière et ensevelit les dernières victimes. Lorsque le P. Allys arriva avec les troupes, il trouva dans la sacristie un tout petit enfant encore attaché au cadavre de sa mère. Quelques pas plus loin, une vieille femme horriblement blessée au cou avait perdu la raison et lui cria en l'apercevant. « Tuez-moi, mais je n'apostasierai pas. » Un jeune homme auquel le P. Mathey avait confié quelques piastres, avant de partir, resta deux jours enfoncé dans une petite mare, couverte de nénuphars, qui se trouvait devant la porte du presbytère, emplacement actuel du couvent des religieuses annamites. Il entendit les cris des agonisants, les conversations des Lettrés, et puis, par la suite, donner d'utiles renseignements sur le rôle joué par les principaux auteurs de ce drame.

Nous avons vu qu'une notable partie des catholiques qui avaient fui Cồ-Vũu avec le P. Mathey, étaient restés dans la montagne, à proximité de leur village. Les patrouilles des Lettrés les obligèrent à se retirer dans la grande forêt. Tenaillés par la faim, quelques uns d'entre eux, s'étant aventurés dans la plaine pour ramasser quelques patates, entendirent dans la direction de la citadelle le son du clairon. Ils accoururent, reconnurent le P. Allys, qui les fit restaurer, puis s'empressèrent de retourner porter l'heureuse nouvelle à leurs compagnons d'infortune qui les attendaient dans la forêt.

Mais les Lettrés veillaient ; ils tenaient les routes et les sentiers et réussirent encore à saisir et à massacrer une trentaine de ces malheureux qui, descendant de la montagne vers Quảng-Trị, ne pouvaient songer que le chemin était gardé par leurs adversaires.

C'est ainsi que Ông Thoàn trouva la mort, après avoir demandé, comme dernière faveur, de mourir sur le sol de son église brûlée (La-Vang). Vingt-neuf de ses compagnons, liés ensemble, furent brûlés vifs dans l'église.

Huit jours après l'occupation de la citadelle par les troupes françaises, des catholiques égarés ou craignant encore de tomber vivants aux mains des Lettrés, arrivaient épuisés, à Quảng-Trị.

En résumé, sur 800 chrétiens que comptait la paroisse de Cồ-Vũu, 600 avaient été exterminés. Quant à la chrétienté et à l'église, il ne restait que des ruines fumantes, de même que de toutes les maisons des catholiques.

Les annexes de **Cổ-Vưu**, à savoir : **Hạnh-Hoa**, **Tri-Lễ** (actuellement **Qui-Thiện**), **Ngô-Xá**, **Đá-Hàn**, **Chợ-Sãi**, comptaient 400 chrétiens. Le lendemain du massacre, il n'y avait que 80 survivants.

Hạnh-Hoa et **Đá-Hàn** furent attaqués le même jour que **Cổ-Vưu** et de la même façon : encerclement de la chrétienté, extermination dans les maisons isolées, pillage, incendie, puis concentration vers l'église où les catholiques qui échappaient au feu étaient massacrés.

Les chrétiens de l'important marché de **Chợ-Sãi** furent exterminés sans exception. Ceux de **Tri-Lễ** furent tués par les partisans des Lettrés habitant leur propre village, et ceux-ci se montrèrent particulièrement acharnés. Ce sont eux qui, ayant vu des catholiques de **Cổ-Vưu** s'enfuir dans les rizières, les dénoncèrent et procédèrent à des patrouilles pour arrêter les fuyards et les tuer. Nos troupes et le P. Allys trouvèrent leurs cadavres disséminés dans les rizières.

*
*
*

Chrétienté de Nhu-Lý. — **Nhu-Lý** était entièrement catholique depuis longtemps. C'était la paroisse du Vén. Gilles Delamothe et du Bienheureux Simon Hoà.

La chrétienté comptait, en 1885, de 430 à 440 paroissiens.

Le 7 Septembre, le tam-tam ayant retenti dans tous les villages voisins, des colonnes armées en sortirent et prirent la direction de **Nhu-Lý** qui fut bientôt complètement cerné. La veille, les religieuses, qui avaient un couvent à **Nhu-Lý**, un prêtre indigène et son vicaire ainsi que la moitié des chrétiens, s'étaient enfuis à **Dương-Lộc**, centre convenu de la résistance en cas de danger. 80 d'entre eux, estimant à juste titre **Dương-Lộc** peu sûr, gagnèrent Hué par la voie des dunes. 120 catholiques, confiants malgré tout, restèrent à **Nhu-Lý**. Ils y furent cernés, massacrés en détail, ou rejetés dans l'église où ils esquissèrent un semblant de résistance. Mais les palisades étaient mal faites, et ils succombèrent en quelques instants sous le nombre des assaillants ; l'église fut incendiée et les chrétiens ensevelis sous les décombres. Le lundi soir, il ne restait plus un catholique à **Nhu-Lý**. L'église, le couvent, les maisons des catholiques étaient brûlés. Les partisans des Lettrés, déçus de ne pas avoir découvert de trésors dans le couvent, coupèrent les arbres des jardins et se partagèrent les boeufs et les buffles. Du couvent, il ne resta qu'une religieuse qui se trouvait alors au **Quảng-Bình**.

Giao-Liêm, annexe de **Nhu-Lý**, comptait 130 catholiques. Les Lettrés les attirèrent dans un guet-apens, grâce à la connivance d'un

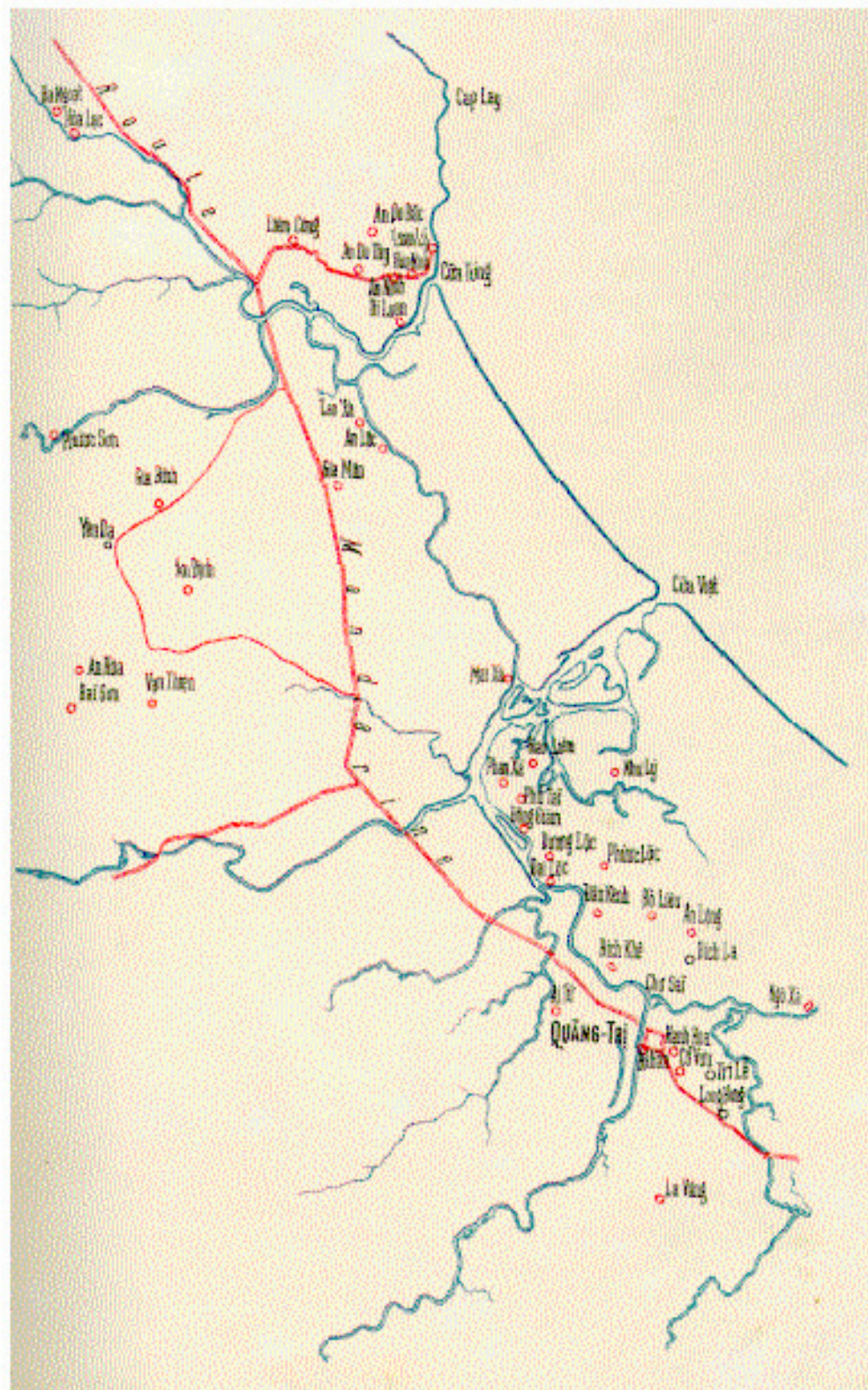


Planche LXI. — Carte des principales chrétientés du Quảng - Tri, en 1885.
(D'après la carte du Service Géographique).

ancien mandarin. Ils les firent grouper, sous prétexte de fuite, et permirent ainsi à leurs partisans de les brûler vifs dans l'église. Un seul catholique, qui était à Hué ce jour-là, et trois ou quatre femmes ou enfants échappèrent par miracle au massacre.

Phan-Xá, autre annexe de Nhu-Lý, perdit ses 120 chrétiens.

Phú-Tài, enfin, comptait, le 7 Septembre, 80 victimes ; pas un chrétien n'avait échappé aux Lettrés.

En résumé, la paroisse de Nhu-Lý comptait 810 victimes.

*
* *

Paroisse de Bô-Liêu. — Quatre cents chrétiens et 40 religieuses de la paroisse de Bô-Liêu, le soir du dimanche 6 Septembre, avaient pris, à la suite de leur curé, la route de Hué par le chemin des dunes. Une centaine s'obstinèrent à rester dans leurs demeures, ainsi que quelques religieuses. Aux premiers bruits de massacre, ils se barricadèrent dans leur église assez solidement.

Le lundi 7 Septembre, obéissant aux ordres des Lettrés, les villages voisins envahirent Bô-Liêu, opérant comme dans les autres chrétientés, et arrivèrent ainsi de tous les côtés devant l'église transformée en citadelle. On mit alors le feu à l'église : les catholiques tentèrent bien une sortie désespérée, mais ils furent repoussés et périrent les uns par les flammes, les autres sous les balles et les piques. Cent vingt à cent trente victimes s'ajoutaient à la liste funèbre.

La petite annexe de An-Lộc eut ses cent chrétiens immolés dans leurs maisons ou traqués dans les jardins et les bambous.

An-Lộng, annexe de Bô-Liêu, comptait 450 catholiques, habitant au milieu des bouddhistes, qui s'étaient montrés jusqu'à ce jour plutôt favorable. Le curé de Bô-Liêu, en traversant An-Long, supplia vainement les catholiques de se joindre à lui pour gagner Hué. Sur l'intervention des bouddhistes et du chef de canton qui leur affirmèrent qu'ils n'avaient rien à craindre, ils renoncèrent à leur projet, et demeurèrent, alors qu'ils voyaient près d'eux incendier, piller et massacrer leurs voisins de Cồ-Vưu, Bô-liêu, Nhu-Lý et Dương-Lộc. Cette détermination allait être chèrement payée.

Les troupes françaises, en effet, venues à Quảng-Trị, avaient mis les partisans des Lettrés en fuite, mais ne les avaient pas exterminés. Ceux-ci, battus à Chợ-Sãi, avaient hâte de se venger, et la présence des catholiques sans défense de An-Lộng était pour eux une occasion excellence de satisfaire leur haine sans le moindre risque. Après avoir adressé au village l'ordre de ne laisser fuir aucun chrétien sous

peine de mort, ils se présentèrent devant An-Lộng, entraînant à leur suite le village de Bích-La. Ce ne fut que lorsque les catholiques virent les détachements des Lettrés entre Chợ-Sãi et An-Lộng qu'ils se décidèrent à fuir vers Hué ; mais il était trop tard, et les habitants du village redoutant la vengeance des Lettrés, leur barrèrent la route et les livrèrent aux partisans qui, du 12 au 13 Septembre, les massacrèrent : quarante seulement réussirent à s'échapper.

C'est là que se trouvait un séminariste, Thomas Khiêm, que le P. Héry, de Đồng-Hới, avait envoyé saluer sa mère. Se trouvant le 6 Septembre à Bô-Liêu, il devait repartir le même jour pour le Séminaire d'An-Ninh avec six de ses condisciples. Trouvant les routes gardées, il se retira à An-Lộng où il fut tué ainsi que son père et sa mère, chez l'Ông-Trùm de la chrétienté. Un nommé Chương, qui devint plus tard le Lãn-Bình Quê, aurait été un des auteurs responsables de sa mort.

. * .

Paroisse de Đầu-Kênh. — Située sur la rive droite de la rivière de Quảng-Trị, elle se trouvait à proximité du quartier général des Lettrés. Dès le 6 Septembre, la chrétienté se trouva coupée du chef-lieu du district. Dès qu'elle apprit l'enlèvement de la Citadelle et du Tuấn-Vũ, elle pressentit le sort qui lui était réservé et songea à la fuite. Une partie de ses chrétiens se réfugia en effet à Đại-Lộc, l'autre à Dương-Lộc. Quant au curé de la paroisse, voyant ses fidèles sans armes et sans vivres, il réunit quelques fidèles et partit pour la montagne qu'il put atteindre malgré la vigilance des patrouilles lettrées.

Le 7 Septembre, les Lettrés, après réquisition des villages voisins, passèrent le fleuve et se jetèrent sur Đầu-Kênh. Une centaine de catholiques qui restaient se barricadèrent dans l'église qui fut incendiée, et où 30 chrétiens tombèrent asphyxiés ou brûlés. Après avoir soigneusement pillé les maisons catholiques, les Lettrés y mirent le feu et se retirèrent.

Phúc-Lộc, annexe de Đầu-Kênh, cernée perdit 250 chrétiens, massacrés ou brûlés vifs dans l'église, sur les 300 qu'elle comptait.

Bích-Khê, autre annexe, située près de Chợ-Sãi, où se trouvait le quartier général des Lettrés, fut cernée de suite par le fleuve et la route. Soixante catholiques avaient pu, le dimanche matin, s'enfuir vers la forêt, mais 130 n'avaient pu les suivre. Ils furent tous massacrés le lundi 7 Septembre.

Ái-Tử, troisième annexe de Đầu-Kênh, fit également entourée, et ses 35 catholiques périrent dans l'église en flammes.

. . .

Affaire de Đại-Lộc. — Dans la soirée du 7 Septembre, une des bandes qui avait opéré à Cổ-Vưu, se dirigea vers Đại-Lộc. Les Lettrés avaient hâte de mettre leurs projets à exécution, avant l'intervention des troupes françaises, qu'ils pressentaient devoir se produire à la suite des démarches que le P. Mathey n'avait pas dû manquer de faire en arrivant à Hue. A l'approche de la bande, une partie des chrétiens de Đại-Lộc s'enfuit sur Dương-Lộc, où le nombre des réfugiés grossissait d'heure en heure. Mais il restait à Đại-Lộc, dans les maisons et dans l'église, 200 chrétiens environ, sur les 580 que comptait le centre. Ils furent massacrés, soit dans leurs maisons, soit dans l'église.

Quant à la petite chrétienté de Dương-Lộc, de 230 fidèles, elle fut le même jour exterminée par une autre bande.

La journée du 7 Septembre avait fait plus de 3.000 victimes.

. . .

Paroisse de Dương-Lộc. — La paroisse de Dương-Lộc comptait 400 chrétiens, groupés autour de sa petite église ; mais le soir du 6 Septembre, conformément au mot d'ordre donné, suivant lequel le village devait, en cas de danger, constituer le centre de résistance, 1.000 catholiques s'étaient déjà réunis. Le 7, ils étaient 2.000, et le 8 au matin dépassaient le chiffre de 2.500.

Cet endroit était particulièrement mal choisi pour l'organisation d'une résistance quelconque : sol durci par la sécheresse, pas d'eau potable, pas de réserves de vivres, pas d'armes. Seule, la présence d'un prêtre indigène très influent et énergique, le Père Tuyên, justifiait ce choix. Le P. Tuyên avait visité la France et servi au Tonkin ; il était expérimenté et savait se faire obéir. Il se mit donc de suite à l'oeuvre pour essayer de défendre sa chrétienté. On creusa des fossés, on fit des palissades, on raffermi les haies et on confectionna des lances de bambous affilés. Tous les valides travaillèrent jour et nuit. Dès le 6, les Lettrés avaient saisi toutes les barques du fleuve, afin d'éviter qu'elles ne servent, soit à une attaque contre eux, soit à la fuite des chrétiens. Le 7, elles servirent à faire passer leurs partisans, soit plus de 2.000 hommes, dont un grand nombre, bien armés, campèrent devant le village. Les catholiques n'avaient pas un seul fusil et devaient se défendre exclusivement avec des lances en bambou.

Un premier assaut d'une demi-journée fut néanmoins repoussé par les chrétiens, les Lettrés n'ayant pu forcer les palissades ; se croyant sûrs du succès, ils avaient négligé de se munir de fusées incendiaires. Les quatre prêtres indigènes réunis à Dương-Lộc tinrent conseil avec les notables chrétiens, après ce premier engagement. Les Pères Vĩnh, Khoan et Huân furent d'avis de s'ouvrir un passage par le fer et le feu s'il le fallait, et de fuir vers Hué. Un groupe de 2.500 personnes était bien trop imposant pour qu'un village quelconque fit obstacle à leur exode ; on pourrait ainsi arriver à Hué sans perdre trop de monde, en une nuit et un jour. Le Père Tuyên, curé de la paroisse, fier de son premier succès, opina pour la résistance opiniâtre, sur place. Il espérait du reste un prompt secours de la part de Hué. Son avis prévalut et les travaux de défense furent repris avec ardeur.

Dans la soirée du 7, les Lettrés adressèrent un appel fulminant aux villages voisins, les sommant d'obéir à l'ordonnance royale de 1883, sous la menace des peines les plus terribles. Rendez-vous leur était donné dans la pleine de Dương-Lộc, pour le 8 Septembre. Ils firent prendre en même temps à la citadelle de Quảng-Trị une grande quantité de fusées incendiaires. Le 8 au matin, tam-tam, rassemblement des villages et des bandes en armes, en tout 4.000 hommes environ. On tire des coups de canon, de fusil, on met le feu aux palissades avec de la paille ; mais néanmoins les chrétiens tiennent bien. Les Lettrés se décident alors à lancer dans toutes les directions des centaines de fusées incendiaires qui mettent le feu partout à la fois : le feu se propage avec une rapidité vertigineuse. La panique saisit les chrétiens, dont les habits flambent sur eux, c'est une bousculade effroyable au milieu des cris de terreur des femmes et des enfants. L'église elle-même prend feu, et les chrétiens qui s'y trouvent se piétinent pour fuir. Les assaillants, profitant de ce désarroi, entrent par la brèche et s'avancent avec l'incendie, achevant ceux que le feu a épargnés.

2.500 catholiques étouffés, brûlés, massacrés avaient trouvé la mort à Dương-Lộc. Quelques unités seules avaient pu s'échapper pour venir rendre compte de cette sinistre boucherie.

La petite chrétienté voisine de Đông-Giám, gardée à vue, ne put fuir, et ses 240 catholiques furent égorgés dans l'église.

Une autre annexe de Dương-Lộc, Kê-Nghĩa, vit également, après l'incendie des maisons, disparaître 60 des siens.



Paroisse de Gia-Bình. — Nous avons vu que le 5 Septembre avait eu lieu à Yên-Da près de Gia-Bình, une grande réunion des

Lettrés du Bái-Trời. La nouvelle de l'enlèvement de la citadelle de Quảng-Trị parvint à Gia-Bình le 6 Septembre, au soir. Aussitôt les Lettrés lancèrent des proclamations dans les villages voisins, les invitant à se tenir prêts à marcher conformément à l'ordonnance royale de Décembre 1883. Cam-Lộ et Yên-Da, quartier général des Lettrés, étaient approvisionnés d'armes et de munitions, provenant très vraisemblablement du camp royal situé à Cù. Les prêtres indigènes du Bái-Trời, bien renseignés sur les projets et sur les agissements des Lettrés, étaient très inquiets. Le 6 Septembre au matin, ils se réunirent et décidèrent d'envoyer le Père Thanh, vicaire de Mai-Xá, à la citadelle pour se renseigner, et auprès du P. Mathey, pour lui rendre compte des événements qui semblaient se préparer dans le Bái-Trời.

Le Père Thanh ne devait pas revenir. Après avoir croisé le cortège des funérailles du frère du Tuân-Phủ, il se trouva près de la citadelle au milieu d'un groupe de partisans des Lettrés. Reconnu immédiatement, il essaya de fuir à cheval, fut poursuivi, trouva la route barrée, fut pris et ligotté. Sommé d'avouer, sous le rotin, qu'il avait appelé les Français dans le pays, il exaspéra les Lettrés par son calme et sa fermeté. Exécuté le 7 Septembre au matin et enterré près de l'église de Cỏ-Vũ, le Père Thanh fut ainsi parmi les prêtres indigènes l'une des cinq premières victimes du mouvement xénophobe de 1885.

Le 7 Septembre, les Lettrés, comptant plus de 1.000 partisans, cernèrent la paroisse de Gia-Bình, et, comme pour les autres chrétiens, après avoir massacré les catholiques isolés, pillé et brûlé leurs maisons, effectuèrent un mouvement convergent sur l'église.

Les chrétiens, sans chefs, sans armes, ne songèrent même pas à se défendre, mais voulurent fuir vers Bái-Sơn et Mai-Xá. Les plus valides réussirent, mais les autres, 250 environ, refoulés vers l'église, furent massacrés ou périrent étouffés ou brûlés sous ses décombres. 500 d'entre eux avaient heureusement pu gagner Bái-Sơn et Mai-Xá.

La petite annexe de An-Định vit ses 146 catholiques tués et brûlés, sans résistance aucune, dans son église. De même, une deuxième annexe de Gia-Bình vit disparaître ses 50 adeptes.

La seule journée du 7 Septembre coûtait à la paroisse de Gia-Bình près de 500 fidèles.

Le P. Long, curé de Gia-Bình, se rendant compte que toute résistance était impossible, quitta la paroisse dans la nuit du 5 au 6 Septembre, avec trois compagnons, pour gagner le Quảng-Bình.

Reconnu et pris en cours de route, il fut torturé et sommé d'avouer « qu'il avait bien appelé les Français dans le pays ». Il répondit

qu'il ne s'occupait pas de politique et qu'il se contentait de prêcher la religion catholique. Il demanda comme faveur d'être exécuté en vue du séminaire d'An-Ninh, qui, à ce moment, était assiégé par les Lettrés. Il fut en effet apporté en cage devant An-Ninh, et y arriva très vraisemblablement le 28 Septembre, pour avoir la suprême satisfaction d'assister à l'échec sanglant que subirent ce jour là les Lettrés. Par mesure de représailles, il fut sorti de sa cage, percé de coups de lance et enterré alors qu'il respirait encore. Quelques années après, sa tombe, sur de vagues indications d'indigènes, devait être reconnue, grâce aux dimensions des grains du chapelet qu'on avait enfoui avec lui. Quant à ses compagnons, ils avaient tous été massacrés sous ses yeux à Hạ-Cờ, sur la limite du Quảng-Trị et du Quảng-Bình.

* ' *

Chrétientés de Mai-Xá, Vạn-Thiện, An-Hòa. — La paroisse de Gia-Bình exterminée, près de 2.000 partisans se jetèrent sur Mai-Xá. Ils trouvèrent le village à peu près vide, les catholiques s'étant enfuis à Bái-Sơn, choisi comme centre de la résistance. Les maisons et l'église furent pillées et incendiées le 8 Septembre.

A Vạn-Thiện et An-Hòa, mêmes événements: incendie des maisons catholiques et de l'église, mais quelques victimes seulement, les catholiques ayant pu fuir sur Bái-Sơn. Tân-Yên, annexe de Bái-Sơn, étant très éloignée de Bái-Sơn, perdit 120 chrétiens. Quỳt-Xá eut ses 20 et Nhu-Lý ses 60 fidèles massacrés. Le village de Cù, où se trouvait le camp royal, qui servit d'asile passager à Hàm-Nghi et au Régent Thuỳêt, comptait 45 catholiques. Ils furent exécutés par les soldats du camp, et les maisons et l'église brûlées.

Ces quatre chrétientés avaient perdu 245 catholiques du 7 au 10 Septembre.

Chrétienté de Bái-Sơn. — Nous avons vu que le 5 Septembre les prêtres indigènes de la contrée s'étaient réunis et avaient envoyé le Père Thanh, vicaire du Père Châu, à Quảng-Trị. Ne voyant pas revenir son vicaire, le 6 au soir, le Père Châu fut justement alarmé et prit la décision d'ordonner à ses catholiques de se replier sur Bái-Sơn, avec ce qu'ils pourraient emporter de plus précieux et le plus possible de vivres. Le 7 Septembre, 500 catholiques échappés de

Gia-Bình, arrivaient à Bái-Son. Toute la nuit, on travailla à creuser des fossés et à établir des palissades. Le terrain, quoique sec, s'y prêtait du reste en raison des nombreux jardins entourés de haies qui constituaient l'enceinte du village.

Le 8 Septembre, près de huit mille partisans se présentèrent devant Bái-Son, la plupart armés par le camp de Cù. Malgré leurs efforts, ils ne purent forcer les palissades et se retirèrent en abandonnant quelques armes et de la poudre dont les catholiques s'emparèrent. Plusieurs assauts partiels furent renouvelés en vain : les chrétiens réussirent à repousser toutes les attaques, mais ne tardèrent pas à souffrir de la plus effroyable famine. Les quelques chrétiens qui sortaient la nuit à la recherche de vivres étaient la plupart du temps massacrés ; aussi la situation devint-elle rapidement désespérée.

Vers le 16 ou le 17 Septembre, les Lettrés, se rendant compte de la situation, expédièrent aux catholiques les notables des villages voisins, en leur promettant la paix et en rejetant la responsabilité des massacres sur le Régent Thuyêt, auquel ils disaient avoir été obligés d'obéir sous peine de mort. Ils offraient de plus du riz et des patates. Mais ils exigèrent que les chefs catholiques sortissent des retranchements pour venir prendre livraison des vivres et régler d'un commun accord la manière dont les partisans lettrés reconstruiraient les maisons des catholiques qu'ils avaient incendiées. La famine était si forte que, bien que soupçonnant un piège, les prêtres indigènes acceptèrent le rendez-vous. Trente des principaux catholiques, les mieux armés, sortirent donc du camp pour se rencontrer avec les chefs lettrés. Malgré les prières de ses ouailles, le Père Châu se joignit à eux.

Les Lettrés firent tout d'abord traîner les pourparlers en longueur, puis, à un moment donné, s'éloignèrent du groupe des catholiques. Profitant de ce que l'attention était détournée par ces palabres, un millier de partisans s'étaient approchés du village à la faveur de la brousse et des boqueteaux. Tout à coup, à un signal parti de l'endroit même où avait lieu la conférence, le village fut assailli, ainsi que les parlementaires. En un instant, le groupe des chefs catholiques fut cerné, pris et désarmé ; le village se trouvait sans chefs.

Huit cents partisans se présentèrent alors à la porte principale du village, sommant les catholiques d'ouvrir, sous peine de voir tuer le Père Châu sous leurs yeux. Mais le Père Châu, qui se trouvait à proximité, leur cria de n'en rien faire et leur ordonna de résister à outrance : ce fut le signal du massacre des trente chrétiens sous les yeux mêmes de leurs correligionnaires enfermés dans l'enceinte à village. Le Père **Luận**, qui était heureusement resté au village, prit le commandement et s'efforça d'organiser la résistance par tous les

moyens. Il réussit à repousser un premier assaut général; les nombreuses fusées incendiaires lancées sur le village eurent du reste peu d'effet en raison de l'éloignement des maisons et de l'église. Déçus, mais non désespérés, les Lettrés se retirèrent le soir, annonçant pour le lendemain un assaut définitif.

Cette menace fut mise à profit par les catholiques. La mort du Père Châu les avait découragés, aussi acceptèrent-ils d'emblée la proposition du Père Luân de se retirer sur la citadelle de Quảng-Trị qu'ils savaient occupée par les Français. On prépara donc sans délai le convoi : tous les malingres, les femmes et les enfants au centre, les hommes valides et quelques peu armés en tête et à l'arrière, et on se mit en marche à la tombée de la nuit, ne laissant en arrière que quelques vieillards ou des blessés qui préféraient mourir dans leur église que de succomber sur les grands chemins. Le convoi comptait 1.200 catholiques au départ : il en arriva 800 à Quảng-Trị ; 400 étaient restés en route, succombant à la fatigue, à la faim, ou massacrés par les patrouilles, qui circulaient dans le pays. Quatre jours après, le Capitaine Dallier, accompagné du P. Mathey, se dirigeant sur le Bái-Trời, trouva la route jalonnée de cadavres. Il rencontra également quelques malheureux exténués qui purent être soignés et ramisés à la vie.

Le lendemain de la mort du Père Châu, lorsque les Lettrés en force se présentèrent devant Bái-Sơn, ils trouvèrent le village évacué. Les vieillards et les blessés rassemblés à l'église furent les seules victimes de leur dépit.



Le District de Di-Loan. — Paroisse de Gia-Môn et annexes. —
Cette paroisse avec ses deux annexes comptait 570 fidèles. Douze d'entre eux, hébergés et cachés par le village voisin de Cam-Phổ, furent sauvés; le reste fut exterminé avec leur curé, le Père Lành. Le village de Gia-Môn, dont un tiers seulement était catholique, s'était toujours montré hostile à cette minorité. Aussi les ordres des Lettrés furent-ils exécutés sans résistance par les villages voisins, dont les habitants commencèrent par isoler Gia-Môn, en saisissant les barques et en surveillant les bacs et les arroyos ; leur intention était d'empêcher tout exode vers An-Ninh, qui ne se trouve qu'à deux heures de marche.

Les Lettrés feignirent tout d'abord de négliger ce village, les 6 et 7 Septembre. Le 8 Septembre au matin, alors que toute la chrétienté

était réunie à l'église pour célébrer une fête catholique, les bandes firent irruption de tous les côtés à la fois et cernèrent complètement le village. Le coup de cloche qui marquait le commencement de la messe devait être également le signal de la marche en avant pour les partisans. Après avoir mis le feu aux maisons, ils s'avancèrent en refoulant tout le monde vers l'église. L'office était commencé et l'église était pleine. Le Père Lành, voyant le danger, exhorta ses fidèles, mais il n'avait pas achevé que les partisans arrivaient au milieu des clameurs, frappant et tuant tout ce qu'ils rencontraient. De la paille fut entassée autour de l'église, et le feu acheva d'exterminer ce qui restait de catholiques dans le village.

La même scène se reproduisit aux deux annexes de Cao-Xá et de An-Lộc, où 60 catholiques périrent.

Près de 500 victimes avaient été immolées à Gia-Môn.



Paroisse de Di-Loan (1). — Cette paroisse et ses deux annexes comprenaient plus de 1.500 fidèles et s'étendaient sur trois kilomètres le long de la rivière, sur près d'un kilomètre de profondeur. C'était de beaucoup la plus belle paroisse de la Mission, tant par son organisation que par ses souvenirs. Le P. Dangelzer, provicaire, était le curé de la paroisse et le chef du district qui comptait 5.000 chrétiens. La paroisse existait depuis plus de cent ans, les notables qui dirigeaient la commune étaient catholiques. On disait et on supposait surtout la paroisse riche, recélant des trésors cachés. Cependant, les villages voisins de Di-Loan n'étaient pas en principe hostiles aux catholiques. Il fallut une active campagne pour les décider à agir contre eux; les Lettrés n'épargnèrent ni promesses ni menaces pour arriver à leur fin.

Le 8 septembre 1885, la nouvelle église de Di-Loan venait d'être achevée et le P. Dangelzer y célébrait pour la première fois la messe. Ce devait être la dernière. Les bruits les plus sinistres étaient en effet déjà parvenus à Di-Loan, et l'on s'attendait à chaque instant

(1) Les opérations des Lettrés contre Di-Loan sont intimement liées à celles qu'ils firent contre le village et le Séminaire d'An-Ninh, situés à moins d'un kilomètre. Ainsi que nous le verrons Di-Loan et An-Ninh se défendent tout d'abord chacun séparément, se portant secours à l'occasion, jusqu'au 13 Septembre. Ce jour là Di-Loan étant évacué, l'effort des Lettrés se concentre exclusivement sur An-Ninh qui renferme tous les catholiques de la région.

à voir surgir les partisans des Lettrés. Di-Loan, était entouré de toutes parts par des gens dont les cris ne laissaient aucun doute sur leurs projets.

Ceux qui possédaient quelques valeurs se hâtèrent de les enterrer, et les mille chrétiens de la paroisse se mirent à élever des barricades et des palissades tout autour de leur village, tandis que les enfants priaient dans l'église. Lorsque le soleil fut haut, les partisans lettrés qui attendaient pour agir l'arrivée des bandes opérant à Gia-Môn, firent une première démonstration. Au nombre de 2.000 environ, divisés en trois détachements, commandés par des chefs lettrés, secondés par des soldats de métier de l'armée de Cùà, ils attaquèrent Di-Loan.

Dès qu'ils furent en vue, le P. Dangelzer fit sonner l'alarme et rallia ses gens. Les chrétiens s'efforcèrent de se replier vers l'église non sans subir quelques pertes, quelques-uns d'entre eux ayant tardé à quitter leurs maisons où ils avaient été surpris par les partisans. Encouragés par ce facile succès, ceux-ci se précipitèrent sur les palissades, jetant aux catholiques les têtes de ceux qu'ils venaient de massacrer. Mais les catholiques firent face à ce premier assaut et tinrent si bien que le détachement lettré qui attaquait le bas de l'église dût se retirer en désordre et fut même poursuivi jusqu'aux limites du village. Le principal détachement reculant, les deux autres l'imitèrent et s'enfuirent précipitamment en abandonnant quelques armes. Le soir même, le village voisin bouddhiste de Túng-Luật, qui avait aidé les Lettrés, demandait la paix qui lui fut accordée et il fut convenu qu'il ne manifesterait aucune hostilité contre Di-Loan.

Le 9 Septembre, nouvelle attaque à laquelle prennent part les gens de Túng-Luật. Les catholiques, furieux d'avoir été trompés; se défendirent avec acharnement, puis sortirent des barricades et des retranchements et se précipitèrent avec impétuosité sur les assaillants qui s'enfuirent. Ils arrivèrent ainsi aux limites du village de Túng-Luật, bien décidés à tirer une vengeance exemplaire de la mauvaise foi de leurs voisins; mais le P. Dangelzer donna l'ordre de la retraite et interdit formellement aux siens de dépasser les limites de leur village.

Le 10 Septembre, nouvelle attaque, nouvel assaut. Les chrétiens encore une fois rompent l'attaque dès le début et forcent les assaillants à se retirer.

A midi, le Séminaire d'An-Ninh tout proche était lui aussi attaqué à son tour; le P. Girard, son Supérieur d'alors — il l'est encore actuellement — ayant demandé du secours, une partie des catholiques de Di-Loan se porta sur An-Ninh, et venant en aide aux gens d'An-Ninh obligea les Lettrés à se retirer à nouveau.

Le 12 Décembre, les bandes notablement renforcées et toujours conduites par les gens de **Tùng-Luật**, tentèrent pendant plusieurs heures de forcer les palisades de Di-Loan. Les catholiques résistèrent pied à pied, mais ne purent comme précédemment prendre l'offensive et mettre les bandes en déroute. D'ailleurs, des maisons écartées de catholiques ayant été brûlées, le découragement commençait à percer parmi eux. Au milieu même du combat, certains catholiques s'étaient enfuis vers An-Ninh, d'autres avaient sauté dans des barques et s'étaient enfuis vers **Đông-Hới** ou Hué.

Le P. Dangelzer se rendit vite compte de la gravité de la situation et prit alors le sage parti d'ordonner à ses 1.500 fidèles de se replier sur le Séminaire d'An-Ninh, situé à moins d'un kilomètre. Le cortège se forma ainsi; 600 femmes et enfants en tête avec les 60 religieuses, puis les hommes valides pour soutenir au besoin le choc des partisans, s'ils s'apercevaient du mouvement. Mais cette retraite fut si précipitée qu'on n'emporta aucun des objets de valeur de la paroisse, objets culturels, registres, argent...

Le lendemain, 13 Septembre, lorsque les Lettrés s'abattirent sur Di-Loan, ils trouvèrent le village évacué et ne purent que piller et brûler toutes les maisons avec l'église.

C'est ce même jour, 13 Septembre, que la chrétienté de Hoà-Ninh fut pillée et brûlée. Loan-Lý avait eu le même sort le 10 Septembre. Ces deux annexes de Di-Loan perdirent en cette circonstance une centaine de fidèles massacrés.

*
* *

Paroisse et Séminaire d'An-Ninh. — La paroisse d'An-Ninh, qui comprenait alors comme aujourd'hui encore un séminaire, était dirigée par le P. Girard, assisté du P. Closset.

Cette chrétienté tient le versant Ouest des collines dont le versant Est est occupé par Di-Loan.

Lorsque, le 7 Septembre, jour de la rentrée des élèves au Séminaire, parvint la nouvelle de l'enlèvement de la citadelle de **Quảng-Trị**, les missionnaires, rapprochant ces faits des massacres de Cochinchine, comprirent que l'heure était grave : ils décidèrent donc, dans une réunion qui eut lieu chez le Provicaire, le P. Dangelzer, à Di-Loan, et à laquelle assistèrent les prêtres annamites, de convoquer et de réunir les chrétiens de la contrée, connue sous le nom de **Đất-Đỏ** (Terre rouge), aux deux postes les mieux placés pour la défense, Di-Loan et An-Ninh. En même temps, ils expédièrent deux

jonques: l'une au Sud vers Hué, l'autre au Nord vers **Đông-Hới** pour demander du secours à l'Evêque et au P. Héry. Quelques séminaristes qui venaient de rejoindre An-Ninh furent embarqués sur la dernière, afin de sauver au moins du massacre qui apparaissait déjà comme certain quelques futurs prêtres.

D'An-Ninh, les catholiques assistèrent impuissants à la destruction des Chrétientés voisines, Gia-Môn, Cao-Xá, **An-Lộc**, dont ils apercevaient les incendies. Des fuyards arrivant du Dinh-Cát rapportèrent la nouvelle de l'assassinat d'un prêtre indigène en voyage, vraisemblablement le Père Lông, de Gia-Bình. Le nombre des réfugiés augmentant à chaque instant, les maisons des chrétiens et la chapelle furent aménagées pour les héberger.

Le 8 Septembre, une vingtaine de fidèles surpris en route vers An-Ninh furent tués.

Le mercredi 9 Septembre, les incendies se rapprochèrent et les fidèles s'empressèrent de rejoindre les deux postes fixés, sans presque rien emporter avec eux, les partisans battant l'estrade et massacrant impitoyablement tout catholique rencontré sur leur route. Le Séminaire d'An-Ninh, n'avait alors comme armement qu'un seul fusil de chasse. Des bambous aiguisés furent immédiatement taillés et distribués aux hommes valides.

Le 10 Septembre, attaque simultanée de Di-Loan et du Séminaire. Le village voisin de Tùng-Luât dirige l'assaut qui est repoussé de toutes parts. Les catholiques sortent et poursuivent leurs assaillants qui s'enfuient. L'assaut avait été si rude à An-Ninh qu'un groupe de gens de Di-Loan avaient dû lui porter secours. Les Lettrés se vengèrent de cet échec en incendiant l'église d'An-Ninh qui se trouvait un peu en dehors de l'enceinte du Séminaire. Au plus fort de la lutte, une barque venant du Nord arrivait au port de Tùng-Luât, à une demi-heure du Séminaire. C'était le secours envoyé par le P. Héry, de **Đông-Hới**. 50 hommes prenant un sentier détourné purent débarquer la cargaison et la transporter à An-Ninh. C'étaient deux petits canons, 4 fusils à mèche et un peu de poudre. Sans tarder, canons et fusils furent placés sur les levées de terre et contribuèrent pour une large part à arrêter l'assaut au moment où les ennemis arrivaient à la dernière enceinte du Séminaire.

De midi à 3 heures, plusieurs tentatives furent vainement faites par les Lettrés ; ils se retirèrent alors sous une pluie d'orage qui, les frappant en face, les aveuglait. Les catholiques avaient 20 morts et une cinquantaine de blessés.

Le vendredi 11 Septembre, la matinée fut employée à renforcer l'enceinte. On pratiqua en arrière de la première haie de bambous

une seconde ligne de barricades avec des arbres, des madriers, des planches, et à midi, les assaillants renforcés réapparurent. Ils recommencèrent le bombardement et tentèrent à nouveau d'incendier les haies. Ayant réussi à faire brèche, il ne fallut pas moins de l'intervention de toutes les femmes portant de l'eau et des nattes humides pour avoir raison du feu. Une tentative d'assaut fut ensuite arrêtée par les deux petits canons chargés à mitraille. A 3 heures du soir, les partisans se retiraient à leur quartier général situé à une heure de marche, à Tân-Sài, où, pendant toute la durée du siège d'An-Ninh, commanda le **Thông Kham**. Ce camp compta d'une façon constante 3.000 hommes environ qui furent renouvelés à plusieurs reprises par les villages environnants et qui n'eurent devant eux au début des opérations que 800 hommes valides, nombre qui diminua rapidement et progressivement au fur et à mesure des pertes des catholiques.

Le samedi 12 Septembre, attaque simultanée de Di-Loan et d'An-Ninh, pour éviter que ces paroisses puissent se recourir mutuellement comme cela avait eu lieu une première fois le 10 Septembre. L'effort est plus marqué sur Di-Loan, qu'on sait sans armes et sans enceinte retranchée.

C'est alors que le P. Dangelzer décida l'évacuation de Di-Loan et la retraite sur An-Ninh. Comme nous l'avons vu, plus de 1.000 fidèles réussirent ainsi à évacuer Di-Loan sans pertes, et à renforcer An-Ninh. Di-Loan incendié après le départ de ses défenseurs, les Lettrés concentrèrent tout leur effort vers 6 heures du soir sur An-Ninh, mais une pluie violente vint pour la seconde fois au secours des catholiques et en éteignant les torches mit un terme à l'action ce jour là.

Le dimanche 13 Septembre, les partisans semblèrent s'occuper surtout du pillage méthodique de Di-Loan évacué. An-Ninh en profita pour se fortifier : il y avait alors réunis à An-Ninh 3 missionnaires, les PP. Dangelzer, Girard et Closset, 5 prêtres annamites, 7 séminaristes, 60 religieuses, et 4.000 catholiques, sur lesquels 800 hommes valides, capables de porter les armes. Les séminaristes furent mis chacun à la tête d'un détachement, les religieuses préparèrent et distribuèrent les vivres, les hommes furent postés sur les barricades, les femmes et les enfants gardèrent les maisons.

Il y avait encore pour 6 jours pleins de vivres, pour 20 en rationnant tout le monde ; quant aux munitions, elles étaient déjà sérieusement entamées et ne permettaient plus de faire face qu'à deux ou trois assauts. La nuit, un veilleur posté en permanence sur la tour de l'église surveillait les mouvements de l'adversaire et les signalait

Le lundi 14 Septembre, à midi, attaque violente des Lettrés. Des boulets traversent le toit de l'église. Tentative d'incendie des haies avec de la paille, des maisons au moyen de fusées. L'incendie est enrayé. Trois assauts donnés chaque fois par des troupes fraîches sont repoussés. Les catholiques comptent le soir 5 morts et une vingtaine de blessés, mais la provision de poudre est presque épuisée.

Le mardi 15 Septembre et les jours suivants, les Lettrés se contentèrent d'entourer An-Ninh de patrouilles pour éviter le ravitaillement du village, et préparèrent une attaque qu'ils espéraient définitive. On apercevait d'An-Ninh deux camps se former dans la plaine, où les armes et les munitions venant de Cam-Lô étaient concentrées et où les villages apportaient paille et bambous pour tenter d'incendier les barricades. Pendant ces jours-là, quelques catholiques qui étaient jusqu'alors demeurés cachés chez des bouddhistes, durent quitter leurs refuges et ne purent gagner An-Ninh qu'à la faveur de la nuit. Les Lettrés avaient en effet proclamé que tout habitant qui donnerait asile à un chrétien serait brûlé vif, lui, sa maison et sa famille. Des émissaires furent expédiés au Nord et au Sud, mais ne purent passer et rentrèrent à An-Ninh ; tous les sentiers étaient gardés et les patrouilles sillonnaient la campagne.

Le vendredi 18 Septembre, reprise des opérations par un bombardement qui dure toute la journée : 5 tués et une dizaine de blessés.

Le samedi 19 Septembre, la position devint extrêmement critique. Il n'y avait plus de poudre. Les hommes devaient se faire tuer sur place pour empêcher l'assaillant de progresser. Les corps à corps étaient si fréquents que les catholiques se mirent une bande d'étoffe blanche autour du cou, pour se reconnaître dans la mêlée. Les boulets criblent l'église, sans atteindre toutefois la tour où se trouvent les veilleurs. Cette protection fut attribuée par les catholiques à une image de Notre Dame des Victoires qui était suspendue au sommet de la tour.

Le feu ayant fait de larges brèches dans les palissades, on craint d'être enlevé au tours de l'assaut ; les objets de piété sont alors distribués à chaque soldat. Il est convenu qu'au signal de 3 coups de tam-tam, une contre-attaque générale sera faite de toutes parts et que l'ennemi sera poursuivi aussi loin que possible. Il est 4 heures du soir. L'attaque se dessine, l'assaut se prépare et déjà des cris de victoire partent des partisans qui s'avancent pour franchir les barricades en partie détruites par le feu. L'instant est décisif. Les Pères décident la sortie : trois coups de tam-tam retentissent, les deux poternes s'ouvrent, tous les chrétiens valides, armés de piques, se précipitent en avant ; les partisans surpris tout d'abord, s'arrêtent, hésitent, puis

reculent et s'enfuient bientôt en abandonnant canons, fusils, fusées, caisses de poudre, cartouches. . . . et les catholiques ne doivent s'arrêter dans leur poursuite que devant le jour qui tombe. Ils rentrent au camp avec un canon, un fusil de rempart, qui avait déjà tué plusieurs chrétiens, deux autres fusils, des boulets, des balles, des fusées, des caisses de poudre, malheureusement en partie vides, le bâton de commandement du **Thông Kham**, un coffre plein de vivres, etc. Les défenseurs n'avaient qu'une dizaine de morts et de blessés, dont pas un seul n'avait été frappé au cours de la sortie.

Le dimanche 20 Septembre, on trouva 40 cadavres de partisans sur le terrain devant le Séminaire, sans compter ceux qui avaient été enlevés pendant la nuit. Dans une lettre à **Cam-Lộ** qui fut saisie en route, les Lettrés accusaient 85 tués.

Le lundi 21, on tenta vainement encore d'envoyer des courriers à l'extérieur.

Le 22, deux cents catholiques résolus descendirent au port et s'emparèrent d'une barque de mer. Le village de **Tùng-Luật** tira sur eux et leur tua un homme.

Le mercredi 23 Septembre, le veilleur de la tour annonça tout à coup l'arrivée de détachements qu'il supposait être des renforts pour les partisans. Vers midi le contact fut repris, mais le feu ne put être mis aux barricades, grâce aux femmes et aux hommes qui, s'entraïdant, éteignirent au fur et à mesure les commencements d'incendie. Vers quatre heures, après avoir tiré sur les Lettrés les munitions qui leur avaient été prises, une sortie fut ordonnée ; comme la première fois, elle réussit pleinement et les partisans s'enfuirent en abandonnant 30 cadavres, mais aussi 3 canons, un fusil de rempart, 6 fusils ordinaires, des boulets, de la poudre, des armes, blanches en grande quantité, 7 palanquins, un cheval, des drapeaux, des fusées incendiaires, des cachets et une énorme quantité de paille. Pendant la nuit, des volontaires allèrent au port, au devant d'une barque qui venait de **Hué**, et purent se faire reconnaître. Cinq d'entre eux s'embarquèrent et mirent le cap sur **Đông-Hới**.

Le jeudi 24 Septembre, le bruit courut que les Lettrés allaient recevoir des renforts, des canons et même des éléphants. Les chrétiens élevèrent alors des murs en terre pour mettre les bastions à l'abri des boulets ; des faucilles furent fixés à de longs bambous, contre les éléphants ; des fusées furent apprêtées pour mettre le feu aux tas de paille avant qu'ils aient atteint les barricades et les haies de bambous.

Le vendredi 25 Septembre, une trentaine de fidèles, impatients de revoir leurs maisons brûlées sont surpris à **An-Do** et massacrés.

Le samedi 26 Septembre, la barque envoyée à **Đông-Hới** revint, montée par le P. Héry lui-même. Il avait obtenu des troupes de **Đông-Hới** tout ce qu'on avait pu lui donner et il l'apportait.

Le dimanche 27, le P. Héry, après avoir été mis au courant de tous les incidents et avoir tout visité, repartit la nuit, décidé à obtenir des troupes françaises un secours effectif. A deux reprises rejeté à la côte par la tempête, il ne put gagner **Đông-Hới**, mais dériva au Sud et put enfin aborder devant **Thuận-An**, d'où il gagna Hué. Il obtint alors du Général de Courcy l'intervention devenue nécessaire des troupes de **Quảng-Trị**.

Le lundi 28 Septembre, les Lettrés ayant investi An-Ninh pendant la nuit, l'action commença à 6 heures du matin. Des chausses-trappes avaient été placées près des poternes pour percer les pieds des chrétiens qui tenteraient une sortie. Deux détachements soigneusement dissimulés devaient escalader les barricades dégarnies à ce moment. Mais le veilleur de la tour déjoua ce plan. Ordre fut donné de se défendre sur place, sans sortir. Les armes et les munitions apportées par le P. Héry fauchèrent heureusement de nombreux assaillants et arrêterent l'assaut. Néanmoins, les partisans progressaient lentement. A midi, des monceaux de paille furent apportés pour être jetés sur les barricades ; le feu menaçait de tout anéantir, lorsque des fustées incendiaires habilement lancées par les chrétiens y mirent le feu avant que la paille n'ait été placée à proximité des barricades qu'elle devait incendier et anéantir. Une mitraille à bout portant acheva de mettre la panique parmi les partisans qui s'enfuirent.

Le mardi 29 Septembre, et les jours suivants, la famine commença à se faire durement sentir. Les sorties opérées pour le ravitaillement ne rapportaient plus que quelques patates et les vivres manquaient.

Enfin, le vendredi 2 Octobre, le veilleur signala une troupe à allures étranges qui marchait sur le quartier général lettré de **Tàn-Sài**. Bientôt la fusillade retentit et les flammes couvrirent le camp. Que se passait-il ? Y avait-il mutinerie au camp lettré ou était-il attaqué par les troupes françaises ? L'anxiété était à son comble, lorsqu'à midi le doute fut levé : c'étaient les Français qui, après avoir mis les Lettrés en fuite, arrivaient à An-Ninh, sous le commandement du Capitaine Dallier, accompagné du Mathey, en suivant une petite digue située à proximité du village.

Pendant un mois qu'avait duré le siège, les catholiques qui comptaient 800 hommes valides au début de l'affaire, avaient arrêté sept assauts, mené par un minimum de 2.000 hommes reposés, bien ravitaillés et beaucoup mieux armés. 1.500 coups de canon avaient été tirés sur An-Ninh. Les partisans comptaient plus de 200 morts et près

de 500 blessés. Ils abandonnèrent à leurs adversaires qui les retournèrent de suite contre eux, six canons et trente fusils. Au cours du siège, 300 catholiques avaient été tués ou blessés, mais 1.200 qui n'avaient pu rallier à temps le Séminaire avaient été massacrés dans la paroisse. Les supplices les plus cruels ne furent pas épargnés à ces malheureux proscrits. Lorsque les troupes arrivèrent à An-Ninh, elles trouvèrent sur le fleuve une grande quantité de cadavres attachés à des troncs de bananiers ou à des bambous, et qu'on avait ainsi abandonnés à la mort lente. Nombre de catholiques avaient également été enterrés vivants.

La paix semblait à peine revenue que le choléra sévissait et faisait encore de terribles brèches dans le petit noyau des survivants catholiques de la province.

. . .

Paroisse de An-Bằng. — Paroisse très pauvre qui ne se nourrit pour ainsi dire que de patates. Elle ne fut pas plus épargnée que les autres, le parti xénophobe ayant réussi à convaincre les gens que la disparition totale des chrétiens allait avoir pour conséquence la disparition complète des étrangers, des Français.

Dès le 7 Septembre, une panique se produit dans la paroisse à la nouvelle que les détachements lettrés se dirigent de Chợ-Huyện sur An-Bằng : les chrétiens des trois annexes se concentrent au chef-lieu de la paroisse. Mais les partisans, 1.500 hommes environ, se sont, en cours de route, arrêtés pour exterminer les catholiques de Liêm-Công.

Le 8, ils arrivent devant l'église d'An-Bằng occupé par 40 à 50 fidèles. Ceux-ci sont tués à coups de lances ou tirés avec des crocs en fer sur la place devant l'église et déchiquetés, puis l'église et toutes les maisons chrétiennes sont incendiées. Le prêtre, le Père Huệ, ayant pu échapper, les partisans déterrèrent et jetèrent au vent le cadavre de son frère qui avait été enterré dans l'église. Une trentaine de chrétiens surpris dans les maisons et les jardins furent également massacrés, ce qui porte à 80 le chiffre des victimes.

Les trois annexes de An-Bằng, An-Lễ, An-Nghĩa, An-Trí, étant plus rapprochées de Chợ-Huyện, avaient reçu le 8 au matin la visite des partisans qui avaient massacré ou brûlé dans leurs maisons et dans les trois petites églises 150 catholiques qui n'avaient opposé aucune résistance.



Annexes de la paroisse d'An-Ninh. — La paroisse d'An-Ninh comptait à elle seule 800 fidèles. Trois annexes dépendaient d'elle : Liêm-Công, sans grande importance, An-Do-Đông et An-Do-Nam.

Nous avons vu que Liêm-Công avait été devasté par les Lettrés se dirigeant sur An-Bằng, et que de ses 60 fidèles aucun n'avait échappé.

An-Do-Đông, proche d'An-Ninh, ne dut son salut, le 8, qu'à des circonstances particulières. Les Lettrés et le commandant des partisans, Thông Khâm, avaient promis à leurs gens, afin de soutenir leur moral, le partage du riche butin que devait renfermer An-Ninh. Les partisans convaincus avaient amené avec eux femmes et enfants pour prendre part au pillage et se partager ces richesses. Les premiers jours du siège, les gens d'An-Ninh purent en effet voir sur les hauteurs entourant le Séminaire des quantités de femmes et d'enfants portant des paniers destinés à emporter le butin qu'on leur avait promis après la prise d'An-Ninh. Après leur échec contre An-Ninh, les Lettrés promirent alors le pillage de An-Do-Đông comme dérivatif à cette première déception. Cette manœuvre procura à An-Ninh un certain répit.

Le 9 et le 10, en effet, eurent lieu le pillage et l'incendie d'An-Do-Đông, où une trentaine de chrétiens qui n'avaient pu fuir trouvèrent la mort.

An-Do-Nam reçut ensuite la visite des partisans qui avaient détruit Liêm-Công et qui ajoutèrent là une quinzaine de victimes à la liste des victimes.



Paroisse de *Ba-Ngoat*. — Située à 5 heures de marche de Di-Loan, elle ne put recevoir le 6 septembre les instructions du P. Dangelzer, Elle connut les projets des villages voisins qui avaient reçu les ordres des Lettres, en interceptant les courriers de ces derniers.

Le matin du 7 Septembre, une réunion générale des chrétiens eut lieu à l'église pour aviser sur les mesures à prendre. L'espérance et l'apathie se disputant la suprématie, on ne prit aucune décision, si ce n'est toutefois de fortifier l'église, puis les chrétiens rentrèrent dans leurs cases, en attendant les événements. Dans la nuit qui suivit, le curé annamite de *Ba-Ngoat* profita des ténèbres pour s'enfuir vers le Quảng-Bình, abandonnant ses fidèles à eux-mêmes.

Quartier général
lettrés à 1 Kil^m

Route de Cửa-Tùng

Tân-Trại Thượng
Campement de Partisans lettrés

Yên-Giu-Nam

Yên-Giu-Nam

An-Ninh

Yên-Giu-Đông

Tân-Trại-Hạ
Campement de Partisans
lettrés magasin à riz.

Mỹ-Lộc

Phục-Lý

Xuân-Long

Cô-Trại

Tông-Luật

Rivière de Cửa-Tùng

Xuân-My

Vinh-An

Trung-Yên

Vinh-An

Cửa-Tùng

Eglise

D

Cát-Sơn-Phường

Thủy-Ban



Rédits entourés de haies de bambous
où étaient réfugiés les chrétiens.

D

Refuge du P. Dangolyer autour de
l'église de Diloan.

S

Séminaire d'An-minh assiégé pendant
un mois.

A

Point de débarquement de la première
jonque venue de Đông-hôi.



Batteries des Partisans lettrés



Direction des attaques.



Emplacement de la mende de puits
incendiée par les chrétiens avant
d'avoir atteint l'enceinte.

Le 8, la constatation de la fuite du prêtre jeta la consternation parmi les chrétiens, mais ce fait eut tout au moins l'heureux résultat de décider 130 d'entre eux, surtout des femmes et des enfants, à prendre également la fuite vers le Quảng-Bình. La plupart des hommes restèrent, comptant toujours pouvoir profiter du dernier moment pour déguerpir. Bientôt retentit le tam-tam ; un groupe de catholiques envoyé aux nouvelles tombe sur un détachement de partisans qui les ligottent et les entraînent avec eux vers le village.

Quand les partisans débouchent de Hòa-Lạc, un premier groupe d'une quarantaine de fidèles, puis un second de 17 se décident encore et parviennent à s'enfuir vers le Quảng-Bình. Les partisans avançaient lentement, afin de permettre aux quatre détachements de se rejoindre et d'entourer le village. Il y avait la près de 2.000 hommes assez bien armés et la plupart ivres, pour cerner Ba-Ngoạt. Le massacre commença à Hòa-Lạc, afin de donner de l'assurance et du courage aux partisans qui croyaient Ba-Ngoạt bien défendu. Lorsque les fidèles qui étaient restés groupés à Ba-Ngoạt virent flamber l'église de Hòa-Lạc, tous voulurent fuir, mais il était trop tard ; la paroisse était cernée. Douze fuyards furent ainsi pris, ramenés au cimetière, liés ensemble et égorgés. Comprenant enfin que leur dernière heure était arrivée, les chrétiens se rassemblèrent à l'église où le maire, chef de la chrétienté, Ông-XãLữ, récita les prières et les exhorta à bien mourir.

Des 600 chrétiens, il ne subsista que deux familles qui se trouvaient à Hué, et 150 rescapés environ, sur les 172 qui avaient pu gagner le Quảng-Bình ; ceux-ci, aux souffrances qu'ils eurent à supporter au cours de leur fuite, virent encore s'ajouter le choléra.

. . .

Nous arrêtons là la liste funèbre des exploits des partisans réquisitionnés et armés par le parti nationaliste et xénophobe, encouragés par une cour réduite aux expédients.

La seule présence de nos troupes, dont on ne peut que déplorer l'intervention tardive, avait suffi à disperser les bandes d'égorgeurs et d'incendiaires parmi lesquels quelques-uns croyaient peut-être défendre l'Annam contre l'étranger, mais dont le plus grand nombre ne marchait que poussé par l'espoir du pillage et du partage éventuel des trésors que la caste privilégiée des Lettrés avait habilement attribués aux chrétientés souvent les plus misérables.

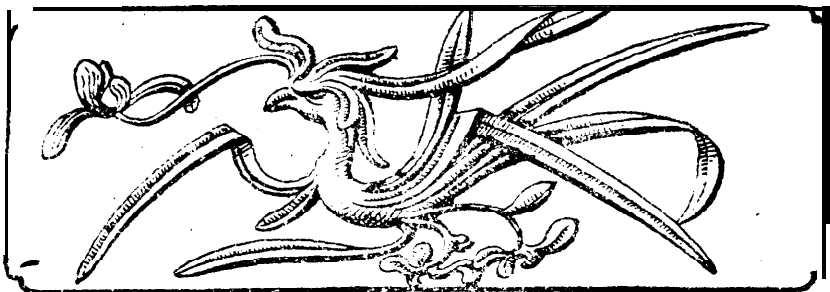
On reste vraiment interdit, en lisant les détails de cette extermination, devant l'inintelligence et la cruauté dont la classe, dirigeante

des Lettrés d'alors a fait preuve en la circonstance. On se demande en vain comment la caste dirigeante qui se partageait tous les emplois publics depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés, a pu concevoir ce geste abominable de supprimer en masse toute une partie de la population, sous prétexte de chasser l'étranger du sol national. L'exemple de la Cochinchine aurait dû cependant leur prouver que leur geste avait précisément toute chance de produire l'effet diamétralement opposé à celui qu'ils escomptaient, mais : *quos vult perdere*, et nous voyons encore là un exemple de l'incommensurable orgueil que développe trop souvent chez ses adeptes, cette sagesse extrême-orientale, faite d'idées vagues et chimériques, jamais appliquées, que certains jaunes ou blancs s'obstinent à admirer.

Quant à leurs malheureuses victimes, exterminées par milliers, au nom de la défense d'une patrie qu'ils aimaient au moins autant que leurs bourreaux, on ne peut qu'admirer la fermeté de leur attachement à la religion qu'ils avaient embrassée, et qui, bien que n'étant pas directement en cause, en cette tragique occasion; n'en était pas moins la raison que leurs adversaires invoquaient pour les immoler.

Les huit mille victimes que Septembre 1885 fit dans le Quàng-Trị n'auront pas arrosé en vain de leur sang la terre d'Annam. Leurs descendants, à leur défaut, devaient profiter de cet holocauste, car moins de quarante ans après ces événements, ils pouvaient voir leurs chrétientés reconstituées, leurs villages florissants, la paix revenue et bien assise, et un des leurs, un de ceux qu'en ces temps troublés on aurait peut-être enfoui sous terre, sans même prendre au préalable le soin de s'assurer de sa mort, chargé, auprès d'un Souverain auquel aucune tolérance n'est étrangère, de la plus haute magistrature de l'Annam.





LA MORT DE NGUYEN-VAN-TUONG

Ancien Régent d'Annam.

Par Adolphe DELVAUX

des Missions-Etrangères de Paris.

Mes premières relations avec la famille de l'ex-Régent *Tường* datent d'une quinzaine d'années. Comme je n'habite qu'à un quart de lieue de An-Cư, village où naquit *Nguyễn-Văn-Tường*, ces relations devinrent forcément assez fréquentes, et peu à peu j'arrivais — sans grand effort — à déceler quantité de détails sur le rôle qu'avait joué cet important personnage dans l'histoire franco-annamite. Pourtant un point obscur m'intriguait : à quelle date précise et dans quelles circonstances l'ex-Régent était-il mort au juste ?

Quoique l'anniversaire de sa mort se fasse régulièrement le 1^{er} jour du sixième mois, sa famille se retranchait dans un mutisme absolu relatif à l'année du décès, et un petit cousin de *Nguyễn-Văn-Tường* alla même jusqu'à insinuer que ni le Gouvernement annamite, ni le Protectorat n'avaient jamais voulu communiquer la date exacte du décès... N'était-ce pas là intervertir frauduleusement les rôles ? Comme la politesse demande qu'on ne parle pas de corde dans la maison du pendu, force fut de m'adresser ailleurs.

Tout d'abord, je cherchais à me renseigner dans les ouvrages de ceux qui avaient eu affaire personnellement avec l'ex-Régent, et, en premier lieu, dans l'ouvrage de Silvestre, qui, lors du départ de *Nguyễn-Văn-Tường*, occupait la fonction importante de Directeur des Affaires Civiles et Politiques. Voici ce que ce fonctionnaire écrit dans les *Annales de l'Ecole des Sciences Politiques* (1) :

(1) N° du 15 janvier 1898, p. 107.

« Il (le Général de Courcy) se décida à ordonner l'arrestation du traître (le Régent **TƯỜNG**), pour être déporté à Poulo-Condore d'abord, et de là à Taïti, où l'on sait qu'il est mort ».

Voyons la version du Général Prudhomme : « **Thường** mourut de désespoir et de consumption à Poulo-Condor, moins d'un an plus tard », c'est-à-dire en 1886 (1).

Les journaux de l'époque, *l'Avenir du Tonkin*, *l'Unité Indochinoise*, etc., ne parlent que de l'embarquement de **Nguyễn-Văn-Tường** (2).

Quant au témoignage oral des survivants de 1885, personne ne fut en état de mettre les points sur les i, sauf un parent assez éloigné de l'ancien Régent, qui m'indiqua l'année *tuât* comme étant celle du décès de **Tường** ; mais sans pouvoir préciser si c'était l'année *bính-tuât*, c'est-à-dire 1886, ou bien *mậu-tuât*, 1898.

Pour tirer la question au clair, il ne restait qu'un moyen, m'adresser directement à Tahiti. J'écrivis donc, en Octobre 1922 — un peu en désespoir de cause — à S. G. Monseigneur Hermel, Vicaire Apostolique de Tahiti, et je fus bien agréablement surpris en recevant tous les renseignements demandés, avec un cliché (arrivé malheureusement en miettes) et deux photographies de l'ancien Régent sur son lit de mort (3).

Voici les renseignements communiqués par S. G. Monseigneur Hermel (lettre du 26 Décembre 1922) :

« **Nguyễn-Văn-Tường**, arrivé à Tahiti en Février 1886, n'y demeura que six mois. Il passa à peu près inaperçu, ne fit aucun bruit et fit de petites promenades, toujours entouré de sa suite, soit de 7 à 8 personnes ».

« D'après mon vieil ami, le Docteur Chassaniol — celui-là même qui a soigné l'ex-Régent jusqu'à sa mort — le prince **Tường** est mort d'un cancer à la gorge, bien visible d'ailleurs sur la photographie ci-jointe » (4).

(1) *L'Annam du 5 juillier 1885 au 4 Avril 1886*, par le Général X^{xxx}. Paris, chez Chapelot, 1901; p. 40 et 41.

(2) « Le Régent **TƯỜNG** fut embarqué sur le *La Clochesserie*, en compagnie de **PHAN-THANH-DUAT** (sic), ex-Ministre des Finances, et de **Tôn-Thất-Định**, père de l'ex-Régent **THUYẾT** ». N° du 22 Octobre 1885.

(3) Tous les « Amis du Vieux Hué » qu'intéresse la question, me sauront gré d'exprimer ici à Sa Grandeur, ainsi qu'au Docteur CHASSANIOLO, l'assurance de notre respectueuse reconnaissance, pour avoir fixé — *ne varifier* — cette date de notre histoire locale de Hué (*Le Rédacteur du Bulletin*).

(4) La photographie ci-contre provint du Dr. CHASSANIOLO, chef du Service de la Santé de Papeete (Tahiti), comme on le voit par la dédicace.



Planche LXIII. — L'ex -Régent Nguyễn -Văn -Tường sur son lit de mort.
(Cliché communiqué par M. le Dr Chassaniol).

à Monsieur
le Docteur Chassaniol, Chef du
Service de Santé à Papeete (Ratiti)-
qui a soigné le prince Noury pendant
son malade - -

Le Directeur des Affaires indigènes p.i.

Le F. Noury

Papeete le 13 Mars 1926.

Planche LXIV. — Dédicace à M. le Dr Chassaniol, attestant l'authenticité de la
photographie de l'ex -Régent Nguyễn -Vân -Trường.
(Cliché communiqué par M. le Dr Chassaniol).

« Les restes de l'ancien Régent ont été embarqué, à destination d'Annam, sur le navire de guerre *Le Bourayne*, commandant Willemsens ».

Au dire du Général Prudhomme, généralement bien renseigné, «*Thương* mourut de désespoir et de consommation » ...

Lors de l'embarquement de l'ex-Régent pour Tahiti, le Gouvernement français lui avait fait une pension de 30.000 francs. Comme cette mesure suscita les plus vives récriminations (1), un décret royal, contresigné du Général de Courcy, fit rentrer quelques jours plus tard tous les brevets octroyés par la Cour d'Annam à Nguyễn-Văn-Trường, à l'effet d'annuler toutes ses dignités, et ordonna la confiscation de tous ses biens (2).

On lit clans la proclamation de l'empereur Đồng-Khánh du 11^e jour du 8^e mois de la première année de Hàm-Nghi (19 Sept. 1885) :

« Dernièrement, par la faute de serviteurs rebelles qui ont usurpé le pouvoir, de grands événements ont eu lieu. Le Gouvernement a failli être renversé... » (3)

La proclamation de Nguyễn-Trọng-Hiệp, Kinh-Lược suppléant du Tonkin, dit entre autres choses :

«...Dans ces temps derniers, notre Gouvernement a traversé une période de troubles. Pendant ce temps, certains grands serviteurs ont usurpé les pouvoirs ; ils ont donné la mort aux rois ou les ont abandonnés ; ils ont tué ou envoyé en exil des membres de la famille royale. Ils ont encore commis une foule d'autres crimes...

«...Quant aux événements qui ont eu lieu à la capitale, ils ont été causés par Nguyễn-Văn-Trường et Tôn-Thất Thuyết, qui, d'abord, avaient été d'accord, puis se sont divisés.

« Ils ont regardé comme rien le Souverain et l'Empire ; ils les ont jetés comme on jette une chose sans valeur... »(4)

Il ressort du concours de plusieurs témoignages et renseignements divers, qui ne feraient que fatiguer le lecteur, que l'ancien Régent a eu connaissance de toutes les accusations et mesures de rigueur

(1) Voir p. ex. *Guerre du Tonkin*, p. 1027.

(2) Cette confiscation, ayant produit un effet déplorable, fut rapportée.

(3) *Avenir du Tonkin*, N° du 14 octobre 1885.

(4) Paulin Vial: *Nos premières années au Tonkin*. Voiron, 1889, p. 267. Voir aussi dans Silvestre : *op. cit.* (XII^e article), p. 104 et 105, le long et curieux réquisitoire de PHAN-DINH-BINH, Ministre des Finances, adressé au Général DE COURCY contre NGUYỄN-VĂN-TRƯỜNG.

portées contre lui. Lui, le dictateur tout-puissant, si redouté de tous et toujours ménagé et flatté jusqu'à la veille de son départ de Hué, a dû être bien irrité et bien mortifié de se voir exposé, impuissant et injustifiable, au pilori du mépris universel et de l'implacable vindicte publique, d'autant plus violente qu'elle avait été plus comprimée.

A ces tourments moraux vinrent s'ajouter d'atroces douleurs physiques.

Il est à supposer que l'ex-Régent, ne pouvant plus rien avaler, est mort littéralement de faire. De même, la respiration devenant de plus en plus embarrassée, il a dû mourir étouffé, faute d'air, comme ceux qu'on étrangle.

A t-il vu pendant sa longue et terrible agonie les mânes de ses innombrables victimes : le malheureux roi Dục-Đức, muré dans sa maison et mort de faim ; son infortuné gendre, le roi Kiên-Phúc, étranglé par son propre beau-père, le Văn-Minh-Trần-Tiến-Thành (3^e Régent) ; les princes Gia-Hưng, Hồng-Kỷ (fils du prince Tuy-Lý), et une cinquantaine d'autres membres de la famille royale, soit assassinés, soit morts en exil (1), sans compter toute une légion de personnes moins en vue condamnées pour avoir encouru sa disgrâce ou gêné son ambition ?

. ' .

Finissons par deux coupures du *Journal Officiel* de Tahiti, ayant trait à l'ancien Régent, ainsi que par son extrait mortuaire (2) :

(Journal Officiel de Tahiti, 5 Août 1886, p. 202).

« Nguyễn-Văn-Tường, ex-premier Ministre du royaume d'Annam, arrivé à Tahiti en Février dernier à bord du Scorff, est décédé à Papeete le vendredi 30 Juillet 1886, à 4 h. 1/2 du matin.

« Son corps, renfermé dans un quadruple cercueil, a été déposé provisoirement dans un caveau, en attendant qu'on le transporte à Hué ».

(1) C'est le chiffre donné par PHAN-ĐINH-BÌNH, beau-père du roi Tự-Đức (Silvestre : *Op. cit.* p. 105).

(2) Les documents qui suivent sont dus à la bienveillance de S. G. Mgr. HERMEL, qui, après les avoir fait copier aux Archives de Papeete, a bien voulu les envoyer à l'auteur de cet article.

(Décision autorisant l'exhumation des restes mortels du Prince *Thưong* (*Journal Officiel* de la Colonie, 9 Décembre 1886.)

« Le Gouverneur des Etablissements français de l'Océanie,

Vu la dépêche ministérielle en date du 20 Octobre 1886 prescrivant l'envoi en Annam des restes mortels du prince *Thưong*, décédé à Papeete le 30 Juillet dernier ;

Sur la proposition du Directeur de l'Intérieur,

Décide :

L'exhumation du corps du prince *Thưong*, décédé à Papeete le 30 Juillet dernier, est autorisée.

« Cette exhumation aura lieu en présence de M. le Chef du Service de Santé et du Commissaire de police, qui dressera procès-verbal de l'opération.

Papeete, le 9 Décembre 1886.

TH. LACASCADE.

Par le Gouverneur :

Le Directeur de l'Intérieur,

A. MATHIVET.

Etablissements français
de l'Océanie

ILE TAHITI

MAIRIE de PAPEETE

N° 60

Décès de :
Prince Nguyễn-Văn-Từ-ông.

Le 30 Juillet 1886.

*Extrait du registre des actes de l'Etat
civil de la commune de Papeete
(Tahiti) pour l'année 1886.*

Acte de décès

L'an mil huit cent quatre vingt-six, le trente Juillet, à quatre heures du soir, par devant Nous, Adolphe Marouo Poroi, Officier de l'Etat civil de la Commune de Papeete, île Tahiti. Ont comparu : 1° Alphonse Bonnet, Directeur de l'Intérieur des Etablissements Français de l'Océanie par intérim, âgé de cinquante-sept ans ; 2° Etienne Deheaulme, Chef du Secrétariat de la Direction de l'Intérieur par intérim, âge de vingt-six ans, tous deux domiciliés à Papeete, lesquels nous ont déclaré que ce matin à quatre heures et demie le prince Nguyễn-Văn-Từ-ông, ex-premier Ministre du royaume d'Annam, âgé de soixante-cinq ans environ, domicilié à Papeete, filiation inconnue, est décédé, nous avons dressé le présent acte que nous avons signé avec les témoins, lecture faite.

Signé : A. BONNET, E. DEHEAULME, Am. POROI.

Pour extrait certifié conforme,

Papeete, le huit Décembre mil neuf cent vingt-deux.

Le Maire,





NOTICE NÉCROLOGIQUE

S. E. CAO-XUÂN-DUC

1

L'HOMME - LE CARACTÈRE - LA VIE PRIVÉE

Ce n'est pas sans quelque mélancolie que je me rappelle le beau vieillard dont je reçus le cordial accueil, certain jour de la fin de l'an dernier où mes fonctions administratives m'avaient conduit dans la coquette capitale du Nghê-An. Son Excellence Cao-Xuân-Duc, à qui je m'étais présenté dans l'intention d'une très courte visite, m'avait retenu plus d'une heure dans l'un des salons de sa vaste résidence de Vinh. Quand je le quittai, les yeux encore éblouis des polychromies admirables de ses vases anciens et de la perfection délicate des meubles sculptés à jour sur lesquels ils reposaient, je m'attardai longtemps, et comme avec délice, dans le beau soir de novembre tramé de soie d'or, en me rappelant les paroles sentencieuses, traductrices d'une intelligence demeurée très vive, que mon interlocuteur avait prononcées, de sa belle voix grave, sur l'avenir de notre Annam dans la paix française. Qui m'eût dit alors que je ne reverrais plus cet homme encore vigoureux, au port droit et fier, qui venait de m'apparaître avec la majesté souriante et bonne d'un patriarche infiniment vénérable sous la neige immaculée de ses cheveux que prolongeaient, abondantes et denses, les ondulations pareillement blanche d'une barbe de fleuve ? Comment eussé-je pensé que je serais appelé quelques mois plus tard, à rédiger pour le *Bulletin des A. V. H.*, la notice biographique du grand mandarin d'Extrême-Asie dont la belle vie m'avait semblé — si

loin du destin fatal —devoir se prolonger encore de plusieurs lustres ?... Et c'est avec une infinie surprise que j'ai reçu de la famille, étant lié d'amicale affection avec certains de ses membres, le faire-part aux larges bordures de deuil. Doucement, pleuré par les vingt enfants et par leur descendance nombreuse qui formaient la plus glorieuse couronne de son existence, Cao-Xuân-Dục s'était éteint, à son tour frappé par l'inéluctable loi dont la brutalité me rémémorait, un instant, l'exquise ode horatienne à Sestius :

*Pallida Mors oequo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres*

Le haut fonctionnaire comblé d'honneurs, le noble ancêtre chargé d'années, venait de quitter cette vie transitoire, qui avait été pour lui le rayonnement d'une journée splendide, et dont la vieillesse avait été comme un magnifique crépuscule, suave de paix et de sérénité.

* *

S. E. Cao-Xuân-Dục était né en 1842 au village de Thịnh-Mỹ, canton de Cao-Xá, huyện de Đông-Thành, phủ de Diên-Châu, province de Nghệ-An. Issu d'une très ancienne famille qui, de tout temps, semble-t-il, avait eu en grand honneur le culte des lettres, il devait passer dans son village natal, avec la si courte période de l'enfance insoucieuse et souriante, les premières années d'une jeunesse studieuse et d'une adolescence passionnée de savoir. Je n'ai pu malheureusement, malgré mes très patientes investigations, connaître à son sujet aucune de ces anecdotes, si nombreuses d'ordinaire relativement à cet âge, qui indiquent ce que sera plus tard le jeune homme au point de vue psychique et moral. Il reste néanmoins facile, grâce aux renseignements que nous avons sur la vie de Cao-Xuân-Dục depuis son début dans l'administration indigène, grâce encore à la foule de souvenirs qu'il a laissés à sa famille, à ses amis, à ses administrés, de reconstituer avec fidélité son grand caractère.

Le jeune campagnard de Thịnh-Mỹ, qui devait suivre une carrière si brillante et s'élever successivement jusqu'à l'échelon suprême de la hiérarchie mandarinale, dut souvent sonder du regard les horizons illimités qu'offre sa province natale du côté de la plaine deltaïque du Sông-Cả prolongée par la mer. Ceux-ci, d'une monotonie grave, sans nul accident du sol qui puisse en heurter le calme déroulement,



Planche LXV. — S. E. Cao -Xuân -Dục en 1908, lors de sa nomination comme Ministre de l'Instruction publique.

et développant une suite continue de paysages d'une beauté pensive dans une paix sereine, influèrent sans doute sur son âme naturellement portée vers la dilection d'une poésie forte, illuminée de clarté vive, drapant d'écharpes transparentes ses fermes contours, et dépourvue d'indécision comme de mièvrerie. C'est là qu'il faut chercher vraisemblablement cette largeur de la vision et cette profondeur du regard avec lesquelles Cao considérait toutes choses, là encore cette netteté qui caractérisait tous ses actes, et aussi cette suite si remarquable dans les idées que domina constamment, au cours d'une existence de quatre-vingts années fatalement vouée à l'infinie diversité des circonstances, la même tendance indéfectible à la recherche des grandes lignes droites et fermes.

De telles qualités, déjà fort appréciables en elles-mêmes, étaient destinées à servir une excellence mémoire et à mettre en relief une très belle intelligence. Ces deux dernières facultés se révélèrent très vite à l'entourage du jeune homme. Et ce fut en premier lieu dans ses précoces aptitudes littéraires qu'elles révélèrent leur pleine valeur. A un âge où le mieux doué des adolescents n'est encore qu'un timide essayiste, infiniment obscur et soumis aux maladresses, voire aux puérilités dont il ne se dégagera que lentement, au fur et à mesure de la maturation progressive de son esprit, Cao s'était déjà fait une réputation de fin lettré dont les concepts originaux, poétiquement traduits par un pinceau manié avec grâce et chatoyant des plus harmonieux reflets, avaient formé la première couronne. Il allait d'ailleurs sans tarder en recevoir une autre récompense. Au cours de ses études, ayant forcé l'estime, et peut-être l'admiration de son maître, il fut agréé dans la famille de ce dernier dont il aimait la fille et dont il devint le gendre. Ce fut pour lui le plus exaltant des honneurs comme la plus délicate des joies. Je ne crois pas cependant que l'un ni l'autre furent la raison qui le fit toujours rester fidèle aux Muses d'Annam dans le sentiment de l'infinie reconnaissance qu'il eût été logique qu'il leur témoignât. Il était en effet poète de tempérament. Tout lui était prétexte et matière à chanter. Dans la joie, il sertissait les purs diamants de ses pensées dans la mosaïque capricieuse des caractères ; dans la tristesse, il recherchait le doux soulas de la poésie comme le plus idoine à étoiler le firmament assombri de son cœur. Au contraire de ceux pour qui la transposition de leurs rêves en beauté musicale, par le choix subtil du verbe, n'est que circonstance fortuite ou passe-temps occasionnel, il n'eut pu fuir l'obsession sonore des rythmes ni chasser la suave hantise de l'inspiration. Il portait en lui le démon sacré — au sens hellène — qui agitait de sa divine fureur l'oracle delphien sur le trépied d'Apollon. Et galvani-

sant les bonnes volontés hésitantes et timides, il poussait à créer tels « confrères » qui doutaient d'eux-mêmes et qu'il animait d'une belle confiance en les brûlant à la flamme ardente de son enthousiasme. Il aimait d'ailleurs plus que nulle autre la société des lettrés. Jusqu'à sa mort, sa maison leur fut grande ouverte et délicatement hospitalière, au point qu'elle devint le lieu préféré de leurs réunions. On respirait en y entrant comme un air parfumé — si l'on veut bien excuser cette alliance de mots un peu risquée, pourtant point messéante — d'atticisme annamite. On s'y livrait à l'art subtil, parfois maniéré avec grâce, d'une conversation élégante et précieuse. Poètes et philosophes y faisaient à l'envi chanter les nombres harmonieux et rayonner les audacieux concepts, et le maître de céans, qui eût voulu les garder toujours sous ses yeux éternellement jeunes, en était le généreux Mécène — dernier représentant d'une race à jamais, hélas ! disparue de notre Europe basement avaricieuse — et qui dépensait sans compter pour eux — encore qu'il fût de tous le « mieux disant » — les belles piastres sonores de son patrimoine.

Or, notons ici l'injustice, l'étrangeté du destin. Un tel homme, fervent de culture intellectuelle, poète remarquable, philosophe nourri de la forte sève des préceptes confucéens, et dont l'on affirmerait volontiers, dont l'on jurerait même sans appréhension d'erreur que les succès aux examens durent être particulièrement brillants, ne fut pourtant — à la suite de plusieurs échecs — reçu qu'en 1875 à l'examen triennal. Il avait alors 33 ans. Malheureux une dernière fois, quelque temps après, au concours général, il se résigna, non sans douleur, à solliciter une nomination de *Hầu-Bổ* dans l'administration indigène. L'ayant obtenue, il fut envoyé à *Quảng-Ngãi* le deuxième mois de la trentième année de *Tự-Đức*, c'est-à-dire en Mars 1877. Tel fut de début, infiniment modeste, d'une carrière admirable dont la marche ascensionnelle allait se poursuivre sous huit monarques successifs, pour atteindre, comme en se jouant, le plus haut degré de l'échelle mandarinale et faire de Cao - Ministre de l'Instruction Publique parmi tant d'autres titres honorifiques — la quatrième colonne, puissante et droite, de l'Empire.

*
* * *

Je retracerai dans quelques instants le geste — qui prend parfois valeur d'épopée — de cette destinée glorieuse. Je m'arrêterai en leur temps aux stades divers de cette élévation et dirai les services rendus

à son pays par ce fin lettré qui fut un grand patriote. Auparavant, qu'il me soit permis de m'attarder encore quelques minutes à sa vie privée. Les belles vertus de son caractère, sa bienveillance naturelle, sa bonté, sa charité, firent en sorte qu'il ne laissa, partout où il fut appelé, que d'excellents souvenirs. Des populations tout entières eurent pour lui l'attachement profond qui dicte une reconnaissance sincère. On en a la preuve tangible dans cette statue de pierre que lui érigèrent, pour perpétuer la mémoire de ses bienfaits, les habitants du village de Sàì-Sơn, sur la montagne de Phuong-Hoang, dans la province tonkinoise de Sơn-Tây. On alla même jusqu'à lui conférer le pouvoir surnaturel d'un Génie tutélaire. Et les anecdotes que je vais citer pour en témoigner ne sont peut-être pas tout à fait ridicules. Elles attestent, en même temps que l'esprit superstitieux d'un peuple naïf, la foi sincère de ce dernier en la protection d'un homme que ses mérites faisaient presque considérer comme un demi-dieu. Et l'on ne se croit protégé que par ceux dont l'on se croit aimé. Or, ceci se passait environ deux années après la mise à la retraite de notre mandarin, qui vivait dans l'oubli de ses récents triomphes en cultivant tout à la fois, dans sa province natale, ses domaines et la poésie. A cette époque, le village de Kim-Lũ-Thượng, dans la province tonkinoise de Hà-Đông, était infiniment malheureux. Il souffrait d'une épidémie qui faisait, parmi les habitants, de cruels et quotidiens ravages. Tout avait été fait par les notables, pieusement et suivant les rites, pour enrayer le fléau. Rien n'avait eu la moindre apparence d'efficacité. Le *Genius loci* lui-même s'était départi — l'on ne savait comment ni pourquoi — de sa puissance tutélaire. Il y avait sans nul doute, en l'occurrence, un horrible mystère que seule pouvait révéler la magie. Nos dignitaires de Kim-Lũ-Thượng, superstitieux autant que les plus incultes de leurs administrés, s'en allèrent donc, lý-trưởng en tête, interroger le sorcier qui, dans la fureur sacrée de l'inspiration divine, prononça ces mots farouchement : « Je suis votre Génie protecteur, et le corps de votre magicien est le médium que j'ai choisi pour m'incarner. La calamité qui pèse sur vous est un effet de la guerre que moi, Génie mâle, j'ai déclarée au Génie femelle du voisin de Kim-Lũ-Hạ. Mes partisans étant moins nombreux que ceux de mon ennemie, celui-ci a pu triompher de mon héroïque défense par la supériorité de ses forces. Elle affirme sa victoire depuis en m'accablant chaque jour davantage et en vous faisant éprouver la répercussion de ma défaite. Vos malheurs, cependant, auront un terme si vous allez demander — pour déposer pieusement ensuite ce document dans la pagode — à S. E. Cao d'écrire de sa propre main mon titre Đê-Chủ sur une feuille d'or. »

Le sorcier n'avait peut-être pas encore recouvré ses facultés humaines que, déjà, les notables se trouvaient en face de notre mandarin. Ils lui exposèrent en hâte leur requête, ayant à peine pris le temps de faire devant lui les prosternations réglementaires et traditionnelles.

Et Cao d'éclater d'un rire sonore devant les braves nhà-quê dont l'ahurissement fit largement béer les bouches. Comment en effet n'avaient-ils pas songé qu'un génie doit être bien mal en mesure de protéger qui que ce soit, quand il est incapable de se protéger lui-même ? Mais les naïfs suppliants étaient d'un entêtement rare. Il fut impossible de leur faire comprendre la puérilité de leur démarche. A tour de rôle, tous insistèrent pour obtenir le manuscrit magique, si bien que Cao finit par le leur octroyer, après avoir perdu tout espoir de les convaincre.

« Le hasard est un grand maître » a-t-on dit souvent. Dans cette circonstance, il fut même maître d'erreur. Il ne contribua pas en effet, pour une faible part, à maintenir les paysans dans leur superstition grossière. Sans qu'ils s'en rendissent compte, les notables de Kim-Lũ-Thượng avaient accompli leur démarche au moment même où l'épidémie, à la fin de son processus normal, était parvenue à son plus haut période de virulence. Nécessairement, sa violence allait diminuer dès le lendemain pour ne plus être bientôt qu'un mauvais souvenir. « Vous voyez bien, dirent alors à Cao les dignitaires villageois venus le remercier, que notre sorcier ne nous avait pas menti. Quand vous vous moquiez de lui et de nous, c'était donc parce que votre esprit est naturellement enjoué. Vous-même, vous ne pensiez pas le premier mot de vos plaisantes réponses ». Ils avaient apporté de nombreux cadeaux destinés à témoigner leur reconnaissance qu'ils prétendirent éternelle, suivant la formule. Elle était en effet durable : lors du décès de Cao-Xuân-Duc, le village de Kim-Lũ-Thượng envoyait à la famille éprouvée, pour marquer la part qu'elle prenait à son deuil, des baguettes d'encens, des papiers votifs, et une paire de sentences parallèles.

. . .

La deuxième anecdote est de même nature, bien qu'elle n'ait pas été suivie de semblables résultats. Une épizootie désolant les étables de certain village de la province tonkinoise de Hà-Nam, les notables avaient aussi consulté leur génie tutélaire qui leur avait conseillé de se rendre auprès de Cao-Xuân-Duc. « Vous le prierez, avait-il ajouté, d'écrire lui-même son nom et son titre sur une feuille de papier rouge et de les faire suivre d'une conjuration qu'il composera

pour chasser le mauvais esprit. Dès que vous aurez obtenu ce document précieux, vous le déposerez dans sa pagode, et le fléau sera enrayé » ! Une scène semblable à celle de Kim-Lũ-Thượng se produisit alors. Et Cao, de nouveau, de rire aux éclats, puis de protester, enfin de se récrier : « Ce qu'il vous faut, dit-il aux autorités villageoises, c'est tout simplement un bon vétérinaire ! Pour moi, qui ne le suis point, je suis absolument incapable de guérir vos buffles et vos boeufs ». En fin de compte, harcelé par les paysans qui s'obstinaient, il se rendit à leurs instances. Mais il est à croire que le talisman n'eut cette fois aucune efficacité puisque le village n'envoya rien aux obsèques de celui dont il avait requis la bienveillante protection !

Ces deux récits n'en montrent pas moins quelle était la popularité de S. E. Cao-Xuân-Dục parmi les Annamites du Tonkin. Il apparaît comme certain qu'il ne laissa pas l'ombre d'un seul mauvais souvenir dans ce pays septentrional de l'Union Indochinoise, où il accomplit la majeure partie de sa carrière administrative. Chaque fois au contraire qu'il fut distingué par son roi pour occuper un emploi nouveau, ce fut avec les regrets unanimes de ses administrés qu'il quitta sa dernière résidence. Partout et toujours, surtout aux humbles, il manifesta la même bienveillance quasi paternelle. J'ai dit déjà combien il choyait les lettrés. J'ajouterai qu'en dehors de ses fonctions officielles, il organisait souvent des concours pour stimuler les étudiants. Cela, pour une part, lui valut de présider, la sixième année de Thành-Thái, le concours triennal de Nam-Định. Or, les lauréats de cette session avaient été pour la plupart ses anciens disciples. Et notez bien qu'ils ne jouirent d'aucun bénéfice de partialité, d'aucune cote d'amour, puisque, presque tous, ils obtinrent dans la suite le titre de docteur. Ils représentent, à l'heure actuelle, une promotion extraordinaire de grands mandarins, au nombre desquels sont les frères Từ-Đạm et Từ-Thiệp, qui devinrent respectivement Tổng-Độc de Bắc-Ninh et de Quảng-Nam. C'est dans cette dernière localité que le deuxième, tout particulièrement estimé en Annam, prit sa retraite au début de 1923.



La bienveillance de Cao-Xuân-Dục, sans cesse en action, toujours en quête d'un service à rendre, particulièrement enthousiaste de toute charité à accomplir, savait à l'occasion s'élargir en longanimité et en clémence. Je n'en veux pour témoignage que cette dernière anecdote, relative à certaines instructions écrites que notre mandarin avait adressées à l'un de ses subordonnés, Tri-Huyện aujourd'hui

décédé. Celui-ci, qui se trouvait sous l'empire d'une ivresse accidentelle, accueillit fort mal les ordres de son chef à l'adresse duquel il prononça des paroles fort désobligeantes en déchirant le pli qui venait de lui être remis.

Cao-Xuân-Dục, mis au courant d'une telle irrévérence par le lính qu'il avait chargé de la transmission, et qui lui rapportait sa lettre lacérée, ne manifesta pourtant aucun déplaisir. Allait-il donc sévir froidement, comme lui en donnait le droit la législation annamite qui prévoit des peines fort sévères pour les fautes analogues, nettement caractérisées, d'irrespect et d'insubordination ? Le coupable s'y attendait, qui avait regretté, dès sa raison revenue, son attitude de révolte. Aussi quelle ne fut pas sa surprise, agréablement éprouvée, de voir que Cao, dans la plus absolue maîtrise de soi, se contentait d'ordonner une rédaction nouvelle des instructions naguère dédaignées, et de l'entendre ajouter qu'il ne voulait point se fâcher d'une faute accidentelle et sans doute involontaire commise par un fonctionnaire dont il estimait le savoir et l'intégrité. On devine quels furent les résultats immédiats d'une telle manifestation de magnanimité: le Tri-Huyện s'empessa de se confondre en remerciements et en excuses.

Notre mandarin pratiquait donc les grandes vertus qui tendent à conduire l'âme humaine vers l'idéal d'une perfection qu'il est sans doute impossible d'atteindre, mais de laquelle il est permis de se rapprocher chaque jour davantage par d'insensibles progrès. Sa foi dans la doctrine confucéenne, dont il était un fervent adepte, le guidait sans doute dans cette recherche passionnée d'une éthique hautement pure et noble. Et vers l'acquisition de toutes les vertus qui, déjà, s'étaient révélées en germe dans son âme de jeune homme, le dirigeaient aussi son culte dévotieux des ancêtres et son admiration profonde des grands personnages de l'histoire. Chaque fois notamment qu'il était chargé d'offrir un sacrifice aux Génies, surtout à celui de Confucius, il jeûnait et faisait abstinence, puis ne revêtait le costume d'officiant qu'après de longues heures d'un recueillement pieux destiné à l'approcher de l'extatique état qui est le caractère extérieur de la sanctification de l'âme.

On ne s'étonnera donc pas qu'il aît élu, parmi les occupations essentielles de sa retraite, celle de réparer les pagodes du canton où il vivait désormais, loin des clairs tumultueux de la renommée, de longs jours de sérénité radieuse ; celle aussi d'enjoliver les tombeaux de ses ancêtres et d'en rehausser tout à la fois la majesté et la grâce, en descendant qui sait la grandeur de la tâche que lui impose, devant la postérité, son titre de chef de famille. Et l'actuelle génération des hommes mûrs pourrait nous dire, si nous l'interrogeons, combien il se

plaisait dans l'accomplissement d'un tel devoir. Il n'eût pu s'éloigner par suite bien longtemps des chères stèles érigées par la piété filiale de ses nombreuses générations d'aïeux à la mémoire de leurs ascendants, et dont les poèmes lapidaires, en des gloses pompeuses, tentent d'éterniser la gloire et les mérites de toute une race. On le vit bien quand il dut entreprendre le voyage de Saigon pour représenter la Cour d'Annam à la Commission de perfectionnement de l'Enseignement Indochine. L'honneur que venait de lui faire son roi en le choisissant pour ces fonctions de confiance n'atténua qu'à peine la tristesse qu'il éprouva de quitter tout ce qu'il choyait. Pourtant, chacune des randonnées qu'il allait accomplir dans cette Cochinchine où, déjà, les Annamites oubliaient les traditions ancestrales et les rites millénaires, allait être pour lui un magnifique triomphe. Il ne fut peut-être pas une soirée où lettrés et mandarins ne l'assaillirent de demandes de poésies et de formules pour sentences parallèles. Il s'exécuta de bonne grâce et laissa là-bas le souvenir le plus sympathique. A la triste occasion de son décès, la *Tribune Indigène* le rappelait encore en ces termes : « Partout où il passa, à Gòcông, à Cánhơn, S. E. Cao-Xuân-Dục composa des vers exquis que ses amphitryons ont gardés comme une émanation précieuse d'un passé qui s'en va, bribe par bribe ».



Mais ce passé même, avec quelle énergie souvent victorieuse, il tentait de le maintenir vivant. Il était si attaché à la vieille culture, il la défendait avec une opiniâtreté telle que, bien des fois, il fut considéré comme systématiquement réfractaire aux idées nouvelles par ceux qui les soutenaient. Réfractaire, réactionnaire, ces deux mots sont ici synonymes ou presque ! Il sied mal cependant de classer Cao sous leur étiquette. Ceux qui l'ont fait n'ont pas compris notre lettré. Car peut-on nommer « réaction » l'amour des traditions qui firent la gloire d'un pays et l'illustration d'une race ? Dans l'affirmative, combien serions-nous donc — pour chérir d'une dilection profonde notre passé historique — de Français réactionnaires qui serions tout ensemble, malgré l'antithèse des définitions verbales, de sincères républicains ?... Cao-Xuân-Dục était au surplus trop intelligent et trop patriote pour ne pas juger indispensable à l'Indochine l'apport de la culture nouvelle, c'est-à-dire de notre civilisation occidentale. Il savait pertinemment qu'en notre âge de sidérurgie et de mécanique, les peuples destinés à devenir puissants sont ceux chez qui se crée le plus important et le plus constant courant d'échanges, tant intellec-

tuels qu'économiques, tant de produits matériels que d'abstraites pensées, avec l'universalité des autres nations. Et il sentait au contraire inéluctablement vouées à la décadence, à la dégénérescence, à la totale disparition, les races qui, follement, dans un isolement orgueilleux, eussent prétendu vivre des souvenirs de leurs fastes anciens. Il accueillait donc comme un bienfait la lumière qui venait d'Occident. Ce qu'il demandait seulement, dans la piété profonde de son cœur envers les dieux de ses pères, et dans son respect grave des grands principes d'autrefois qui avaient fondé l'Annam, c'était qu'elle ne vînt pas, cruelle d'un trop brutal éblouissement, pâlir jusqu'à la faire croire morte la douce et tremblante flamme des vieilles traditions dans l'âme des générations futures !

Et cette lueur calme venue de si loin dans l'immense Jadis, ce reflet comme timide des foyers ancestraux, ce symbole, en somme, de l'existence de toutes les ascendances antérieures, tressaillant comme un feu follet sur les tombes des millions de morts inhumés dans la terre maternelle, c'était bien ce que Cao voulait conserver à sa postérité, lorsqu'il écrivait ces nombreux et doctes ouvrages qui ne contribuèrent pas pour une faible part à sa grande réputation. Citerai-je ici les titres de ces compositions d'une architecture élégante, pourtant solide, et si vigoureusement nourries de la passion de leur auteur pour l'histoire de la patrie, de la religion, de la race ? Ce sont les « *Annales du cinquième* » puis « *du sixième règne de la dynastie des Nguyễn après l'avènement de Gia-Long* » ; l'« *Histoire sommaire de la dynastie des Nguyễn* » ; l'« *Histoire sommaire de la dynastie régnante* » ; le « *Résumé des lois et règlements* » ; la « *Géographie générale du Grand Annam* » ; le « *Relevé de tous les concours triennaux* » ; le « *Relevé de tous les concours doctoraux* » ; l'« *Histoire des Mandarins célèbres* » qui dut être rééditée ; enfin une « *Suite au Recueil de textes administratifs divers* », et un dernier ouvrage intitulé : « *Ce qu'un homme doit connaître* » (1).

- (1) 1 — Thiết-Lục Đệ-Ngũ-Kỷ.
2 — Thiết-Lục Đệ-Lục-Kỷ.
3 — Tiền-Biên Toát-Yếu.
4 — Chánh-Biên Toát-Yếu.
5 — Luật-Lệ Toát-Yếu.
6 — Đại-Nam Nhứt-Thống-Chí.
7 — Quốc-Triều Hương-Khoa-Lục.
8 — Quốc-Triều Hội-Khoa-Lục.
9 — Danh-Thân Liệt-Truyện (2^e édition).
10 — Tục-Biên Hội-Điện.
11 — Nhơn-Thê Tu-Tri.

L'on comprendra sans peine que la disparition d'un tel mandarin fut en Annam un événement considérable, et tout à l'heure nous dirons ce que furent les obsèques de S. E. Cao qu'accompagnaient à sa dernière demeure, au milieu d'une grande affluence de dignitaires, de lettrés et de gens du peuple, les deux cents membres en pleurs de sa descendance. Auparavant, je citerai ce fait fortuit que des âmes naïves de pêcheurs attribuèrent, en lui prêtant un caractère surnaturel, au déclin et à la mort de cet homme dont la longue vie avait été un exemple constant de simplicité, de sobriété, d'austérité. Ces superstitieux sampaniers prétendirent avoir vu sur la mer, très loin, au cours d'une nuit sombre, surgir des gerbes de lumière éblouissante, comme le signe précurseur indubitable d'un événement extraordinaire. Et comme Cao mourait à quelques jours d'intervalle, ils ne voudront jamais croire qu'il s'agissait simplement, suivant toute probabilité, des faisceaux lumineux de quelque projecteur éclairant la marche d'un navire.



Je vais terminer, pour passer à la vie publique, cette étude sur la vie privée de S. E. Cao-Xuân-Dục. Peut-être la jugera-t-on fastidieuse et bien longue. Elle n'est pourtant point disproportionnée aux mérites de celui qu'elle célèbre et qui fut en son temps l'une des plus belles figures de l'Annam. A un tel titre, le *Bulletin des A. V. H.* devait à ses lecteurs, fidèle à la tâche qu'il a toujours assumée de faire mieux connaître les grands personnages du « Sud Pacifié », de retracer aussi nettement que possible le caractère et le geste du haut mandarin qui fut un excellent auxiliaire de notre administration et, par suite, un bon ami de la France. Rares furent ceux dont la disparition fit naître d'aussi unanimes regrets, comme nous le verrons dans quelques instants, que la mort de ce grand vieillard à qui Sa Majesté **Khái-Định** avait envoyé quelques mois plus tôt, écrits de sa main royale en caractères de pourpre sur vélin d'or, les versets rythmés de ce poème :

« Il est rare que son Destin permette à l'homme d'atteindre la soixante-dixième année ; toi pourtant, tu viens de dépasser la longue existence des octogénaires.

Et quand je m'informe, comme je le fais souvent, de ta chère santé, j'ai le plaisir d'apprendre que tu demeures alerte et vigoureux.

C'est la joie même que j'en éprouve qui me fait composer cette poésie pour fêter cet anniversaire de tes quatre-vingts ans.

Elle te témoignera combien ton souvenir est vivace en mon cœur !

Tant que tu poursuivais ta brillante carrière, tu remplissais avec le trésor acquis d'une longue expérience, tous les pénibles devoirs de tes fonctions ;

Mais, depuis quelques années, l'aigle fatigué a replié son vol.

Comme tu triomphais dans les concours littéraires où nul lauréat, en dehors de Lưong-Hảo, ne pouvait t'être comparé !

Et en raison de ton grand âge, où donc ta place peut-elle être, sinon au côté de Lã-Ông, sur la liste des vieillards vénérés ?

Maintenant, à l'ombre des pins que dominent les nues sereines, tu te reposes en chantant les beautés de la nature !

Et le visage nimbé par la neige éclatante de tes cheveux, tu verses le vin Thuần-Lễ dont tu savoures l'exquis parfum !

Tandis que ton Roi, pour t'exprimer ses vœux les plus ardents de longévité, t'adresse ces vers

Et prie le Ciel de te faire devenir centenaire ! »

LA VIE PUBLIQUE

Ce fut donc, comme j'en ai dit déjà, le 2^e mois de la 30^e année de Tự-Đức, c'est à savoir en mars 1877, que Cao-Xuân-Dục, alors âgé de 35 ans, débuta dans l'Administration indigène en qualité de Hậu-Bô de la province de Quảng-Ngãi. Il n'y avait guère plus d'un an qu'il était en fonctions que le Quan-Bô de la province, alors M. Trần-Quy-Bình adressa un rapport au Trône pour signaler les grands services que lui rendait le nouveau fonctionnaire et proposer sa nomination au grade de Lãn̄h Kinh-Lịch. La recommandation du mandarin en faveur de son subordonné était si chaleureuse que le roi s'empressa d'accorder le titre sollicité. Cependant, une disette extrême sévissait dans la province, provoquée par une récente et terrible inondation. Il n'était pas une bourgade, pas un village, pas un hameau, dont les habitants ne lutassent alors désespérément contre



Planche LXVI. — S. E. Cao -Xuân -Duc en 1913,
au moment de son départ en retraite.

la faim. Nombreux étaient les malheureux sans ressource qui se livraient au pillage et à la grivélerie. Les mandarins provinciaux ayant épuisé leurs réserves, jugèrent qu'un seul moyen leur restait de dominer cette situation extrêmement troublée: celui de faire appel aux provinces voisines indemnes du fléau. Mais qui charger de cette mission délicate ? Il leur fallait un fonctionnaire actif, habile, éloquent, capable d'émouvoir. Ils songèrent à Cao qui s'acquitta à merveille d'une telle tâche, obtenant de chaque phủ et de chaque huyện des vivres et des fonds par souscriptions publiques. Quand il revint à Quảng-Ngãi, ses chefs ne lui ménagèrent pas les éloges, puis, comme une recrudescence de la piraterie s'était produite pendant son absence, ils le chargèrent d'exercer la police du pays, d'y rétablir la paix et de faire cesser les actes de brigandage.

On était alors en septembre 1878. Les pillards s'étaient à cette époque de telle sorte multipliés que la Cour de Hué s'en était émue. Ayant jugé nécessaire de témoigner publiquement l'intérêt qu'il prenait à la situation et sa volonté ferme de la rendre plus normale, le roi envoya dans la province un grand mandarin qui, précisément, y avait reçu le jour, avec la mission de rétablir l'ordre dans son pays natal. C'était S. E. Đoàn-Khắc-Nhượng qui trouva dans Cao-Xuân-Dục le plus précieux des auxiliaires et, qui, pour l'en récompenser, sollicita de Tự-Đức la faveur de lui confier le poste de Tri-Huyện de Bình-Sơn. C'était la sous-préfecture d'où Nhượng était originaire. Cette fois encore, le rapport sur les mérites de Cao fut présenté de telle sorte que le roi donna son entière approbation à la proposition qui lui était faite en adressant ses propres éloges au nouveau sous-préfet.

C'est dans cette circonscription de Bình-Sơn que notre futur Ministre révéla pour la première fois ses remarquables qualités d'administrateur. Vigoureux, travailleur, parfaitement intègre, il ne tarda pas à y forcer l'estime et la sympathie de la population. Aussi, lorsqu'en la 32^e année du même règne de Tự-Đức (1879), le mandarin chef de province, M. Lâm-Hoành, demanda le changement de Cao pour confier à ce dernier une mission de haute confiance, les habitants du huyện de Bình-Sơn protestèrent auprès de S. E. Đoàn-Khắc-Nhượng. Aussitôt celui-ci, qui avait été Khâm-Sai et dirigeait à ce moment, au-dessus de Lâm-Hoành, les provinces de Quảng-Nam et de Quảng-Ngãi en qualité de Tuần-Phủ, d'adresser au Ministère une requête où il faisait valoir que, sa sous-préfecture natale venant à peine d'être pacifiée, il semblait de fort mauvaise politique d'y changer si vite le fonctionnaire qui y avait heureusement rétabli l'ordre.

Cette adresse arriva-t-elle trop tard à destination ? Ce qu'il y a

de certain, c'est que l'Empereur n'y voulut pas donner une suite favorable, et répondit même en ces termes : « Il se présente dans la circonscription que les mandarins du Quảng-Ngãi désirent confier au Tri-Huyện Cao-Xuân-Duc, beaucoup de difficultés, et de nombreuses affaires dont le règlement semble par avance exiger beaucoup d'habileté de la part du fonctionnaire qui en aura la charge. Les mandarins ne l'ignorent pas ; si donc ils ont désigné le sous-préfet de Bình-Sơn, c'est qu'ils ont reconnu en lui l'homme qui saura le mieux se tirer d'affaire. Il n'y a pas lieu de revenir sur une décision que j'ai prise en toute connaissance de cause ».

Le huyện dans lequel Cao-Xuân-Duc était appelé désormais à exercer ses fonctions était celui de Mộ-Đức, où certaines personnes influentes — les comtesses de Pimbèche et les marquis de Chicaneau, des Plaideurs de Racine, transformés en Annamites! — suscitaient à leurs compatriotes d'innombrables procès. Cela cependant — bien que les villages en éprouvassent quelques troubles — n'était que peu de chose en comparaison d'un autre élément de désordre. Le territoire de Mộ-Đức se trouvant en bordure du pays moi, il ne se passait en effet guère de semaines sans que les tribus demi-sauvages de la montagne n'y vinssent piller, razzier, mettre à feu et à sang les centres les plus rapprochés de leur habitat. Rien n'ayant fait prévoir leur approche, ils surgissaient un soir, hordes armées de flèches et de lances, envahissaient les maisons des nhà-quê paisibles, s'y emparaient de tout le butin qu'ils y pouvaient faire, égorgeaient quelques malheureux qui s'opposaient à leur vandalisme, puis, emmenant captives les femmes les plus jeunes, s'en allaient éclairés par la lueur de l'incendie qu'ils avaient allumé dans les cases et méditant déjà de recommencer, en quelque jour proche, leurs sinistres exploits. Au moment où nous sommes parvenus, ils inspièrent une terreur telle que, journellement, des bandes de paysans fuyaient leurs demeures, en quête d'une autre région où ils pourraient vivre en paix. Quant à l'Administration, elle était devenue presque impossible et plusieurs Tri-Huyện s'étaient déjà succédé sur le siège prétorien de Mộ-Đức sans avoir réussi à ramener la tranquillité dans la circonscription. Qu'on songeât, pour ce faire, à celui qui venait de réprimer si rapidement le brigandage et le vol dans le pays de Bình-Sơn, était donc solution toute naturelle et qui, même, s'imposait. Aussitôt, les événements prouvèrent combien l'on avait eu raison d'avoir en Cao-

Xuân-Dục une si belle confiance. L'année 1880 était à peine commencée que le territoire de **Mộ-Đức** était en entier pacifié. La plupart des procès s'étaient heureusement réglés à l'amiable. Quant aux **Mọi**, ils avaient été si souvent repoussés au tours de leurs nouvelles incursions, et avec des pertes telles, qu'ils ne semblaient pas disposés à revenir de sitôt vers les lieux de leurs rapines, si longtemps impunies. Maintenant, au contraire, c'étaient les **nhà-quê** jadis fuyards qui regagnaient en foule leurs anciens villages, portant aux nues, en des ovations sans fin, le nom de leur sous-préfet. C'était là, certes, un beau succès pour notre mandarin. Celui-ci, pourtant, les jugeait incomplets sans les éloges de ses chefs. Ils vinrent sans tarder s'y ajouter et M. **Lâm-Hoành** proposa même au Trône de récompenser Cao par la faveur d'un advancement. « Ce fonctionnaire, écrivit-il en substance, est le plus assidu des travailleurs et le plus habile des diplomates. Depuis plusieurs années, il s'est acquitté à merveille de toutes les missions difficiles dont on l'a chargé. Dans les deux postes où il a servi jusqu'ici, ses mérites lui ont acquis la sympathie entière des habitants. Je le crois fort capable de se tirer à son honneur de l'administration d'une importance préfecture. Et dans le cas où Votre Majesté consentirait à lui accorder une telle marque de confiance et d'intérêt, je consentirais volontiers (1) à souffrir aux lieux et place de mon protégé, s'il se rendait coupable de quelque faute grave dans la suite, toutes sanctions qu'il paraîtrait utile et juste à Votre Majesté de décréter contre lui ! »

Ce rapport fut remis par **Tự-Đức** au Ministère de l'Intérieur avec la mention « à enregistrer ». Cela signifiait que bonne note en était prise, et que la nomination de Cao au poste de préfet — bien qu'ajournée momentanément — serait envisagée lors d'une prochaine circonstance favorable dans laquelle l'intéressé se serait de nouveau distingué. En attendant, si ce dernier demeurait **Tri-Huyện**, c'était avec un avancement. Il était en effet promu au grade de **Hàn-Lâm Biên-Tu**, le 4^e mois de la même année, c'est-à-dire en Mai 1880.



Six mois se passent. Novembre voit le mandarin provincial, M. **Lâm-Hoành**, remplacé par M. **Nguyễn-Mậu-Thọ**. Celui-ci, à peine

(1) Cette façon de se porter garant d'un protégé est autorisée par les règlements annamites et conforme à la tradition, même quand le fonctionnaire n'est pas sous les ordres du mandarin qui offre sa garantie.

Les démarches de ce genre s'appellent **Cử-Tri**.

en fonctions, se rend compte de la valeur de son subordonné de **Mộ-Đức**, pense comme son prédécesseur, que Cao est supérieur à la situation qu'il occupe, et de nouveau — offrant aussi de se porter garant pour toute faute qu'il pourra lui advenir de commettre — sollicite sa nomination à l'emploi de préfet d'une circonscription importante et difficile à administrer. Il montre quels excellents services a rendus l'intéressé dans ses fonctions antérieures de **Tri-Huyện**, tant à **Bình-Sơn** qu'à **Mộ-Đức**. Il fait valoir ses hautes qualités professionnelles. Il rappelle enfin la requête de M. Lâm-Hoành au même sujet. Cette fois encore, l'Empereur se contente de faire enregistrer ce rapport sans y donner d'autre suite immédiate que la titularisation de Cao dans ses fonctions de sous-préfet.

Nous voici au 7^e mois de la 34^e année de **Tự-Đức** (Août 1881) Notre mandarin vient d'être appelé à Hué pour y servir. Est-ce là quelque signe de l'intérêt que lui porte l'Empereur dont le désir est de le voir de plus près à l'oeuvre ? L'on n'ose l'affirmer, puisqu'il va attendre encore plus d'une année sa nomination de **Tri-Phủ**. Dans cet intervalle, il est cependant sollicité pour cet emploi par le **Phủ-Đoãn** de **Thừa-Thiên**, M. Hoàng-Vỹ, qui le juge seul capable d'administrer avec succès la circonscription difficile de **Phủ-Vang**. Il a alors trois ans de services dans ses fonctions antérieures, il pourrait donc obtenir la charge sollicitée pour lui. Mais en Septembre, on le nomme **Tri-Huyện lãnh Tư-Vụ** du Ministère de la Justice. Il y reste quatre mois, puis se voit affecté (Janvier 1882) au Département des Finances où le fait entrer le Ministre lui-même, S. E. Nguyễn-Văn-Tường. Il y demeure moins encore et passe en Avril de la même année au Secrétariat de S. E. **Trần-Đình-Túc**, désireux de l'attacher à sa personne et à sa fortune. L'époque est alors fort troublée : de graves différends sont survenus à Hanoi entre le Gouvernement français et le Gouvernement annamite. **Trần-Đình-Túc**, nommé **Khâm-Sai**, est envoyé au Tonkin pour y traiter de la paix. Nécessairement, Cao fait partie de sa suite. Or, les circonstances vont lui faire jouer un rôle singulièrement supérieur à celui pour lequel le désignent ses fonctions de **Từ-Hàn**. C'est le temps, Octobre 1882, où le siège de la préfecture de **Ứng-Hoa** vient de tomber aux mains du rebelle So, chef de pirates. La situation est critique. **Trần-Đình-Túc**, devenu **Tổng-Độc** de la province, n'a pour l'instant sous ses ordres aucun fonctionnaire — si ce n'est Cao — qu'il juge capable, dans de telles conditions, d'administrer avec quelque habileté l'arrondissement dont le chef-lieu est occupé par une troupe d'ennemis armés. Il propose en hâte à **Tự-Đức** la nomination de son secrétaire au poste de **Tri-Phủ** de **Ứng-Hoa** et promet de le rappeler à son service dès qu'il

aura rétabli l'ordre. Sa démarche est vive, pressante, sa lettre, éloquente et ferme. L'Empereur s'empresse d'y répondre favorablement : « Puisque le Khâm-Sai, écrit-il, désigne Cao-Xuân-Dục à ce poste, nous nommons ce dernier Lãnh Tri-Phủ à titre d'essai pour nous rendre compte de ses talents ».

Onzième mois (décembre) de cette même année 1882. Notre préfet intérimaire a déjà su se faire valoir dans son nouvel emploi. **Trần-Đình-Túc** l'atteste en adressant au Trône un nouveau rapport où il mentionne les excellents services que lui rend son ancien secrétaire pour qui, fermement, il sollicite une récompense bien méritée. La réponse arrive bientôt, sous la forme d'une ordonnance royale qui titularise — enfin — Cao dans ses fonctions.

Sur les entrefaites, on signale un peu partout, aux environs de Hanoi, des méfaits de pirates. Ceux-ci, dont il est impossible d'évaluer le nombre exactement — ils sont en tous cas plusieurs milliers — forment trois bandes importantes, presque trois petites armées, sous la conduite des chefs So de Sơn-Tây, **Độc-Khẩn** de Hanoi, et **Độc-Nghiêm**. Ceux-ci ont décidé d'opérer leur jonction pour s'emparer plus facilement des circonscriptions de Phú-Xuỳên, Thanh-Trì, Thanh-Oai et Mỹ-Lương. Ils joignent en effet leurs troupes, se rendent maîtres, presque sans coup férir, des quatre sous-préfectures, enlèvent même le Tri-Huyện de la première. M. Nguyễn-Cửu-Trương, puis, laissant une garnison dans chacun des quatre centres, s'en vont assiéger le phủ voisin. Or, c'est celui de Cao-Xuân-Dục qui, depuis une semaine, passe ses jours et ses nuits à le fortifier. Il repousse toutes leurs attaques en leur infligeant des pertes sévères, s'enhardit de ces succès partiels, décide de leur faire lever le siège, et, un matin où l'occasion lui paraît favorable, fait avec ses lính une sortie impétueuse dans la direction de Văn-Chí, surprend le gros des pirates au repos, leur inflige une défaite brutale, les poursuit dans leur fuite éperdue et en massacre un grand nombre. C'est à peine si quelques centaines réussissent à s'enfermer avec leurs chefs dans Thanh-Oai.

Cao venait donc d'ajouter, avec les lauriers du soldat, de nouveaux mérites à ceux — moins guerriers — qui l'avaient précédemment servi. Il n'en fut pas récompensé. S. E. Nguyễn-Hữu-Độ, qui avait remplacé **Trần-Đình-Túc** comme **Tổng-Độc** de la province, signala bien à **Tự-Đức** la belle conduite et les succès de son subordonné pour lequel il demanda même l'attribution du titre de **Thị-Độc** avec maintien aux fonctions de **Tri-Phủ**, mais n'obtint qu'une réponse dilatoire. « Cao venait d'obtenir un avancement, il était nécessaire qu'il attendît quelque temps une nouvelle marque de faveur ». Cependant, notre mandarin ne s'en tenait pas à sa première victoire. Les

pirates s'étaient reformés et étaient revenus au nombre de cinq à six cents pour cerner sa préfecture. Durant cinq jours et cinq nuits, leur menace harcèle alors sa pensée. Il se prive volontairement de sommeil pour les surveiller lui-même, et chercher à connaître par leurs mouvements l'heure où leurs chefs leur donneront le signal de l'attaque. Entre temps, il harangue ses propres soldats, galvanise leur courage, parfait leur instruction militaire. Il prend lui-même part à la construction des ouvrages de défense. Il est infatigable et partout à la fois. Et certes, il lui faut sa robustesse, sa puissance de tempérament pour ne pas succomber à la fatigue. Puis, au cours de la sixième nuit, il envoie vers le camp des ennemis plus silencieux que de coutume des émissaires qui reviennent avec l'heureuse nouvelle de l'occasion propice. Les pirates se sont tous endormis et leurs hommes de garde ont eux-mêmes cédé au sommeil, dans la lourdeur torpide, comme narcotique, de la nuit noire. Et c'est la sortie tant attendue — non toutefois, comme on l'espérait, impétueuse, brutale, furieusement agressive, mais au contraire prudente, sournoise, sans gloire et sans bruit. Elle n'en est que plus féconde en heureux résultats. Cao cerne en effet les bandits imprudent et, sans même leur laisser le temps de s'éveiller, en massacre un certain nombre. Une folle panique s'empare alors des survivants qui veulent s'enfuir et se heurtent au cordon d'ennemis qui les entoure. Et ce sont, sur la limite circulaire de leur camp, d'innombrables combats singuliers où ceux qui peuvent s'échapper ont dû avoir raison de leurs adversaires. Au petit jour, la bataille est terminée. Les soldats de Cao se comptent : il en manque seulement quelques dizaines à l'appel, tandis que les premiers rayons du soleil se jouent sur un véritable champ de carnage où gisent pêle-mêle en amas sanglants les armes et les morts des pillards.

Ainsi dégagée, la préfecture de notre mandarin vécut environ un mois dans la tranquillité complète. Mais les vaincus de naguère n'avaient pas oublié leur défaite et voulaient la venger. Leurs chefs, qui avaient réussi à conserver leur vie et leur liberté, s'en étaient donc allés dans les provinces de **Bắc-Ninh** et de **Hưng-Yên** recruter de nouveaux partisans. Bientôt, se jugeant assez forts pour recommencer la lutte, ils revinrent cerner le **phủ** de **Ũng-Hoa**. Ils étaient cette fois à la tête d'une troupe considérable dont la force leur permettait d'espérer un succès rapide et total. Cependant, comme ils savaient que **Cao-Xuân-Dục** avait demandé du secours au chef-lieu de la province

et à **Mỹ-Đức**, ils divisent leur armée en trois groupes dont les deux premiers devaient attendre et attaquer les renforts envoyés à l'ennemi, tandis que le troisième devait lui-même se scinder en plusieurs détachements chargé de harceler nuit et jour les assiégés, inférieurs en nombre et qui ne tarderaient vraisemblablement pas à se démoraliser.

Or, l'élément essentiel qui allait dominer les circonstances et diriger les événements, était précisément ce moral des troupes de la ville investie. Durant quelques jours, Cao ne fit que se tenir sur la défensive, plaçant des garnisons souvent relevées à toutes les portes et aux points les plus faibles de la citadelle. Puis, ayant sondé le cœur de ses hommes et s'étant rendu compte qu'il avait affaire à des braves, patriotiquement convaincus de la grandeur et de l'utilité de leur rôle, il commença, dans le cours de la journée, à opérer des sorties soudaines, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, partout où il pouvait voir l'attention des pirates momentanément distraite, et où il jugeait possible de les surprendre à se donner quelque relâche. Il comptait tenir ainsi jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendait, comme nous l'avons vu, de Hanoi et de **Mỹ-Đức**, et qui, dans son esprit, ne pouvaient tarder.

Ils ne vinrent malheureusement pas. Les détachements qui les attendaient pour les empêcher de porter secours aux assiégés les repoussèrent successivement et leur infligèrent des pertes sévères. Ils se hâtèrent de regagner leurs garnisons sans scrupule d'abandonner ainsi notre **Tri-Phủ**, qui resta plus de quinze jours coupé de toutes communications. L'hiver sévissait alors, plus rigoureux, exceptionnellement, que de coutume dans la région. Souffrant du froid, les soldats enfermés dans la citadelle n'auraient pas longtemps conservé leurs facultés d'endurance. Cao fit donc démolir successivement un grand nombre de maisons — désignées parmi les moins belles — afin d'en utiliser la charpente comme bois de chauffage. Sûr ainsi que ses **lính** conserveraient toute leur énergie, il envisagea sans inquiétude le parti extrême qui, bientôt, allait être le seul qu'il pourrait prendre : celui d'une ruée générale, dirigée sur le point de la ligne d'investissement qui lui paraîtrait le plus faible. Il voyait en effet que ses vivres s'étaient épuisés et que cette sortie demeurerait sa seule chance de salut. Elle eut lieu le quinzième jour du siège, à la nuit tombante, au moment où les pirates, fatigués des escarmouches de la journée, venaient de se retirer dans les villages d'alentour pour y passer la nuit, — ce soir là, très obscure — autour de braseros. Cette nouvelle imprudence causa leur perte. Les **lính** de Cao, divisés en plusieurs groupes, les surprirent comme ils terminaient le repas du soir, et, sans

leur permettre de reprendre leurs armes, en tuèrent un grand nombre. Des survivants, une partie réussit à s'échapper tandis que l'autre était faite prisonnière. Mais les fuyards eux-mêmes étaient destinés à périr. Le lendemain de l'action, ils se heurtèrent à un détachement de **Lính** commandés par **Hoàng-Cao-Khải**, alors **Bang-Biên** de Hanoi, Songeant à peine à se défendre, ils tombèrent en véritable hécatombe. Quelques hommes restèrent seulement de leur bande jadis puissante qui si longtemps avait troublé la sécurité du pays.

Ce fut le **Tuần-Phủ** de **Hưng-Yên**, **M. Đinh-Nho-Quang**, qui informa l'Empereur de ces heureux résultats. Il le fit en insistant sur la part que **Cao-Xuân-Dục** y avait prise et sollicita en sa faveur le grade de **Biện-Lý** des Ministères, ou celui d'**Án-Sát** d'une province importante. Il appuyait sa proposition de sa garantie. Or on ne fit que prendre bonne note de son rapport au Ministère de l'Intérieur. Trois mois plus tard, en Avril de la première année **Kiên-Phúc**, c'est-à-dire en 1884, le **Tổng-Độc** lui-même, alors **S. E. Nguyễn-Hữu-Độ**, jugea qu'il devait à son tour rappeler au souverain les excellents services de notre **Tri-Phủ** qu'il proposa pour le grade de **Thị-Độc-Học-Sĩ**. Un troisième mandarin enfin — dont je n'ai pu retrouver le titre ni le nom — sollicita en même temps la nomination de **Cao** au poste de **Bang-Tá** de la province, avec la mission permanente et spéciale d'y réprimer les désordres et la piraterie. Ce fut une ordonnance royale fort différente de ce que chacun attendait qui arriva en réponse à toutes ces demandes. Elle était en effet libellée de la façon suivante: «**Cao-Xuân-Dục**, excellent fonctionnaire, parfaitement laborieux, objet des éloges de tous les mandarins sous lesquels il a successivement servi, est promu au grade de **Hương-Lô-Tự-Thiên-Khanh** et rappelé en service à Hué, en qualité de **Biện-Lý** du Ministère de la Justice ».



Telle était la première marque d'estime qu'accordait le nouveau roi à celui qui avait mis toutes ses forces vives au service du précédent règne. Une seconde suivit à bref délai. Comme si **Kiên-Phúc** avait à cœur de réparer l'apparente indifférence de **Tự-Đức** à l'égard d'un mandarin qui avait les plus magnifiques états de services, il prit en Août de cette même année 1884 une nouvelle ordonnance pour nommer **Cao** au poste d'**Án-Sát** de la province de Hanoi, ajoutant que ce fonctionnaire, qui avait longtemps servi dans la région où il avait dominé par ses talents une situation très difficile, devait connaître parfaitement les affaires qui ressortiraient de son nouvel emploi.

Ces nouvelles fonctions — disons le de suite ! — n'allaient rien avoir d'une sinécure. Tout au contraire, Cao était destiné par elles à connaître moins encore le repos que jadis. Toujours par monts et par vaux, poussé parfois par ses randonnées incessantes au diable Vauvert loin de sa demeure, il allait de nouveau connaître, contre les pirates, cette pénible guerre de sournoises embuscades qu'il avait déjà pratiquée.

D'abord, il commença à pacifier sa province, infestée de nombreuses bandes qu'il réussit sans trop de peine à disperser. Puis il eut à combattre, dans le **đạo** de **Mỹ-Đức**, des tribus moi en révolte ouverte qui avaient appelé des Chinois à leur aide et qui, ayant établi leur camp dans les forêts, sur les premiers contreforts des montagnes, en descendaient la nuit pour mettre les villages à feu et à sang. Tous les mandarins, que le Gouvernement annamite avait envoyé avant lui pour exterminer les rebelles, avaient été vaincus. Lui, au contraire, servi par ses admirables qualités d'audace et de décision, allait cueillir les trophées de la victoire. Froidement, en tacticien consommé, il prend ses dispositions pour prévenir toute éventualité néfaste, toute circonstance hostile — pourtant imprévisible — que peut amener le hasard. Puis il marche contre **Mọi** et Chinois sur lesquels il remporte chaque jour quelque succès. C'est ainsi la série brillante des combats de **Kê-Sơn**, de **Ba-Đôn**, de **Liên-Sơn**, de **Cao-Bô**, de **Chung-Cao**, à la suite desquels, une à une, disparaissent les bandes décimées, tandis que la paix renaît dans les campagnes. L'Empereur, spontanément cette fois, lui adresse pour ces brillants faits d'armes un témoignage officiel de satisfaction.

Telle est la dernière marque d'estime qu'il reçoit de **Kiên-Phúc**. Celui-ci meurt l'année suivante, laissant sa couronne à celui qui va lui succéder sous le nom de **Hàm-Nghi**. Or, le nouveau monarque — est-ce don de joyeux avènement? — nomme notre **An-Sát, Bô-Chánh** de la province de Hanoi, dans le cours du 8^e mois de sa première année de règne (Septembre 1885).

Et voici la révolte de **Bãi-Sậy**, dans la région de **Bắc-Ninh**. Il y a trois mois à peine que **Cao** exerce ses nouvelles fonctions lorsqu'elle se produit. Les rebelles, presque aussitôt après le début de leur soulèvement, entrent dans la province de Hanoi où ils s'emparent, en trois jours, des quatre sièges de **phủ** et de **huyện** de la circonscription, c'est-à-dire des quatre centres de **Thường-Tín, Thanh-Trì, Thanh-**

Oai et Phú-Xuyên. A qui songer pour châtier les révoltés, sinon à notre **Bồ-Chánh** ? C'est en effet à lui que le **Tổng-Độc S. E. Lê-Đĩnh** confie les troupes destinées à réprimer l'insurrection. Ce sont alors successivement les batailles de **Thượng-Đĩnh**, de **Nhị-Khê**, de **Công-Văn-Tự**, et de **Ngã-Ba-Gác**, qui sont pour Cao autant de victoires.

Les quatre centres sont ainsi reconquis, tandis que le chef Thoi, après avoir subi de fortes pertes et celle, notamment, de son principal lieutenant, vient faire sa soumission, sans même essayer de rallier ses hommes en fuite vers **Bắc-Ninh** et **Hưng-Yên**, loin des champs de bataille où ils ont abandonné leurs armes, leurs drapeaux, leurs tams-tams et tous leurs bagages.

Une foule de captifs restait aux mains de Cao à la suite de cette affaire. Elle représentait un certain nombre de pirates et tous les malheureux que ces derniers avaient enlevés comme otages au cours de leurs méfaits. Les premiers, pour la plupart, furent impitoyablement passés au fil de l'épée; les autres furent immédiatement renvoyés chez eux. Quant au **Bồ-Chánh** de Hanoi, la confiance qu'il inspire aux habitants de la région délivrée est telle qu'ils voudraient le retenir. Mais sa mission est accomplie et ses fonctions l'appellent à sa résidence où il rentre aussitôt. Comme il vient d'y arriver, lui parvient une ordonnance de **Đông-Khánh** qui lui confère un témoignage officiel de satisfaction — **Kỷ lục tam thứ** — et un **Kim-Khánh** sur lequel sont gravé les caractères « **Nhung Công** », qui signifient : « Pour mérites témoignés sur le champ de bataille ». L'ordonnance est d'ailleurs rédigée en ces termes élogieux : « Nous accédons au Trône au moment où notre Gouvernement cherche à se rendre maître d'une situation complexe et pénible, et nous passons nos jours et nos nuits à la poursuite de la paix. Or, parmi les mandarins actuellement en service au Tonkin, il en est un, nommé **Cao-Xuân-Dục**, qui a toujours fait preuve de dévouement et de fidélité et qui s'est acquis les titres les plus sérieux à notre estime, au cours de la répression des pirates, en ramenant la tranquillité parmi les habitants. Ses mérites doivent être gravés dans toutes les mémoires et y demeurer toujours. C'est pourquoi nous avons décerné à cet excellent serviteur un **Kim-Khánh** gravé des deux caractères « **Nhung Công** » avec franges multicolores ».



Cao ayant remercié, **Đông-Khánh** daigna en outre apostiller sa lettre ainsi qu'il suit : « L'homme qui a de grandes vertus devient grand mandarin; l'homme qui a de grands mérites obtient de grandes

récompenses. C'est ainsi que les rois, dans l'antiquité, traitaient leurs serviteurs ».

Dès lors, les honneurs et les dignités vont se succéder rapidement pour Cao. Dans le courant du 4^e mois de la 2^e année de ce règne (Mai 1886), il est élevé au grade de **Quang-Lộc-Tự-Khanh** avec maintien aux fonctions de **Bồ-Chánh**. Deux mois après, il se voit décerné une sapèque en or de première classe. Trois mois plus tard, en Septembre, à l'occasion de la fête célébrée pour le soixantième anniversaire de la Reine-Mère **Từ-Dũ**, il obtient une nouvelle sapèque en or portant les quatre caractères « **Triệu dân lại chi** ». Presque aussitôt après, nouvelle sapèque, cette fois en argent, portant les caractères « **Long vân khánh hội** ». En Septembre encore, il est élevé au grade de **Thị-Lang** et nommé **Chánh-Sứ** de la province de Haiphong récemment créée. Enfin en Décembre, il bénéficie de l'avancement d'une classe.

1887 se passe sans marquer, de façon particulière, dans sa vie. Mais voici 1888, dont la fin va amener à notre mandarin un léger revers de fortune. En Octobre, ayant appris qu'un **Đội-Lệ** envoyé en service dans certains villages, avait extorqué une somme d'argent à un paysan, à le fait passer en jugement et le révoque de ses fonctions. Le Résident de la province intervient alors et, reprochant à Cao de n'avoir pas, en temps voulu, suffisamment éprouvé la moralité des fonctionnaires qu'il a chargés de missions de confiance, propose à la Cour, comme sanction d'une telle faute, la rétrogradation de notre **Chánh-Sứ** dont il demande cependant le maintien dans la province.

Telle est la version qu'a donné lui-même Cao-Xuân-Dục de cette affaire, la seule qui lui a fait quelque tort au cours de sa longue carrière. Nous n'avons pas à juger si la sanction proposée l'était équitablement. Nous avons seulement à dire qu'elle fut prise et que Cao, rétrogradé d'une classe, l'accueillit en fonctionnaire parfaitement discipline. Il resta encore près d'un an au même poste, puis, en Septembre 1889, sollicita son changement. Renvoyé à Hanoi comme **Bồ-Chánh**, il venait à peine de prendre possession de sa charge que le Résident Dufrénil lui demandait de l'accompagner dans le **phủ** de **Lý-Nhơn**.

Il s'acquitta fort à son honneur de cette nouvelle mission et, lors de l'avènement de **Thành-Thái**, ayant déjà récupéré la classe précédemment perdue par mesure disciplinaire, se vit l'objet des propositions les plus flatteuses du Résident Supérieur au Tonkin et du **Kinh-Lược Nguyễn-Hữu-Độc**. Il fut alors nommé **Tán-Lý Quân-Vụ** et attaché au service de S. E. le **Khâm-Sai Hoàng-Cao-Khải**, chargé d'exterminer les bandes des chefs **Độc Tít** et **Độc Lang** qui infestaient la

province de **Hải-Dương**. Son chef n'ignore pas la valeur de l'auxiliaire qu'on lui envoie, il en connaît la vigueur tranquille, l'habileté, le dévouement, les succès antérieurs. Il sait qu'il peut compter sur lui en toutes circonstances. Il le considère, mieux qu'un subordonné, comme un conseiller dont les avis sont sages et précieux. De leur collaboration, résultent d'abord deux victoires : celle de **Núi-Hang-Doan** et celle de **Núi-Phụng-Sơn**, suivie de la retraite des vaincus. Mais ceux-ci vont sans tarder recommencer la lutte. Ils ne se sont retirés que pour aller occuper une position plus forte, celle de **Núi-Trúc-Động**. Le **Khâm-Sai** divise alors sa colonne en plusieurs détachements mobiles. Celui que commande Cao est chargé de soutenir un fort bataillon placé sous les ordres d'un lieutenant qui a lui-même pour mission d'attaquer les fortifications ennemies. Une nouvelle action s'engage, acharnée, pendant deux jours, causant à chaque camp des pertes en morts considérables. La troisième nuit, à la faveur de l'obscurité, les pirates tentent une surprise, et c'est un nouveau combat meurtrier, dans un coin de montagne broussailleuse, les **lính** ayant été informés à temps du danger. Le lieutenant ayant été blessé au pied, on l'évacue aussitôt sur Haiphong. Puis Cao-Xuân-Dục, qui va maintenant diriger l'opération, confie à un sous-lieutenant le détachement qui vient d'être privé de son chef, en encourage les hommes ainsi que les siens propres, et leur fait promettre de tenir bon, quoi qu'il arrive, tandis que le **Khâm-Sai** attend avec calme les événements sur un bateau mouillé au milieu du fleuve.

Dès lors, chaque nuit, les pirates viennent attaquer à l'improviste les hommes chargés de les vaincre. Cette guerre de surprises, sournoise et traîtresse, exaspère à la longue notre **Bồ-Chánh**. Un jour, comme il s'est rendu compte de la valeur de la position puissante des ennemis et des inouïes difficultés qu'il faudrait surmonter avant de les forcer dans leur repaire, il demande spontanément à occuper l'entrée de leur camp afin de leur ôter toute possibilité de se ravitailler. Neuf jours, dix jours se passent dans cette situation dangereuse : les pirates ne tentent même pas une sortie. « Ils ont sans doute des vivres pour longtemps », pense Cao qui, sur le champ, envisage un autre moyen d'en être victorieux. Il écrit aux chefs de la bande, leur conseille de faire leur soumission, leur montre les raisons qui, dans leur propre intérêt, les y engagent, et les assure qu'ils seront bien traités. Réultat inespéré : si le **Độc Tít** et le **Độc Lang** lui demandent un délai d'un mois, hésitant encore à prendre une décision ferme, ils lui envoient, avec leurs lieutenants, tous ceux de leurs hommes qui consentent à se rendre et qui lui remettent trente fusils de fabrication européenne.

C'est donc le commencement du succès. Pour que celui-ci soit entier, songe Cao, qui sait s'il ne serait pas suffisant d'inspirer tout simplement un peu plus de confiance aux deux chefs ennemis ? Il demande, parmi ses soldats, quelques hommes résolus à mourir, s'il le faut, dans les tortures. Tous se présentent. Il en choisit alors un petit groupe et les charge de porter, dans le camp même des pirates, une lettre où il engage de nouveau les Đốc Tín et Lang à hâter leur soumission.

Un tel procédé montre à ses adversaires la considération et l'estime dans lesquelles il les tient. Ils en sont séduits. Pourtant, ils hésitent encore. Puis, au bout d'une dizaine de jours, ils écrivent eux-mêmes à Cao pour lui demander de fixer l'instant de leur capitulation. Le Khâm-Sai aussitôt informé, prend date et avise le Résident Supérieur et le Résident chef de province qui, à l'heure convenue, arrivent en chaloupe. Et c'est alors, pittoresque et troublant, le spectacle de deux chefs de bande sortant de leur repaire et suivis de leurs 400 soldats armés chacun d'un excellent fusil et porteurs de presque inépuisables munitions. Il s'avancent, calmes et graves, très dignes, pour se soumettre à Cao qui les conduit ensuite devant les dignitaires français et indigènes auxquels ils font leur acte de soumission définitif.

Ainsi se termina l'affaire : le Đốc Tín et le Đốc Lang qui s'étaient fait une réputation d'extrême cruauté, et qui, depuis huit ans, désolaient les campagnes et tenaient en échec les troupes régulières, furent envoyé par le Gouvernement du Protectorat, avec leurs dix lieutenants, en exil dans la Métropole où le Đốc Tín vivait encore et recevait mensuellement sa pension, à la veille de la grand' guerre.



Quant à Cao, le 8^e mois de la même année (Septembre 1889), il obtint de l'Empereur, à titre de récompense, la sapèque en or de 1^{re} classe dite Phi-Long, une robe de soie verte et un pantalon de crépon rouge. Puis, quelques jours plus tard (Octobre), il fut nommé **Tuân-Vũ** sur la proposition du Résident Supérieur au Tonkin. Mais il était écrit que chacun de ses avancements serait immédiatement suivi d'une nouvelle campagne. Des pirates désolant à son tour la province d'**Hưng-Yên**, c'est à ce poste qu'il fut affecté avec mission de rétablir l'ordre. Et, de nouveau, jusqu'en Février suivant, ce furent, les armes à la main, d'incessantes randonnées. Comme toutes celles du même genre qu'il avait accomplies, elles furent couronnées d'un plein succès.

Entre temps — on m'excusera d'avoir omis ce fait dans l'étude de

sa vie privée — il avait reçu de la Cour un témoignage de satisfaction pour avoir créé de ses propres deniers à Hanoi, lorsqu'il y était en service, un cimetière pour les indigents dont il payait en outre tous les frais de sépulture.

Nous voici donc en Février 1890. La province de Hưng-Yên est à peine pacifiée que des révoltes — celles du Đê-Độc Vự et du Đê-Độc Đen — se produisent dans celle de Nam-Định. En quelques jours, l'effervescence monte à son paroxysme dans toute la région. Or, c'est encore à l'aide de Cao qu'on fait appel en la circonstance. On l'envoie sur les lieux, comme Tuân-Vũ faisant fonctions de Tổng-Độc. Avec l'Administrateur-adjoint, il fait chaque jour des reconnaissances dans les coins les plus reculés, reçoit dans l'intervalle deux nouvelles sapèques en or de la Cour, commande une colonne, réussit enfin à tuer le Đê-Độc Vự et à arrêter le Đê-Độc Đen, après avoir massacré ou capturé tous leurs partisans. La province, comme par enchantement, vit de nouveau dans la sérénité de la quiétude. Et le Résident Supérieur demande à la Cour d'Annam, qui ratifie sa proposition, la titularisation de Cao-Xuân-Dục dans ses fonctions de Tổng-Độc, en Août 1890.

Quelques mois se passent. Le poste de Kinh-Lược vient d'être créé. Le Gouvernement accorde à notre mandarin une nouvelle faveur. Il le charge des fonctions de Thương-Tá. Mais voici que réapparaissent les pirates, cette fois dans la région de Sơn-Tây. Ils sont insaisissables. Le Résident de la province et tous les hauts mandarins qu'il avait sous ses ordres n'ont rien pu contre eux et ont été déplacés. Les bandits sont partout à la fois, pillant, ravageant, sacquant les villages. Le Résident Supérieur ne voit que Cao qui soit capable de mettre un terme à leurs criminels méfaits. Il le demande au Kinh-Lược qui le lui accorde et l'envoie pacifier la région désolée. Et notre Tổng-Độc de remporter de nouvelles victoires, tant et si bien que six mois après il ne reste plus un seul ennemi sur le territoire de Sơn-Tây. Notre heureux mandarin se voit alors, en récompense de ses succès, proposer pour les titres de Chevalier de la Légion d'Honneur et de Grand Officier du Dragon de l'Annam.

C'est à cette époque (décembre 1891) que fut créée la province de Vinh-Yên d'une partie de celle de Sơn-Tây dont l'étendue, à la suite de ces troubles, avait été jugée trop grande pour ne former qu'une seule circonscription administrative. Comme rien à ce moment ne semble menacer la tranquillité récemment revenue, Cao sollicite et obtient l'autorisation de prendre quelque repos et de rentrer dans sa province natale du Nghệ-An qu'il n'a pas vu depuis de si longues années. Il veut y accomplir, en bon descendant, la pieuse

cérémonie de **Phân-Hoàng**, au cours de laquelle les grands mandarins transmettent à leurs parents défunts les titres posthumes que la Cour leur accorde suivant leur rang. Rappelons en passant, comment les rites ordonnent de célébrer cette solennité. Après avoir copié l'ordonnance royale qui mentionne les grades concédés aux défunts, on brûle, suivant la tradition, cette copie transcrite sur papier jaune, tandis que l'on conserve précieusement les brevets royaux. Cao passa donc quelque temps à Vinh dans l'accomplissement de ces exercices de piété filiale, puis, un beau jour, reçut l'ordre d'avoir à reprendre d'extrême urgence ses fonctions de **Tổng-Đốc**. Cet impérieux appel lui parvient au cours du 3^e mois de la 4^e année de **Thành-Thái**, c'est-à-dire en Avril 1892. Il se rend sur-le-champ à son poste et il y apprend que de nouvelles bandes de pirates se sont formées dans le **Vĩnh-Yên** et, de là, sont venues envahir la province de **Sơn-Tây**. Comme toujours, il en est victorieux. Treize chefs, dont deux avec trois cents fusils chacun, sont arrêtés ou se soumettent d'eux-mêmes. Quelques mois suffisent à pacifier entièrement le pays.



Robe en brocart, Kim-Khánh de 1^{re} classe et surtout attribution d'un des cinq titres de noblesse — celui de baron d'An-Xuân — telles sont les récompenses qui sont octroyées par la Cour à notre **Tổng-Đốc** à la suite de cette campagne (Mai à Août 1892). Un peu plus de deux ans après, en Octobre 1894, elle l'appelle à présider le concours triennal du camp de Hà-Nam. En Mars 1895, nouvelle attribution de sapèques en or et en argent. En Mai de la même année, octroi du titre de **Thự-Hiệp-Biện-Đại-Học-Sĩ**. En Juillet, avancement d'une classe qui lui permet de prendre un nouveau congé pour aller, dans son pays natal, célébrer une deuxième fête de **Phân-Hoàng**.

Et dignités, honneurs, récompenses, sapèques en or et en argent, vêtements fastueux — voire même quatre écorces des canneliers infiniment précieux et peut-être centaines de Thanh-Hoá — continuent à attester en quelle estime il est tenu par le souverain. De 1895 à 1900, il ne reçoit pas moins de quinze faveurs en ces divers genres. Il est nommé en outre Sous-Directeur du Bureau des Annales, est autorisé à transmettre son titre de noblesse, obtient le grade de **Lưu-Kinh-Đại-Thần**, c'est-à-dire de « grand mandarin chargé de la police du palais en l'absence du roi », est désigné pour remplir l'office de **Bồi-Bái** à la fête du Nan-Giao, Puis, après avoir rédigé les annales du règne de **Tự-Đức** — et quel autre, mieux que lui, l'eût pu faire ?

— il va présider (Avri 1901) le concours de doctorat de Hué. Chargé en Septembre de la même année du contrôle du collège Quốc-Tử-Giám, il est nommé, en Février 1902, Lưu-Kinh-Đại-Thần et remplace le roi pendant le voyage de ce dernier au Tonkin. En Juillet, il s'acquitte de la haute mission de confiance, particulièrement honorifique, d'accomplir les rites funéraires de Sa Feue Majesté la Reine Mère Lè-Thiên-Anh-Hoàng-Hậu, épouse de Tự-Đức. De ce dernier, en Août, l'Empereur lui envoie une série de manuscrits en présent gracieux. En Mars 1903, il est Phàn-Hiền de la fête du Nam-Giao et, en Novembre, titularisé dans les fonctions de Directeur du Bureau des Annales. Alors, comme lasse de le combler, la fortune fait le silence pendant quatre ans autour de son nom. Puis, semblant avoir pris de nouvelles forces pour rendre encore plus illustre cet enfant de sa dilection, elle lui fait obtenir en Juin 1907 la Présidence de la commission chargée des épreuves finales au concours du Doctorat ; en Novembre de la même année, les nominations de Học-Bộ-Thượng-Thơ sung Phụ-Chánh-Phủ-Đại-Thần et de Kiềm-Quản-Quốc-Tử-Giám (1). En Février 1908, le nouveau Ministre de l'Instruction Publique, membre du Conseil de Régence, devient Thái-Tử-Thiều-Bảo (2). En Mai, il préside le comité chargé de la révision des livres classiques. En Février 1911, premier mois de la cinquième année de Duy-Tân, sa baronnie d'An-Xuân est transformée en vicomté. L'année suivante, en Juillet, il reçoit la rosette d'officier de la Légion d'Honneur et en Octobre un Kim-Khánh hors classe à l'occasion de son 70^e anniversaire. En Mars 1913, il est désigné par l'Empereur pour la direction du Ngọc-Điện dont la tâche est d'établir la généalogie de la famille royale. Entre temps, il a reçu, comme récompenses, témoignages d'estime et de satisfaction, dons gracieux et spontanés, des sapèques en or et en argent et des habits précieux, chaque fois qu'il lui a été décerné un nouveau titre. Mais le grand mandarin, le haut dignitaire, le fidèle auxiliaire de huit empereurs commence à éprouver la fatigue d'une longue existence si bien remplie. L'aigle a vieilli dans la gloire : les soleils de celle-ci, si près desquels il a vécu, vont s'éteindre peu à peu à sa faible vue qui se sentirait désormais trop affaiblie pour en supporter l'éclat. Le vieillard sollicite sa retraite et l'obtient en même temps que ce dernier honneur de Đông-Các-Đại-Học-Sĩ — quatrième colonne de l'Empire — qui couronne tous les autres de son splendide rayonnement.

(1) Ministre de l'Instruction Publique, Membre du Conseil de Régence et chargé de la haute direction du Collège Quốc-Tử-Giám.

(2) Précepteur de troisième rang de l'Héritier présomptif.



Planche LXVII. — S. E. Cao-Xuân-Dục en 1922, avec toute sa famille réunie
à l'occasion du 80e anniversaire de la naissance de S. E.

Ce sont alors les heures paisibles et bénies du crépuscule, au sein des calmes horizons de la jeunesse et de l'enfance, parmi des fils qui font honneur à leur père et la foule des petits enfants qui perpétueront sa race. Il ne s'arrache à la douceur de la vénération et de la tendresse dont ils l'entourent que pour venir en 1919 saluer une dernière fois son Empereur à la double occasion de son anniversaire et du cinquantenaire de la première Reine-Mère. C'est là son dernier voyage, son dernier séjour dans cette Cour d'Annam dont il a été le plus ferme soutien et qui se rappelle encore à son souvenir en 1922 par la poésie que nous citons tout à l'heure et que Khải-Định lui adresse au jour tant attendu et, comme nous le verrons, mémorable, de sa quatre-vingtième année. Cao-Xuân-Dục peut maintenant disparaître : seule sera détruite sa mortelle dépouille, tandis que sa grande âme demeurera, dans la douceur mélancolique et la gravité recueillie du souvenir, au cœur de tous ceux qui en ont éprouvé jadis la bonté souriante, et qui en ont admiré les magnifiques vertus.

III

LA FÊTE DU 80^e ANNIVERSAIRE . — LES OBSÈQUES ET LA RENOMMÉE

Les A. V. H. m'excuseront-ils de la longueur du développement qui précède ?... Me pardonneront-ils en outre de leur avoir présenté la vie publique de Cao-Xuân-Dục presque ainsi qu'une nomenclature où n'apparaît qu'à peine, ça et là, le souci d'éviter l'écueil toujours menaçant de ce genre d'écrits, je veux dire l'aridité ?... C'est le désir de rentrer en grâce auprès d'eux qui me fait ajouter à ma monographie, peut-être déjà trop volumineuse, cette troisième et dernière partie, où j'espère qu'ils consentiront à trouver un peu plus de couleur et de pittoresque — le sujet s'y prêtant d'ailleurs beaucoup mieux — que dans les précédentes.

Ce fut le 14 du 9^e mois de l'an dernier, 8^e de Khải-Định, c'est-à-dire le 23 Octobre 1922 de notre calendrier grégorien, qu'eut lieu à **Phủ-Điền**, province du **Nghê-An**, la fête officielle du quatre-vingtième anniversaire de la naissance du noble et grand mandarin dont notre révérend — et très révérent ! — Père Cadière m'a confié le soin de retracer la vie. A cette occasion, l'Empereur, depuis quelques jours, a donné l'ordre à un **Tứ-Đẳng Thị-Vệ** — officier du 4^e rang de la Garde

Royale — de se joindre au **Quan-Án** du **Nghê-An** pour offrir de sa part à S. E. **Cao-Xuân-Dục**, avec un Kim-Khánh hors classe, la poésie qu'elle a, comme nous l'avons vu, composée elle-même et transcrite de sa propre main à l'encre incarnadine sur une feuille de papier jaune dit Long-Tiên ou papier du Dragon. Le journal indigène dont je m'inspire pour cette relation affirme que le souverain de l'Annam, ému délicatement par sa toute spéciale et gracieuse sollicitude à l'égard du vieux serviteur octogénaire, a eu le mérite d'écrire ainsi des vers d'une élégance « divine »... Je m'excuserai donc d'en avoir fait si mal éprouver la suavité et le charme dans la malhabile traduction que je me suis permis d'en offrir.

Ce ne fut d'ailleurs point la seule attention par laquelle l'Empereur manifesta son estime reconnaissance à celui qui avait été l'un des plus fermes soutiens du trône de ses ancêtres. S. M. **Khải-Định** — M. Pasquier, notre très éminent Résident Supérieur me le disait encore tout naguère — est un monarque dont le cœur renferme un trésor inépuisable de la plus exquise sensibilité. Nul de ceux qui l'approchent et à qui sa simplicité fait l'honneur de se révéler en dehors de tout appareil, ne le quittent sans être séduit de nouveau chaque fois, paraît-il, par le sentiment d'infinie tendresse qui l'anime à l'égard de son peuple. On ne s'étonnera donc pas que le noble descendant du grand Gia-Long n'ait pas voulu troubler la fête familiale du quatre-vingtième anniversaire de **Cao-Xuân-Dục** par des cérémonies officielles. Celles-ci, dans leur solennité froide et rigide, eussent risqué de perturber les réjouissances offertes par les deux cents membres de la lignée au patriarche heureux et souriant. Elles eussent fait disparaître la douceur de l'abandon et le bonheur de l'intimité. Elles eussent apporté leur élément de gravité compassée et morne dans la familiarité des gestes. Elles eussent enfin voilé d'une ombre un peu mélancolique encore que légère la joie tendre des regards et la sérénité des fronts. Je sais une photographie, propriété d'une des filles de Cao qui me l'a montrée, mais n'a voulu consentir, n'en ayant qu'un exemplaire, à me la confier, qui, plus encore que celle accompagnant ces lignes, témoigne du pur, de l'immense, du total bonheur que le vieillard éprouva durant cette journée. Au centre de la foule émue de ses femmes, de ses enfants et de la descendance de ces derniers, il présente, très droit dans sa haute taille, le dernier-né de sa race, un bambin de quelques mois, gracieux et potelé, et petit, si petit dans les bras du grand aïeul ! Et comme le visage de celui-ci s'illumine !.. . Comme l'on sent qu'il jouit en ce moment de toute la félicité possible ici-bas ! En vérité, je ne connais pas de tableau qui soit d'une émotion plus troublante, et tout ensemble d'une joie plus tendre et d'une sérénité plus grave.



Donc, par une attention délicate de S. M. **Khải-Định**, la fête officielle, ce 14 du 9^e mois, n'eut lieu que le lendemain des réjouissances familiales. Elle consiste en la remise solennelle, au milieu d'une grande affluence de population du Kim-Khánh et de la poésie dont j'ai naguère parlé. D'abord, on lut les lettres de félicitations adressées à S. E. **Cao-Xuân-Dục** par le chef du Protectorat de l'Annam et le Résident de Vinh. Puis ce fut, par les notabilités indigènes de la province, la présentation à l'heureux octogénaire d'un chiffre imposant d'admirables tentures brodées et de multiples sentences parallèles, les unes et les autres, dans de très artistiques stylisations de caractères d'or, d'argent ou de pourpre, apportant au vieillard les souhaits de longévité de tous ses compatriotes ou chantant, inclinées devant sa gloire comme des étendards, les exploits de sa geste ancienne et les grandes vertus de son âme. Et la tour — pourtant d'une étendue considérable — qui donnait accès à la maison, contenait à peine la descendance du triomphateur, venue de tous les bourgs d'Indochine où l'avaient poussée sa destinée. C'était en dehors de l'enceinte que se groupaient mandarins et lettrés, en dehors que s'agitait le populaire, en dehors que se balançaient les mille trophées brandis à bout de bras par des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des infirmes même, délirants d'allégresse. Et dans le silence profond — a-t-on remarqué combien les foules annamites, si graves et recueillies, sont, dans les célébrations de fêtes solennelles, en contraste étrange avec les peuples européens, si bruyants et trépidants ? — dans le silence profond, respectueux, qui traduisait mieux que toute parole l'émotion sincère et puissante des âmes, les poètes venaient tour à tour, s'approchant avec peine, à travers le peuple dense, de l'emplacement trop étroit où s'accomplissaient les rites d'usage, chanter le bonheur et les vertus du grand octogénaire ! Caractères chinois et polyphonie de la langue nationale romanisée en **quốc-ngữ** traduisaient à l'envi, fort harmonieusement, les mille et dix mille louanges que le cœur de la multitude adressait au vieillard vénéré. Là, les poètes étaient vraiment des mages puisqu'ils étaient les interprètes des dieux cachés dans les âmes des hommes et révélés par la sublimité des sentiments qui sourdaient à leurs lèvres comme une source de miel. Reproduirai-je ci-dessous l'un de ces pieux cantiques dont l'ensemble constitue la très pure et très précieuse litanie d'un bon Génie qu'on eût considéré presque comme un Saint dans tel de nos dévotieux villages d'outre-mer? Voici celui de M. **Cao-Xuân-Xang**, troisième fils de notre Vicomte

d'An-Xuân et Viêng-Ngoại au Cơ-Mật. Je donne ci-dessous la traduction de l'auteur telle qu'il me l'a remise, sans me permettre d'y rien changer :

« La longévité est une récompense que le Ciel accorde aux hommes de grande vertu.

Oh Père ! Vous voici octogénaire et nous fêterons encore votre quatre-vingt-dixième année et même votre centenaire.

Il s'enivre du bonheur de la famille ; l'Etat pensionne sa vieillesse ; le Ciel le comble de ses faveurs.

En formant des vœux de renouveler plus tard des fêtes de ce genre, souvenons-nous que c'est pour la première fois que nous célébrons en son honneur pareille fête où le vin de riz parfumé coule à flots dans les larges coupes ! (1)

Dans la Capitale et dans la province, tour à tour, pendant une longue durée supérieure à quatre lustres, notre Père a poursuivi la plus brillante carrière,

Et voici qu'il retrouve aujourd'hui ses enfants, et les enfants de ses enfants, aux habits multicolores, joyeusement rassemblés devant la paternelle demeure !

Ils remercient le Ciel de lui avoir accordé une santé robuste et l'Empereur de lui avoir permis les loisirs.

Combien rare en ce monde une si complète félicité !

Mais nous, des immenses bienfaits, des bienfaits infinis que nous a prodigués notre Père, efforçons-nous de nous montrer dignes et reconnaissants !

Personne n'estimerait remplis nos devoirs de fils si nous les bornions seulement à savoir l'âge de nos parents (2),

Que nous a fait négliger, dans les soins que nous leur devons, le souci de la renommée,

« Chercher, pour être bon fils, à glorifier ses parents », n'est pourtant pas chose facile !

Il est impossible à l'immense « Hoàng-Hà » de devenir aussi petit qu'une ceinture, et à l'inébranlable Thái-Sơn (3) de se transformer en pierre à aiguiser.

(1) Il est dit dans le Thi-Kinh ou Livre des vers : Versons du vin dans de grandes coupes pour fêter nos respectables vieillards.

(2) Confucius dit : Il est indispensable à un fils de savoir l'âge de ses parents : c'est pour s'en réjouir et s'en inquiéter à la fois.

(3) Cao-Đê, premier Empereur de Hán, dit dans un édit accordant des fa-

Que, comme tel, le souvenir de la gloire de notre famille se perpétué avec nos fleuves et nos monts !

Haute est la montagne **Hồng-Lãnh** ; profonde, la rivière Lam-Giang » (1).

On imaginera sans peine combien dut être sensible à Cao-Xuân-Dục une telle marque de tendresse et de piété filiales. C'était au nom de toute la famille qu'avait parlé le jeune homme et les sentiments qu'il avait exprimés étaient ceux ressentis par toute la foule présente des descendants. Le souvenir de cette journée allait être précieux entre tous au père et à l'aïeul. Il allait demeurer dans son âme, puissant comme la montagne **Hồng-Lãnh** et profond comme la rivière Lam-Giang ! Il allait fleurir les dernières journées de son automne comme un bouquet de ces fleurs d'arrière-saison qui, proximes d'un effeuillement mortel, semblent exaspérer leurs parfums et donner le plus éblouissant éclat à leurs couleurs. Et voici qu'étant assez fort pour être impérissable, il n'était destiné cependant à durer que quelques mois... un peu plus que les roses !... L'heure s'approchait où, très loin sur la mer, dans cette direction de l'Orient d'où nous vient la lumière, des pêcheurs du **Nghê-An** verraient surgir à leurs yeux « les gerbes éblouissantes de clartés » et, dans leur âme fruste que trouble la hantise des superstitions ancestrales, attribueraient à ce signe la signification d'un appel fait à Cao par les dieux et de son entrée triomphante, pour l'éternité, dans le séjour des Génies. Et voici encore que, dans le ciel infiniment serein du Nord Annam, par une nuit d'une pureté attique, se détachaient de l'essaim d'or des astres brasillants une, puis deux, puis de multiples étoiles filantes qui traçaient au sein de l'éther d'immenses et gracieuses trajectoires et semblaient choir, très loin, très loin sur la terre, comme sur le sol d'un verger ! Et cela aussi paraissait aux hommes du **Nghê-An** la manifestation de la volonté divine. Les étoiles tombées, c'était, indubitablement, le symbole de la chute d'un grand homme qui allait dormir à son tour de l'éternel sommeil !

veurs à ses grands sujets : Les faveurs que je vous accorde aujourd'hui ne finiront que le jour où l'immense **Hoàng-Hà** deviendrait aussi petit qu'une ceinture et le grand **Thái-Sơn**, qu'une meule !.

Hoàng-Hà : le Fleuve Jaune.

Thái-Sơn : Colline aux environs de Pékin où l'on célébrait la Cérémonie au Ciel.

(1) **Hồng-Lãnh** : Montagne du **Nghê-Tĩnh**. Lam-Giang : Fleuve de Vinh.



C'est sous ce titre même : « Une grande étoile tombée à terre », que le « Trung-Bắc-Tàn-Văn » a relaté tous les détails de la cérémonie officielle des obsèques. Nul guide ne pouvait nous être plus précieux que cette rédaction. S'il existe quelques notations pittoresques dans les lignes qui vont suivre, c'est à elle — nous n'aurons fait que la traduire — que nos camarades A. V. H. devront l'intérêt de leur lecture.

S. E. Cao-Xuân-Dục, grand mandarin du Conseil de Régence, Thái-Tử Thiệu-Bảo, Đông-Các Đại-Học-Sĩ, Ministre de l'Instruction Publique et charge du contrôle du Bureau des Annales et du Collège Quốc-Tử-Giám, An-Xuân Tử, en retraite, Grand Officier du Dragon de l'Annam, Officier de la Légion d'Honneur, etc, etc . . . est décédé le 21 du 4^e mois (5 Juin) à l'âge de 81 ans. Les obsèques réelles ont eu lieu le 17 du 5^e mois.

Dès que le Cờ-Mật fut mis au courant de cet événement, il en informa par écrit S. M. Khải-Định qui, spontanément, annota de la façon, suivante la lettre qui venait de lui être remise :

« An-Xuân Khanh, après avoir participé, durant de longues années aux affaires du Gouvernement, a pu encore bénéficier des loisirs que lui procurait sa retraite et jouir de la longévité. Ainsi, des cinq formes du bonheur, il en a obtenu trois. C'est là une félicité tout exceptionnelle. et le défunt, au moment de sa mort, n'a dû éprouver nul regret. Maintenant que Cao Khanh n'est plus, je ne puis pas ne pas me rappeler les nombreux et signalés services qu'il a rendus au pays. Je lui confère donc le titre posthume de Thiệu-Bảo pour donner à son âme la légitime satisfaction qu'elle est en droit d'attendre. Le Nội-Các (1) est par suite, chargé de préparer une ordonnance royale en vue de l'exécution de ce que je viens ainsi de décider. Pour ce qui est relatif aux cérémonies funéraires, j'ordonne que soit fait ce qui a été pratiqué jusqu'à ce jour en pareille circonstance. Respect à ceci ! »

Ce fut donc au Ministère des Rites, conformément à la volonté du souverain et suivant les règlements en vigueur, qu'échut le rôle de faire prendre les dispositions suivantes, entre tant d'autres moins importantes que nous passerons sous silence pour ne pas allonger interminablement ces lignes.

(1) Secrétariat impérial.

On préleva d'abord sur les fonds du Gouvernement cent ligatures de sapèques qu'on fit parvenir aux autorités provinciales pour l'achat des produits indispensables à la cérémonie des obsèques, et comprenant entre autres, selon la tradition, des bœufs et du riz gluant, de l'encens et des bougies, du bétel et des noix d'arec. Puis l'Empereur désigna le mandarin provincial qui devait le représenter. Ce dignitaire était chargé de diriger sur la résidence familiale de S. E. Cao Xuân-Dục, la veille de l'inhumation, une escorte composée d'un Đội et de vingt-deux lính à qui serait confiée la charge de porter respectueusement la table, laquée or et pourpre, sur laquelle serait déposé l'édit royal, cependant qu'un certain nombre d'autres soldats, agitant des éventails ou tenant des parasols grands ouverts, accompagneraient l'orchestre rituel.

Et voici la veille du jour solennel ! L'escorte vient d'arriver sur le lieu d'où partira le funèbre convoi. Aussitôt un autel est dressé, face au Sud, devant la maison mortuaire que les lính silencieux gardent toute la nuit. L'aurore point à peine au ras de l'horizon oriental que voici venir, avec toutes les offrandes prescrites et fastueusement vêtu de son costume de cour, le Tổng-Độc du Nghệ-An, délégué de l'Empereur. Les étoffes précieuses, les passementeries d'or et d'argent, les broderies admirables dont sa dalmatique est chamarrée, sont en contraste étrange avec les longues robes noires des membres de la famille du défunt qui, pour le saluer, s'agenouillent de part et d'autre de la porte. Lui, cependant, pénètre dans la cour de la maison en deuil, se dirige vers la gauche de l'autel, et dit d'une voix forte : « Je suis porteur de l'ordre impérial prescrivant la cérémonie ». Alors, tour à tour, les descendants de Cao viennent faire les cinq prosternations réglementaires devant ce même autel à la droite duquel on fait amener le Hồn-Bạch, c'est-à-dire l'immaculé linceul de soie blanche dont les plis enferment, suivant la croyance populaire, la grande et belle âme qui vient de quitter son humaine dépouille, pareille au pur diamant enfin délivré de sa vile gangue de matière.



Ce qui précède n'est pourtant, en quelque sorte, que le prélude de la cérémonie. Celle-ci ne commence vraiment que lorsque les officiants ont étalé les offrandes en vue des sacrifices prévus par les rites. D'abord, la famille échange ses vêtements noirs contre des habits de deuil effilochés, sans ourlet, et de la couleur d'un blanc terne. Puis elle s'agenouille à la droite de l'autel pendant que le délégué de

l'Empereur (1) revêt lui-même, en place de sa dalmatique de cour, le costume plus sobre et d'étoffes moins, somptueuses qui doit lui permettre d'accomplir son rôle solennel. Le visage tourné vers l'Ouest, il est debout, à gauche, en face des descendants du défunt. Et tout à coup, dans le silence, voici que des voix éclatent. C'est tout le formulaire rituel impératif que prononcent, suivant la tradition, les officiants. Cela est d'une majesté grave, puissante. Il en vient comme un frisson au cœur de la foule recueillie :

- Que chacun soit à son poste !...
- Faites les ablutions !...
- Brûlez l'encens !...
- Faites les trois libations d'alcool !...
- Lisez l'oraison funèbre !....
- Offrez le thé !...
- Brûlez l'oraison funèbre !...
- Le rite est accompli !...

Ce sont alors les lay de remerciements de la famille qui vient de reprendre ses vêtements noirs. Cinq fois, de nouveau, la voici qui se prosterne devant l'autel, puis quatre fois devant le délégué impérial, assis sur une haute cathèdre qu'on vient de lui amener. C'est sur cette manifestation de reconnaissance que prend fin, après la remise en place du Hồn-Bạch dans l'intérieur de la maison, la partie officielle de la cérémonie.

Alors commencèrent les rites qui accompagnèrent la solennité des obsèques proprement dites. Les offrandes ayant été partagées entre tous les participants, les fils et petits-fils de Cao-Xuân-Dục se mirent en devoir d'accomplir le Triều-Tổ, qui consiste à prier l'âme du défunt d'aller saluer les ancêtres à leurs autels respectifs. Puis, la nuit entière

(1) On a trop pris l'habitude de désigner sous le nom de roi le souverain de l'Annam, à qui convient beaucoup mieux l'appellation d'empereur, depuis l'avènement de Gia-Long. Je suis en cela d'accord avec M. Blu, le si sympathique Résident de Bắc-Kạn au Tonkin, qui donne, en faveur de cette opinion, les excellentes raisons suivantes dans l'histoire d'Annam bourrée de faits qu'il a écrits, mais qu'il n'a malheureusement pas voulu faire éditer : Pour compter du triomphe de Nguyễn-Anh, ni les attributions, ni le titre du souverain de l'Annam ne correspondent à ceux que nous donnons aux rois. Gia-Long, comme ses descendants, est auguste et saint. Il est le fils du Ciel, le premier lettré du pays, le chef des armées et *l'imperator* dans toute la force du terme. En outre, parmi les tributaires de l'Annam figurent des rois comme celui du Cambodge. Enfin, les liens de vassalité avec l'empereur de la Chine se sent relâchés à tel point qu'ils peuvent être considérés, sinon comme tout à fait inexistants, du moins comme sans force désormais et de pure forme.

ayant été consacrée à de pieux exercices, le convoi funèbre se mit en marche à cinq heures du matin vers le lieu de la fosse qu'on achevait de creuser. Un Inspecteur de la Garde Indigène avec quarante miliciens accompagnait le cortège. Il représentait l'Administration du Protectorat avec le Résident de France à Vinh. Quand le lourd cercueil eut été descendu dans la tombe, le dernier de ces fonctionnaires retraça la carrière du défunt et adressa ses condoléances à la famille dans un discours ému. Et ce fut ensuite l'accomplissement du rite ultime, le *Thành-Phân*, c'est -à-dire l'érection du tombeau dont le *Tổng-Độc* avait rédigé l'épithaphe sur une tablette que le *Quan-Án* avait eu mission de porter.

En ce qui concerne le faste du cercueil, la somptuosité des ornements, la richesse des autels portatifs, le nombre des pleureuses, disons que tout fut digne de la haute situation qu'avait occupée celui qu'une foule immense accompagnait à sa dernière demeure. Quant aux diverses phases de l'enterrement, elles se déroulèrent dans des conditions et sous des formes analogues à celles qui sont observées pour tous les défunts appartenant à de grandes familles. Ajoutons cependant qu'en plus de la maison spéciale construite en vue de la cérémonie rituelle, une autre avait été aménagée pour recevoir les notabilités et les dignitaires. Dans toutes deux, l'ameublement avait été disposé de là la façon la plus simple. Leur intérieur n'en présentait pas moins un aspect des plus grandioses et des plus imposants. Leurs murs étaient notamment couverts par les innombrables sentences parallèles envoyées à la famille du défunt par ses amis et par ses proches. Ils rutilaient des reflets de la laque pourpre ou noire au centre de laquelle s'inscrivaient des caractères d'or. Pour parvenir à lire tous ces derniers qui chantaient la gloire du défunt ou pleuraient la tristesse de sa mort, il eut fallu de longs instants aux lettrés les plus versés dans l'art de cette graphie capricieuse et multiforme. Nous ne soumettrons donc à nos lecteurs que les sentences qui vont suivre, dans la traduction que M. *Cao-Xuân-Xang* a bien voulu nous remettre et que nous reproduisons textuellement, avec le scrupule de ne rien modifier.

Sentences offertes par M. le Tuân-Vũ Nguyên-Tân-Canh.

I. On a de tout temps honoré la vertu et le grand âge. Réunissant tous les deux, vous êtes, Excellence, précieux et au pays et à notre siècle.

II. Que nous reste-t-il de nos Grands Vieillards ? Nous n'avons rien à regretter pour vous (personnellement), mais pour notre époque (car nous pardons en vous un mandarin exemplaire) !

Sentences offertes par M. le Bồ-Chánh Hồ-Đắc-Thiếu :

I. Vous avez servi successivement sous huit règnes, puis vous vous êtes retiré à la campagne pour jouir de vos loisirs. Vous avez vécu au delà de quatre-vingts ans, et vous avez réuni les cinq bonheurs.

II. Dans votre famille, qui toujours a enfanté et enfantera de grands et puissants mandarins, [l'on a pu voir] dans la cour [de la maison paternelle], vos fils se livrer, comme Lăo-Lai (1), à des divertissements puérils pour vous faire plaisir. (Et ils ont pratiqué ce précepte) : « On ne doit jamais négliger de prendre soin de ses parents, même un seul jour, dût-on en obtenir sur le champ les trois titres suprêmes du mandarinat » ! (2).

Sentences offertes par le Docteur Nguyễn-Đức-Lý :

I. — La fidélité envers le Souverain et la piété à l'égard des ancêtres sont deux vertus qui se sont toujours transmises chez vous de génération en génération. Et vous êtes retirés tous deux au village natal (vous et votre fils) pour jouir de vos loisirs.

II. — Maintenant que notre vieille littérature touche à sa fin, quels regrets pour nous de voir nos Grands Vieux Lettrés disparaître (les uns après les autres) comme les étoiles à l'approche de l'aurore.

Sentences offertes par le journal Trung-Bắc-Tân-Văn du Tonkin :

I. — Vos bons services dans l'Administration aussi bien que vos actions d'éclat sur le champ de bataille, se perpétuent avec nos montagnes Tản et Nùng et nos fleuves Lô et Nhị.

II. — Vous réunissez à vous seul ce qu'avaient possédé (séparément) les Âu, les Tồn, les Hàn et les Phạm, à savoir : La vertu, la brillante carrière, la littérature, le bonheur et la longévité !

(1) Lăo-Lai-Tử, dont les parents étaient si vieux qu'il avait déjà lui-même les cheveux blancs, avait imaginé, dans le double but de leur faire oublier qu'ils s'approchaient de leur fin et de leur faire croire qu'il était, lui, demeuré robuste et jeune, de se livrer chaque jour devant eux, dans la cour de leur maison, à des jeux enfantins en chantant et en dansant. — Extrait du Nhị-Thập-Tứ-Hiệu ou « des Vingt-quatre traits d'amour filial ».

(2) Allusion au fils de S. E. Cao-Xuân-Dục, M. Cao-Xuân-Tiểu, Ministre honoraire des Rites de la Cour d'Annam, en retraite, chevalier de la Légion d'Honneur qui, au lieu de rester dans le mandarinat où il pouvait prétendre aux plus hautes fonctions, demanda sa retraite pour donner au vieillard, pour les années qu'il lui restait à vivre, la joie de sa filiale compagne.



Il serait logique que l'oraison funèbre trouvât place à la suite de ces lignes. Mais qu'est-elle, sinon — dans un style plus pompeux et outré, comme il sied à ce genre de composition, d'hyperboliques métaphores et de grandiloquents dithyrambes — la glose des vertus du défunt, des exploits de sa vie et du regret de sa mort ? J'estime préférable de donner ce qu'elle a de substantiel avec la traduction de la fin de l'article de la *Tribune Indigène*, qui s'exprime dans une langue beaucoup plus simple, et qui me permettra de terminer ces longues pages comme sur un court résumé de ce qu'elles ont pu présenter d'intéressant.

«... Ainsi donc, S. E. Cao a quitté pour toujours ce « monde de poussière » pour voler vers « le séjour des bienheureux » ! C'était un homme qui aimait passionnément l'étude et qui était enthousiaste de toutes les choses de l'esprit. Il suffit de considérer ses travaux passés pour affirmer qu'il eut une vive affection pour le peuple. Il est en outre resté, jusqu'à son dernier soupir, aussi fidèle à l'Empire que sincère et loyal vis-à-vis du Gouvernement protecteur. De telle sorte que le pays vient de perdre un grand homme qui l'honorait, le peuple, une belle âme charitable et vertueuse ; le souverain, un sujet d'un dévouement à toute épreuve, et le Protectorat, l'un de ses amis les plus précieux. Et la « Vieille Littérature » elle-même voit, dans cette mort, l'irréparable perte d'un lettré de premier ordre qui unissait, à des connaissances très étendues et très variées, la délicatesse la plus exquise !

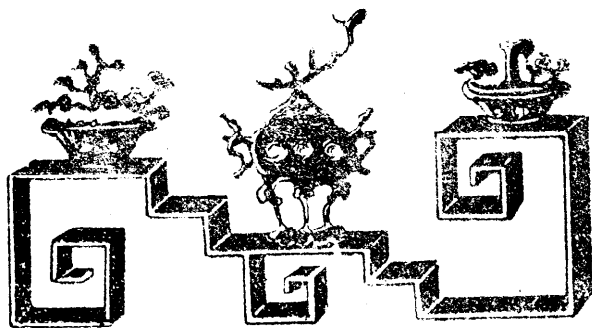
« Ainsi, la disparition de S. E. Cao-Xuân-Dục est douloureuse, non seulement à une famille, mais encore à toute une nation !

« Au 9^e mois de l'année dernière, alors qu'on célébrait le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de celui qui vient de nous quitter, S.M. l'Empereur avait envoyé à son vieux serviteur une pièce de vers pour lui transmettre son souhait de le voir un jour centenaire. A en juger par la bonne mine du vieillard, et par sa physionomie tout à la fois sereine et vive, nous pensions tous que le vœu du souverain se réaliserait et nul ne pouvait se douter que l'implacable destin ravirait de façon aussi brutale celui à qui s'adressait une telle marque de sollicitude.

« Disons cependant qu'il est venu, dans la force de son inéluctable loi, couronner une vie peu commune. Entré dans l'Administration au delà de la trentaine Son Excellence Cao, dans une carrière de plus de trente années, avait pu cependant, malgré les mille difficultés de

toute nature nées des circonstances, parvenir à l'extrême fâche de la hiérarchie mandarinale et jouir en même temps du plaisir de voir ses enfants et ses petits-enfants s'élever à des situations brillantes. L'honneur de sa famille étant ainsi, non seulement conservé, mais encore développé et plus éclatant, il vient de recevoir de S.M. **Khải-Định**, un titre posthume particulièrement honorifique. Comment concluerions-nous mieux qu'en disant de cet homme illustre : « Vivant, il fut unanimement révérend ; défunt, il est unanimement pleuré ! Fut-il jamais sur terre renommée plus flatteuse et bonheur plus complet ?... Quand on a vécu comme S. E. **Cao-Xuân-Dục**, il n'est pas possible que l'on regrette de mourir ! »

Charles PATRIS



S O M M A I R E

Communications faites par les membres de la Société.

	Pages
Huế pittoresque. — Thuận-An (Ed. GRAS).....	381
Ephémérides annamites, S.-E. Tôn-Thất Hân prend sa retraite (M. LEVADOUX).....	389
Une page de l'histoire du Quảng-Trị (Septembre 1885) (M. JABOUILLE).	395
La mort de Nguyễn-Văn-Tường, ancien Régent d'Annam (Ad. DELVAUX).	427
Notice nécrologique : S.-E. Cao-Xuân-Dục (Ch. PATRIS).....	433

A V I S

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S. M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adhérent de la Société, adresser une demande à M. le *Président des Amis du Vieux Hué*, à Hué (*Annam*), en lui désignant le nom de deux parriains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12 \$ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse.

Le **Bulletin des Amis du Vieux Hué**, tiré à 600 exemplaires, forme (fin 1922) 10 volumes in-80, d'environ 3.900 pages en tout, illustrés de 664 planches hors texte, et de 580 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques. — Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. — Les années 1914-1919 sont totalement épuisées. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à M. le *Président des Amis du Vieux Hué*, à Hué (*Annam*), soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie, ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.

福祿壽



福祿壽

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D'ACCUEIL

